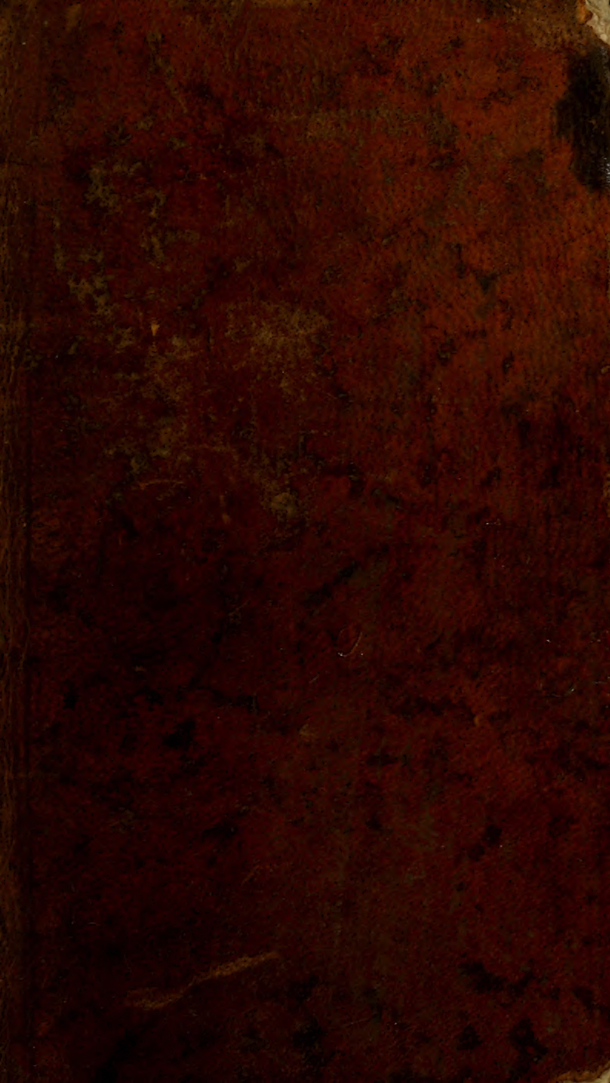
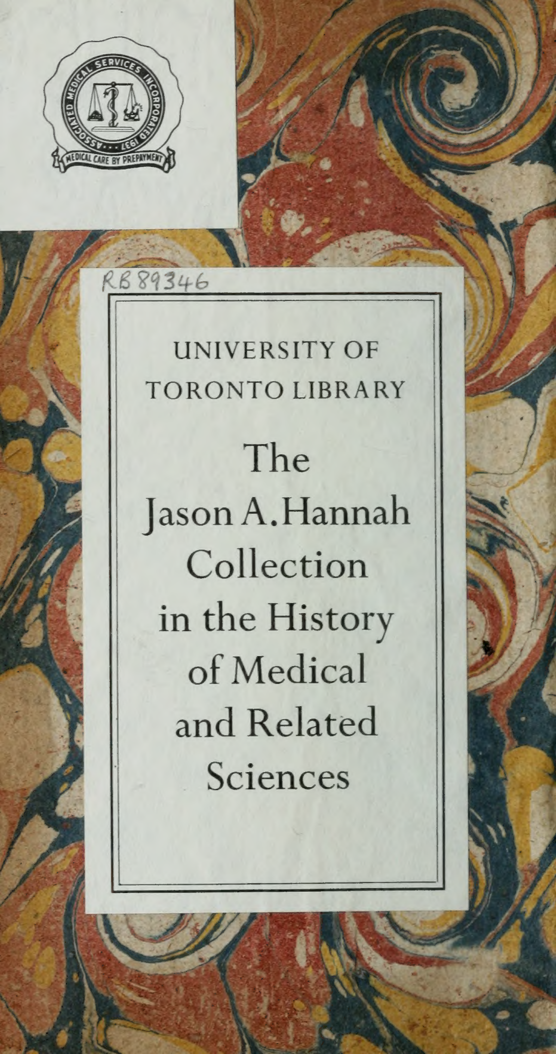



ASSOCIATED MEDICAL SERVICES INCORPORATED 1937
MEDICAL CARE BY PREPAYMENT




15.

1000
les 2 vol.

LA GENERATION DE L'HOMME, OU TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL,

Considéré dans l'état du Mariage.

Par M. NICOLAS VENETTE,

Docteur en Médecine, Professeur du Roi en Anatomie & Chirurgie, & Doïen des Médecins, aggrégez au Collége Roïal de la Rochelle.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée, augmentée & enrichie de Figures, dessinées par lui-même.

TOME SECOND.

A HAMBOURG,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. L I.

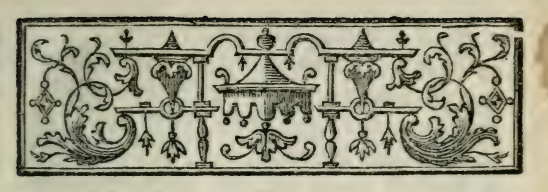


TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les incommoditez que causent les plaisirs du Mariage.



ON dit que les plus grands malheurs qui arrivent aux hommes, ne viennent ordinairement que de l'excès de l'amour ou du vin. Et pour ne parler ici que du premier, on doit avoüer qu'il a des emportemens que les plus sages ont bien de la peine à retenir. Cette

paſſion ne garde point de meſure ; & quand elle en garde, elle ceſſe d'être apellée *amour*. Rien ne s'opoſe à ſa violence ; tout lui obéït en nous-mêmes & hors de nous-mêmes, & elle trouve autant d'eſclaves qu'elle trouve d'hommes.

Ce n'eſt point aſſez que de coucher une nuit ou deux avec une femme, & de joüir pluſieurs fois avec elle des plaiſirs de l'amour, il faut encor que cela aille à pluſieurs mois & à pluſieurs années de ſuite, comme ſi cette paſſion ne s'aſſouviſſoit jamais mieux par aucune autre choſe que par elle-même. Ce n'eſt pas dans cette rencontre qu'une action ſouvent réïtérée nous déplaît & que notre délicateſſe eſt bleſſée par le moindre objet dégoûtant ; ſi cela arrive quelquefois, l'amour a tant d'adreſſe, qu'il ſait bien-tôt nous guérir de nos petits dégoûts.

Epicure, que l'on a voulu faire paſſer pour un voluptueux indiſcret, ne pouvoit careſſer des femmes, ni aprouver les plaiſirs de l'amour. Il ſoutenoit que leurs embraſſemens étoient

les

les ennemis capitaux de notre ſanté: que quand nous les careſſions, toutes nos parties principales en ſoufroient, & que notre ame même en recevoit quelques ateintes. En éfet, cette paſſion corrompt notre eſprit, abat notre courage, & empêche l'élévation de notre ame; témoin *Salomon*, que l'Antiquité a ſurnommé le Sage, qui perdit l'eſprit par l'excès des divertiſſemens avec les femmes; témoins encor les *Sardiens*, qui aïant perdu leurs forces avec les ſervantes des *Smirniens*, furent honteuſement vaincus par leurs ennemis.

Si nous voulions examiner ce que l'on ſoufre dans l'un & l'autre ſexe, lorſque l'on aime éperdûment, nous verrions combien il eſt dangereux de ſe laiſſer prendre aux amorces d'un amour exceſſif.

Depuis qu'un homme s'eſt abandonné à ſes plaiſirs, il a perdu ſon embonpoint & ſa bonne mine; ſa tête n'eſt plus garnie de cheveux comme auparavant, ſes yeux ſont ternis & livides, & l'on ne s'aperçoit plus du feu qui y

brilloit autrefois : il ne voit plus que de fort près, & encor faut-il que l'industrie des hommes lui fortifie la vûë. Mais de l'humeur qu'il est, il aimeroit mieux la perdre que de se priver de ses plaisirs, & j'atens à toute heure qu'il dise à ses yeux, ce que leur dit autrefois *Théotime*, au raport de *S. Jérôme*.

Les plaisirs de l'amour nous fascinent & nous aveuglent : ce qui a fait dire aux Poëtes, que l'amour étoit sans yeux ; car dans les contentemens qu'il nous cause, il se fait une telle dissipation d'esprits, qu'il est impossible après cela qu'il en reste assez pour en fournir ces parties-là.

Le cerveau, qui est le principal organe de toutes les facultez de l'ame, se refroidit & se desséche tous les jours, par la perte que nous faisons incessamment de nos humeurs dans les caresses des femmes. Il s'afoiblit encor ; il s'épuise & se consume ; si bien que dans quelques hommes lascifs, au raport de *Galien*, on a quelquefois trouvé cette partie tellement diminuée, qu'elle n'étoit pas plus grosse que le poing. Quelle

le aparence y a-t-il, qu'étant ainsi disposée, elle pût contribuer à la santé du corps & fournir de matiére pour faire toutes les belles fonctions de l'ame.

Enfin, par la disette des esprits, les yeux sont tristes & enfoncez, les jouës pendantes, les narines desséchées, le front aride & calleux, l'oüie dure, la bouche puante : en un mot, nous ne voïons que trop souvent les éfets funestes que cause un amour déréglé.

Si la tête a ses langueurs, la poitrine n'en soufre pas moins : & comme c'est ici que la chaleur naturelle & l'humide radical ont leur principal siége, c'est aussi dans ce lieu que nous nous apercevons plus qu'ailleurs des désordres que causent cette passion indiscrete. Les hommes deviennent phtisiques & desséchez par les trop fréquentes caresses des femmes; & quelques femmes, si elles allaitent, après avoir fait plusieurs enfans, tombent aussi dans de semblables maladies. On remarque dans les uns & dans les autres un feu étranger, qu'ils consument ce qu'ils ont de plus humide dans le cœur, & la

fiévre lente qui les mine, donne des marques de la cause qui l'a produite. Ils ont une grande dificulté de respirer; la soif les travaille ; ils ne savent ce que c'est de dormir : ils toussent sans cesse, mais ils ne crachent rien ; & s'ils crachent quelque chose, c'est un peu de sang. Quelques malades qu'ils soient, ils ne se sentent presque point de douleur, ou ne s'en plaignent que fort legérement. Hà ! que le mal que produit l'amour est trompeur, jusqu'au moment même où il est le plus redoutable.

Mais c'est dans ses parties naturelles que l'amour fait ses plus funestes impressions. Les parties voisines même s'en ressentent plus que les autres & sont ainsi punies d'avoir contribué de leur part à l'excès de nos plaisirs.

Les incommoditez de nos parties naturelles sont en trop grand nombre, pour nous arrêter ici à les nommer les unes après les autres. Il sufit d'en avoir parlé ailleurs, & de dire presentement que la douleur & le repentir suivent toujours les contentemens réïterez que nous avons pris avec les femmes,

&

& qu'à force d'aimer, nous avons apris à n'aimer plus ; d'où vient que le tombeau de *Vénus*, si nous en croïons quelques-uns, est encore maintenant tout couvert d'herbes froides qui s'oposent à la fécondité des hommes.

Si ce n'étoit encor qu'une douleur passagére, ou qu'un leger repentir, qui fussent les éfets d'un amour déréglé, peut-être qu'on en pouroit mépriser les ataques ; mais outre la stérilité, la sécheresse des reins, le flux de ventre & d'urine, & la chute du siége, on est encor maltraité de cette infame maladie, qui ne finit souvent ni par la salivation ni par la sueur. Elle est tellement enracinée dans la moële des os de ces facheux débauchez, que pour l'en arracher, il faudroit que l'amour qui l'a fait naître, fut éfectivement un Dieu, & qu'il sût faire des miracles.

L'estomac ne peut faire sa fonction ; sa chaleur est dissipée par la perte des esprits & par l'excès de la volupté. Il ne fait plus que des cruditez, au lieu d'un bon chyle. C'est d'où viennent tant de catarres, de fluxions, de goutes & de

dou-

douleurs nocturnes, que ressentent ceux qui pendant toute leur vie ont suivi avec trop de complaisance les inspirations de *Vénus*. On remarque de la foiblesse dans les jointures de leur corps; & au lieu d'une humeur douce & gluante, qui facilite pour l'ordinaire les mouvemens de toutes nos parties, on n'y trouve que du plâtre pour symbole de l'imposture de l'amour.

En éfet, l'excès des plaisirs trouble notre repos par des inquiétudes continuelles & altére notre santé par des qualitez contre nature. Plus le plaisir est grand, plus son excès est pernicieux; si bien qu'il faut le prendre avec mesure pour n'en recevoir que de la satisfaction. La volupté est un poison, qu'il faut corriger pour l'empêcher d'être funeste: elle est comme l'antimoine ou l'argent-vif, qu'il faut préparer si nous voulons qu'il nous profite.

L'excès des viandes suffoque notre chaleur naturelle; l'exercice violent afoiblit nos forces, & les plaisirs les plus innocens de l'amour deviennent des suplices quand ils sont immoderez.

Pen-

Pendant que l'homme ne vivoit que de gland, & ne bûvoit que de l'eau, il n'avoit point d'humeurs superfluës, & ne savoit ce que c'étoit que fiévre & fluxion. L'abstinence seule le guérissoit des incommoditez qui l'ataquoient quelquefois; mais depuis qu'il a traversé les mers pour aller aux Indes, qu'il a percé une infinité de Roïaumes pour trouver la Chine, qu'il ne s'est pas contenté des alimens communs que la nature lui fournissoit en qualité de mere, qu'il a mis sur la table des trufles, des champignons, des huitres, & les autres choses, qui irritent plutôt l'apétit, qu'elles ne servent à l'entretien de la vie; qu'il y a soufert des pâtez, des tartes, des ragoûts & des entremets, dont il a farci son estomac; qu'il ne s'est pas contenté de vin naturel, qu'il y a mêlé une infinité de drogues pour le rendre ou plus clair, ou plus suave; que la glace l'a emporté sur la fraîcheur de nos caves; enfin, depuis qu'il est voluptueux, il est sujet à la pierre, à la colique, aux douleurs d'estomac, & aux autres maladies que

nous

nous voïons lui arriver tous les jours.

Tandis que l'homme ne ſuivoit que les mouvemens de la nature, qu'il ne careſſoit ſa femme qu'après avoir pluſieurs fois reſſenti les éguillons de la concupiſcence, & que ſa raiſon étoit la maîtreſſe de ſa paſſion, il étoit fort & robuſte, & n'avoit jamais éprouvé les ſuites facheuſes des maladies ſecretes & criminelles; mais depuis qu'il a fait gloire d'avoir pluſieurs femmes, qu'il ne s'eſt pas contenté des mouvemens de la nature, qu'il s'eſt excité lui-même par des remédes qui éguiſent l'apétit ſenſuel: en un mot, depuis qu'il eſt luxurieux, il eſt auſſi ataqué de foibleſſe de nerfs, de goute, de ſtupidité, & d'une infinité d'autres maladies qui l'acablent.

Mais ſi après avoir trop ſouvent embraſſé une femme, l'ame ne ſoufroit point dans ſes principales facultez & dans ſes fonctions les plus néceſſaires à la vie, au moins pouroit-on ſe conſoler des maux que le corps endure: mais, à dire le vrai, les langueurs de notre ame ſont encor bien plus conſidéra-

dérables que celle de notre corps. Si elle est malade, l'œconomie de notre corps en est presque toute détruite ; notre mémoire se perd, notre imagination s'égare, & notre raison se diminuë. Alors nous n'avons plus de prudence, pour nous conduire dans les ocasions de la vie où nous avons tant de besoin ; & s'il nous reste encor un peu d'entendement, ce n'est que pour observer que nous le perdons peu-à-peu. C'est une des plus fortes raisons que l'Eglise Latine a euë de ne permettre point à ses Prêtres l'usage des femmes ; & *S. Paul*, qui préfére par tout la continence au mariage, savoit bien quels malheurs causoit l'amour, qui dans son action & dans ses suites ne pouvoit jamais être modéré. Car combien de passions entraîne-t-il après lui ? Et pour ne parler ici que de la jalousie qui en est une suite assez commune, combien ne fait-on point souffrir ceux qui s'y abandonnent ? jusques-là qu'on en a vû qui en sont morts, comme *Lépidus*.

La santé, la vertu, le mérite & la réputa-

putation ſervent à ce vice de prétexte pour s'établir : & quand il s'eſt une fois emparé d'un cœur, il y change l'amour en rage, le reſpect en mépris, & la tranquilité en défiance. C'eſt alors qu'un homme rend ſon reméde plus dangereux que ſon mal ; & qu'au lieu de ſe guérir par le ſilence, comme firent autrefois *Pompée & Caton*, les deux plus fameux *cocus* de leur ſiécle, il les met au jour, & même fait connoître à la poſtérité ſes infortunes domeſtiques.

Que les bêtes ſont heureuſes dans leurs paſſions ! Elles vivent ſans ſouci & ſans allarmes. Elles ne forment jamais de deſirs & ne ſéchent jamais de triſteſſe. Elles ont les plaiſirs que l'amour leur ſuggére, ſans en reſſentir les maux. L'intérêt, l'ambition, la vanité & les autres paſſions de l'ame ne les ocupent jamais. Cependant nous avons la raiſon, dont nous n'avons guéres l'uſage. Elle n'eſt pas un ſi grand avantage pour nous, que les Philoſophes le publient. C'eſt un foible reméde contre la violence de nos paſſions, & principalement contre celle de l'a-

mour.

mour. Un peu de vin la trouble ; un peu de complaisance la séduit. Quand nous l'apellons à notre aide, lorsque l'amour nous suffoque ; au lieu de nous soulager, elle aide à nous déchirer le cœur. En vérité, c'est une chimére inventée à plaisir pour nous faire soufrir davantage ; & ceux qui en ont le plus, sont ceux qui sont plus fortement maltraitez. Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme les bêtes, dans une indolence & dans une oisiveté innocente, que d'avoir de l'esprit & de la raison pour nous faire soufrir ? C'est ce que me disoit l'autre jour un ami, sur la matiére que je traite.

Je puis donc dire sans exagération, que l'amour déréglé est la peste la plus pernicieuse qui puisse jamais affliger les hommes. Il nous jette dans des maux qui sont entiérement incurables : & l'épuisement qui en est la cause, fait la dificulté de leur guérison. Il aporte avec précipitation la vieillesse, & nous fait tomber sans qu'on s'en aperçoive, dans les infirmitez de cet âge-là. Car par la froideur & la sécheresse excessi-

ve qu'il nous cauſe, qui ſont des qualitez opoſées aux principes de la vie, il nous avance la mort, à laquelle nous ne nous attendions pas ſi-tôt.

Il s'en eſt même vû qui ont perdu la vie dans le moment. *Pindare* eut la deſtinée de mourir par l'excès de l'amour, dont il avoit fait ſi ſouvent l'éloge; & *Tertullien* nous fait remarquer, que le Philoſophe *Speucippus* n'eut pas le tems avant de mourir, de s'atriſter ni de ſe repentir, comme on fait ordinairement, après qu'il eût pris ſes divertiſſemens avec une femme: & de nos jours, le Cardinal de *Sainte Cecile* mourut à Rome pour avoir trop aimé. Si bien que les choſes extrêmes ſont pour nous fort incommodes. Trop de bruit nous rend ſourds, trop de lumiére nous aveugle, trop de diſtance, ou de proximité, nous empêche de voir, trop de plaiſir nous incommode. Les qualitez exceſſives nous font mal: nous ne les ſentons plus, nous les ſuportons.

C'eſt cette *Vénus* du ſoir qui eſt l'avant-couriére de la nuit & des malheurs de notre vie. Si elle peut ſe vanter

ter avec raiſon de nous avoir fait naître, nous pouvons juſtement nous plaindre de ce qu'elle peut nous cauſer la mort. Auſſi s'eſt-il trouvé des peuples qui lui ont fait bâtir des temples & qui ont eu pour elle de la vénération, ſous le titre de ces deux propriétez.

L'amour ne demande que des gens robuſtes pour ſes actions. Ceux qui ſont naturellement foibles, auſſi-bien que les convaleſcens, ne ſont point en état d'obéïr à ſes ordres. Ils ont trop beſoin pour eux-mêmes de chaleur naturelle, ſans la diſſiper avec les femmes, comme fit autrefois celui dont parle *Galien*, qui n'étant pas encor tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il ſe fut diverti avec ſa femme : & *Alexandre Benoît* nous fait auſſi remarquer, que le Sénateur *Viturio* étant décrépit, n'eût pas été plutôt tranſporté par les plaiſirs de l'amour, qu'il en perdit la vie peu de tems après. Sur cela, *Jean Dorat* qui épouſa dans ſa vieilleſſe une fille de vingt-deux ans, diſoit fort agréablement, qu'il aimoit mieux mourir par

une épée bien nette & bien polie, que par un vieil fer rouillé.

De tous les animaux, il n'y en a point qui dans les plaisirs amoureux s'épuise plus que l'homme; un seul épanchement lui causera plus de foiblesse, si nous en voulons croire *Avicenne*, & l'expérience même, que quarante fois autant de sang qu'on lui pourroit tirer. C'est sans doute pour cela que *Démocrite* blâmoit si fort les divertissemens pris avec les femmes & que voulant se conserver les forces que la nature lui avoit données, il témoignoit qu'il n'étoit pas d'humeur à les perdre dans leurs caresses. Les *Athlétes* aussi ne se marioient jamais, pour être plus forts & plus vaillans dans les jeux Olympiques.

En éfet, s'abstenir en quelque façon des femmes, est l'une des trois choses qui peuvent le plus contribuer à notre force & au bonheur de notre vie: car si nous nous levons de table avec apétit, que nous ne méprisions pas le travail, & que nous n'épanchions point notre semence, je suis fort persuadé

que

que notre ſanté ſera parfaite & exempte de tous les maux qui la troublent ordinairement.

Les embraſſemens d'une femme ne ſont pas pour cela criminels ni dangereux, & l'action n'en eſt pas impudique, ſi nous en croïons *S. Jérôme* & *S. Auguſtin*; il n'y a que les excès que nous y faiſons ſouvent, qui peuvent être défendus & produire toutes les incommoditez dont nous venons de parler.

CHAPITRE II.

Des utilitez qu'aporte les plaiſirs du mariage.

SI la modération doit être gardée en quelque choſe, ce doit être ſans doute dans les embraſſemens des femmes. Cette vertu eſt néceſſaire à conſerver notre ſanté, ou à la rétablir quand nous l'avons perduë; que ſi nous nous en éloignons tant ſoit peu, nous tombons infailliblement dans les in-

incommoditez, dont nous avons parlé au Chapitre précédent.

Que s'il n'y avoit point d'excès dans la passion de l'amour, & que l'on n'en fut point incommodé, on n'espéroit point de reméde. Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour nous de découvrir notre foiblesse & notre corruption pour en chercher le reméde, & il est également injuste, qu'après l'avoir trouvé, nous ne voulions pas nous en servir. Et c'est peut-être pour cela que présentement, * selon le témoignage de *Léonard Coquée*, aussi-bien que du tems de *S. Augustin*, ** comme il le raporte lui-même, on permettoit à Rome les caresses des Courtisanes, d'où procédent & nos maladies & nos remédes.

Quoique l'amour soit la plus puissante

* *Ecclesia & Principes Christiani meretrices permittunt, ut gravioribus malis occurrant, Coqueus comm.* In August.

** *Latebræ requiruntur in usu scortorum, quo terrena Civitas licitam fecit turpitudinem.* Liv. 14. c. 18. de Civ. Dei.

ſante de toutes les paſſions, qu'il n'y ait point d'homme qui ne vive ſous ſon empire & qui ne ſoit aſſujéti à ſes loix, je ſuis pourtant perſuadé que nous pouvons en quelque façon réſiſter à ſa violence, & nous empêcher d'exécuter ſi préciſément ſes ordres. *Zénon* en peut ſervir de preuve, lui qui pendant ſa vie ne baiſa ſa femme qu'une ſeule fois, & qui y fut encor obligé par civilité.

En éfet, notre ſanté ſeroit plus parfaite, ſi nous uſions ſagement des plaiſirs de l'amour : nous aurions une certaine gravité dans la chaleur du plaiſir pour devenir peres, que nous n'avons pas quand nous ne cherchons que le contentement.

Les impatiences & les chagrins qui troublent notre repos ne ſeroient pas ſi fréquens, nous vivrions ſans inquiétude, & la douleur ne prendroit pas ſi ſouvent la place de la tranquilité. Nous nous divertirions ſans peine, de quelque tempérament que nous fuſſions. Nous ne reſſentirions ni langueurs ni laſſitudes après avoir careſſé une femme,

me, & notre ſanté ſeroit beaucoup mieux afermie qu'auparavant, après nous être déchargez de ce que nous avions de ſuperflu. La chaleur naturelle n'eſt jamais plus robuſte que quand il n'y a plus d'impuretez qui embaraſſent ſes actions & qui en empêchent les éfets.

Une même choſe peut être utile & préjudiciable, ſelon l'uſage que l'on en fait: l'abſtinence guérit ſouvent les incommoditez de *Charlemagne*; & ce fut preſque elle ſeule qui pendant ſa vie fut le remede pour toutes ſes maladies; & la même abſtinence le mit enfin dans le tombeau. Le bain d'eau froide qui ſoulagea *Auguſte*, tua *Marcelline* peu de tems après; & l'amour qui cauſe tant de déſordres quand nous en abuſons, nous procure beaucoup de bien, quand la raiſon ou la néceſſité nous fait ſuivre ſes mouvemens.

Il n'y a rien au monde qui rafraîchiſſe davantage les bilieux que les careſſes des femmes; & ſi dans l'action ils ſe ſentent un peu échaufez, cette chaleur n'eſt que paſſagére & ne dure pas

plus

plus que les divertiſſemens qu'ils y prennent. Toute ſorte de tempérament y trouve du ſecours, & cette action échaufe auſſi doucement les pituiteux, qu'elle excite les ſanguins. Les mélancoliques en ſont réjouis, & ils ſe défont par ce moïen de leur triſteſſe & de leur timidité. Leur apétit perdu & leur eſtomac débauché en ſont rétablis. C'eſt ce qui donna le nom d'*Antiévro* à la Courtiſane *Hoéa*, parce qu'elle diſtribuoit un reméde aſſuré contre l'humeur noire. En éfet, les plaiſirs que nous prenons avec les femmes, guériſſent notre mélancolie & font plus d'éfet ſur nous que tous les ellebores des Médecins. La penſée même de l'amour nous réjouit & nous fortifie; elle augmente notre chaleur & diſſipe notre bile noire & épaiſſe.

Cet homme, dont *Galien* nous fait l'hiſtoire, qui avoit été ſi touché de la mort de ſa femme, qu'il réſolut de n'en avoir jamais, ſe trouvant quelque-tems après fort incommodé par des indigeſtions d'eſtomac & par une triſteſſe dont il ne connoiſſoit pas la

cau-

cauſe, fut enfin obligé de rompre ſon vœu & de ſe joindre amoureuſement à une autre, entre les bras de laquelle il recouvra la ſanté.

Quoique la copulation conjugale ait été nommée par quelques-uns une legére *épilepſie*, elle ne laiſſe pas pourtant de guérir cette grande maladie, & beaucoup d'autres, qui ceſſent ſouvent aux premiers plaiſirs que nous prenons avec les femmes, & au premier ſang que les filles répandent par leurs parties naturelles.

L'on dompte les animaux les plus féroces par l'aproche d'une de leurs femelles. Le tigre n'eſt plus tigre auprès de la ſienne. Un homme, quelqu'emporté qu'il ſoit, devient modeſte & traitable auprès d'une femme, & il ſe trouve ſouvent des vierges ou des veuves furieuſes, qui ne s'apaiſent que par les embraſſemens des hommes.

Toutes les grandes humiditez du cerveau, les fluxions funeſtes, qui nous cauſent ſouvent dans la gorge ou dans la poitrine des maladies incurables, ne ſont ordinairement prévenuës

que par les plaiſirs moderez que nous prenons avec les femmes. Cette peſanteur du corps inſuportable, & ces laſſitudes que nous reſſentons dans l'oiſiveté & après la bonne chére, ne ſont guéries que par ce reméde. Les *Athlétes* avoient autrefois trouvé cet expédient pour ſe délaſſer de leur lute; & ils ſe ſentoient alégres & plus forts dès qu'ils s'étoient divertis avec une femme.

Cet exercice amoureux éface tous les ſonges qui nous font de la peine; nous dormons enſuite avec tranquilité; & ſi l'amour déréglé nous cauſe l'aveuglement, en diſſipant nos eſprits, l'amour modéré rend nos yeux plus clairs, en vuidant les humiditez qui nous troublent la vûë.

La voix, de chancelante & d'entrecoupée qu'elle étoit auparavant, devient plus forte & plus ferme: la chalœur du cœur s'augmente, ſans nous incommoder, & la force des entrailles ſe fait connoître par la vigueur de leurs actions. L'eſtomac n'engendre plus de vents & ne fait plus de cruditez; on n'en-

n'entend plus de murmure dans les boïaux ; & les reins qui se trouvoient apesantis par la semence qui les acabloit, se sentent en même-tems soulagez par la décharge de cette matiére.

C'est enfin le souverain reméde des pâles-couleurs ; & une fille qui fait peur à tout le monde par sa jaunisse, reprendra peu de tems après son mariage, ce teint de lys & de roses, qui est le signe assuré d'une santé parfaite. Après les premiers combats amoureux, elle sentira sortir du sang d'elle-même, comme une marque de sa victoire de l'amour. La paix & l'abondance viendront bien-tôt après, la bonne complexion & la fécondité combleront de joïe cette personne, qui avoit presque perdu l'espérance de les voir jamais.

Cette jeune veuve qui tomboit si souvent dans des suffocations, qui la menaçoient d'une mort subite, n'est plus sujette à ces maux depuis qu'elle s'est remariée. Enfin, cette *Vénus* matiniére ne nous présage que la beauté du jour & les plaisirs de la vie. C'est elle,

le, qui étant réglée, nous fait devenir peres de plusieurs enfans, & nous rend l'embonpoint que nous avions perdu à force d'aimer.

Ce jeune homme à qui le visage est devenu pâle, les yeux meurtris & enfoncez, les lévres blêmes, la voix chancelante, la respiration entrecoupée de soupirs & interrompuë de sanglots, qui ne boit & qui ne mange plus, qui va expirer par l'excès de sa passion amoureuse, n'a pas plutôt obtenu la possession de ce qu'il aime, qu'on lui voit reprendre peu-à-peu ses forces; son embonpoint revient, sa santé est ensuite ferme & assurée. Jamais *Antiochus* n'eut recouvré la sienne, si *Séleucus* ne l'eut fait jouir de *Stratonice*; & jamais *Juste*, femme du Consul *Boëce*, ne fut revenuë de sa langueur, sans la pitié qu'en eut le Comédien *Pylade*.

Je ne voudrois pas imiter ici le Médecin *Apollonides*, qui se trompa si lourdement dans la connoissance de la maladie d'*Amitis*, femme de *Mégalizius* & fille de *Xerxès*; car ce Médecin pensant que la fiévre étique de cette femme

étoit du nombre de celles qui ſe guériſſent par l'amour, il lui conſeilla les embraſſemens d'un homme. Mais comme quelque-tems après *Amitis* ne ſe ſentit point ſoulagée par cette ſorte de remède, outrée de douleur contre le Médecin, elle s'en plaignit à ſa mere, qui le dit enſuite à *Xerxès*. Le Roi en fut ſi fort touché, qu'il condamna le Médecin à être enterré tout vif juſqu'au cou, ce qui fut exécuté à l'heure même.

La goute, qui ſelon les Médecins, eſt ſouvent engendrée par les careſſes des femmes, en eſt quelquefois guérie : & il s'eſt vû des gouteux qui ont été ſoulagez lorſqu'ils en ont uſé avec modération. En éfet, il n'y a point de moïen plus aſſuré pour nous conſerver la ſanté, ou pour nous éviter une mort précipitée, que de ſe joindre quelquefois à une femme. Le Poëte *Lucréce* ne ſe ſeroit jamais tué, s'il eût poſſédé la belle qui le faiſoit ſoupirer ; & cette fille de trente ans, dont *Riolan* fit un jour la diſſection, n'auroit pas perdu la vie, ſi elle s'étoit mariée ; car la ſemence

n'au-

n'auroit pas suffoqué sa chaleur naturelle, & son testicule gauche ne seroit pas devenu aussi gros que le poing, par l'abondance & la rétention de cette matiére ; mais encor la fille que *M. le Duc* disséqua derniérement dans l'Hôpital-Général de la Salpêtriére de Paris, ne fut point morte de fureur histérique, si son testicule gauche ne fut devenu gros comme le poing par la rétention d'une semence épaisse.

Au lieu que l'amour déréglé nous rend stupides, l'amour que l'on ménage avec prudence nous cause de la santé, nous inspire de la hardiesse & nous fait naître de l'agrément. Un païsan, qui a l'esprit naturellement grossier, ne paroîtra pas être ce qu'il est, quand il aime; & alors il se trouvera peut-être en état de disputer avec un autre beaucoup plus spirituel que lui de la finesse de l'esprit & des mouvemens de sa passion.

Il est donc vrai que les embrassemens des femmes ne nous peuvent faire de mal, pourvû que nous suivions le conseil d'*Hypocrate*, qui ne veut pas mê-

me nous permettre que dans le Printems, qui eſt la ſaiſon la plus propre à cet exercice amoureux, nous en faſſions des excès. Ces voluptez licites nous comblent de toute ſorte de bien; elles rendent notre ame ſatisfaite & augmentent les forces de notre corps; tellement que quand même nous ſerions ataquez de quelque venin qui commenceroit à détruire les forces de notre cœur; la copulation, ſi nous en voulons croire les Naturaliſtes, ſeroit un reméde ſufiſant pour nous garantir de ſa malignité.

Quand on ne ſe propoſe que de faire des enfans, que l'on ſuit ſimplement les mouvemens de la nature, & qu'on eſt ému par le chatouillement de la ſemence, que comme nous le ſommes par les irritations des autres excrémens de notre corps, on n'intéreſſe jamais ſa ſanté par ces ſortes de divertiſſemens. C'eſt ce qu'*Euripide* a fort bien exprimé dans une autre langue, lorſqu'il parle à *Vénus* de la ſorte.

Vénus, en beauté si parfaite,
Inspire de grace à mon cœur,
Ta plus noble & plus vive ardeur,
Et rends dans mes amours mon ame satisfaite;
Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs,
Que sans en ressentir ni douleur ni foiblesse,
Jusques dans l'extrême vieillesse
Je prenne part à tes plaisirs.

Et pour dire là-dessus ce que je pense, un vieillard de 70. ans sera encor en état de caresser une jeune fille & de lui faire un enfant, si pendant sa jeunesse il n'a pas pris trop de liberté avec les Dames. C'est ce que l'Oracle voulut dire aux Spartiates, quand il leur commanda d'élever une statuë à *Vénus*, avec ces mots écrits en d'autres caractéres, *Vénus qui retarde la vieillesse*, nous voulant faire connoître par-là qu'elle n'est pas ennemie de notre santé, si nous suivons ses conseils avec prudence.

Enfin ce seroit peu que d'avoir parlé des plaisirs du mariage, sans en découvrir les remédes qui s'oposent à leur excès, & les moïens dont on doit se servir pour les éviter. Et nous serions

fort injuſtes, ſi nous ſavoriſions le crime en ſavoriſant la concupiſcence de la chair, ſans avoir égard à notre ſanté & à l'obéïſſance que nous devons aux ordres de Dieu.

*****************:*******************

CHAPITRE III.

S'il y a de véritables ſignes de groſſeſſe.

QUoique parmi les hommes il y ait des coutumes qui nous paroiſſent ridicules, on doit pourtant s'imaginer que l'on a eu de bonnes raiſons de les établir. Le tems les a favoriſées, & l'uſage qui eſt le maître & le tyran des actions des hommes, les a ſoutenuës. Ces coutumes ſe ſont fortifiées dans la ſuite, comme les petits ruiſſeaux, qui coulant vers la mer; ſe groſſiſſent enfin & deviennent de grands fleuves.

L'exercice que ſont les mariez en danſant le jour de leurs nôces, paroît extravagant à pluſieurs perſonnes, qui blâment toujours ce qui ne leur plaît

pas,


Fig. 5.



pas. Ils ne fauroient ſe perſuader que ce n'eſt pas ſans raiſon que l'uſage tolére cette ancienne coutume. Mais ſi l'on faiſoit un peu de réflexion ſur les éfets que cauſent les mouvemens des mariez, peut-être trouveroit-on que la danſe des nôces n'a été inventée que pour perpétuer plus aiſément l'eſpéce des hommes. Car ce n'eſt ni la malice du ſiécle, ni la dépravation des mœurs, ni l'adreſſe de l'amour, ni les voluptez déréglées qui ſont la cauſe de cette cérémonie; c'eſt la raiſon même qui a voulu que les mariez danſaſſent le jour qu'ils ſe marient, afin que par cette agitation leur corps fut plus libre, plus ouvert & plus propre à la génération.

Les Naturaliſtes nous font remarquer, que ſi l'on veut avoir un cheval de prix, on doit fatiguer la cavale avant qu'elle ſoit couverte, & que de cette conjonction, plutôt que d'une autre, il naît ordinairement un animal fougueux & propre à la guerre.

Ainſi les femmes s'étant agitées avant que de ſe joindre amoureuſement à leurs maris, ſe ſont défaites d'u-

ne partie de leurs excrémens; & la chaleur qu'elles ont aquiſe en danſant, a ſervi à deſſécher leurs parties amoureuſes, qui ne ſont le plus ſouvent que trop humides, & qui par ce moïen ne ſont pas diſpoſées à la génération : car la trop grande humidité de ces parties eſt une des principales cauſes de la ſtérilité des femmes.

Après ces diſpoſitions, on doit obſerver dans le mari & dans la femme d'autres criconſtances, qui ſervent de conjectures pour établir la connoiſſance que nous pouvons avoir de la groſſeſſe d'une femme. Car ſi le mari n'eſt ni trop jeune ni trop vieux, que ſon tempérament ſoit robuſte & ſes parties principales bien ſaines, qu'il ne ſoit ni trop gras ni trop maigre, & qu'il ait les parties de la génération bien faites & bien diſpoſées; que d'ailleurs la femme ait auſſi les mêmes diſpoſitions, qu'elle ſoit dans la fleur de ſon âge, & qu'elle joüiſſe d'une ſanté parfaite, qu'elle ne ſoit ni trop grande ni trop petite, & que ſes régles aïent acoûtumé de couler, ſelon les loix de la nature; je ne dou-

doute point que s'il y a les moindres marques que la femme soit grosse, on ne doive se le persuader, après tant de dispositions d'un côté & d'autre.

Mais parce que ces conjectures ne sont pas des signes évidens de la grossesse, il me semble que l'on en doit chercher quelqu'autre pour la connoître avec certitude. On sait que la grossesse est ordinairement de neuf mois acomplis; ainsi nous examinerons d'abord les signes qui nous servent de conjecture pour la découvrir dans les premiers mois, & puis ceux qui nous la rendent plus certaine dans les derniers.

On a lieu de croire qu'une femme a conçû, lorsqu'après s'être divertie avec un homme, elle demeure séche & qu'elle ne rend point ce qu'elle a reçu, & qu'avec cela un homme se retire sans être beaucoup humide. Au même-tems la femme ressent comme de petits frissons, semblables à ceux qui nous arrivent après avoir mangé. Elle soufre quelquefois des foiblesses & des anéantissemens dans le moment que la semence de l'homme est dardée vers le

fond

fond de ſa matrice, & qu'elle eſt reçuë dans l'une de ſes cornes, pour ſe joindre avec la ſemence de cette femme & y faire la conception.

La matrice, comme ſi elle avoit de la joïe d'avoir reçû l'humeur qui lui eſt propre, ſe reſſerre pour la retenir, ce qui cauſe à la femme je ne ſai quel mouvement dans ſes parties naturelles, duquel elle reſſent du chatouillement & du plaiſir, & fait qu'elle recherche alors plus ardemment la compagnie d'un homme.

Si quelque-tems après la ſage-femme la touche, & qu'elle rencontre une douce réſiſtance à la matrice & ſon orifice interne, fermé & molet comme le cul d'une poule, ou le muſeau d'un chien naiſſant; il n'y a pas lieu de douter que la femme n'ait conçû.

Mais on ne ſe contente pas d'avoir des ſignes communs, on en fait encor quantité d'expériences, à l'imitation de l'antiquité, pour découvrir la groſſeſſe d'une femme. Les uns frotent d'un rouge les yeux de celle que l'on ſoupçonne groſſe, & ſi la chaleur pénétre la

pau-

paupiére, on ne doute plus après cela que cette femme ne soit enceinte.

Les autres tirent de son corps quelques goutes de sang, & après les avoir laissé tomber dans de l'eau, ils conjecturent qu'elle est grosse, si le sang va au fond. Il y en a d'autres qui lui donnent à boire cinq ou six onces d'*hidromel simple* ou *anise* en se mettant au lit, & ils jugent de la conception par les tranchées que cette boisson cause à la femme.

D'autres lui donnent encor une ou deux onces de suc de *seneçon*, mêlé avec un peu d'eau de pluïe, & s'imaginent qu'elle est grosse, si elle ne la vomit point.

Quelques-uns, après avoir mis dans ses parties naturelles une gousse d'*ail*, ou fait brûler de la *myrrhe*, de l'*encens*, ou quelqu'autre chose aromatique, pour lui en faire recevoir la vapeur par le bas, croïent qu'elle est grosse, si elle ne ressent point quelque-tems après à la bouche ou au nez l'odeur de l'ail ou des choses aromatiques.

Il y en a encor qui font diverses expérien-

périences ſur l'urine : ils conſidérent cette liqueur dès qu'on la rend;& après l'avoir trouvée trouble & de couleur de l'écorce de citron meur,avec de petits atômes qui s'y élévent & qui y deſcendent, ils diſent qu'elle a conçû.

D'autres laiſſent l'urine pendant la nuit dans un baſſin de cuivre, où l'on a mis une éguille fine, & s'ils obſervent le matin quelques points rouges ſur l'éguille, ils ne doutent plus de la groſſeſſe.

Quelques autres prennent parties égales d'urine & de vin blanc; ſi l'urine, après avoir été agitée, paroît ſemblable à du bouillon de fèves, ils aſſurent que la femme eſt groſſe.

Les autres laiſſent pendant trois jours repoſer à l'ombre dans un vaiſſeau de verre bien bouché l'urine d'une femme, & après l'avoir coulée dans un taffetas clair, s'ils voïent de petits animaux ſur le taffetas, ils ne font pas dificulté d'afirmer que la femme eſt groſſe.

Enfin je ne ſaurois dire combien d'expériences les hommes ont faites

pour découvrir la groſſeſſe d'une femme. Mais les dégoûts, les envies de vomir, les vomiſſemens mêmes, & les autres accidens qui leur arrivent, ſont des ſignes bien plus certains; s'il y en a au moins de certains, que toutes les bagatelles dont l'Antiquité a fait parade pour connoître une femme groſſe.

Si les régles manquent à une femme, ſans qu'elle ſoit ataquée par des friſſons ou par une facheuſe fiévre, que le ventre lui devienne plus plat & plus reſſerré qu'auparavant, ſelon le proverbe des ſages-femmes, *en ventre plat, enfant y a*, que principalement après avoir mangé, elle ſoit lente, & qu'elle ne puiſſe ſe toucher le ventre ſans douleur, ce ſont auſſi des marques de conception.

Ses régles retenuës pour la génération lui cauſent ordinairement des amertumes de bouche, des raports âpres ou aigres, des éblouiſſemens, des langueurs, des laſſitudes, des douleurs de tête & de reins, des chagrins ou des transports de joïe, dont elle ne ſait pas elle-même la cauſe, des taches au viſa-

ge, ou dans quelque autre lieu du corps, des aſſoupiſſemens : enfin le plus ſouvent un apétit déréglé ; car il s'en eſt vû qui ont mangé des charbons, de la cendre, du plâtre & d'autres choſes pareilles. Tous ces accidens ne ſont cauſez que par le manquement des régles, que la nature a retenuës pour ſes uſages particuliers; & toutes les parties de la femme ne ſoufrent, que parce qu'elles ſont arroſées des humeurs qui doivent chaque mois être évacuées.

Outre les accidens que nous venons de marquer, il en arrive d'autres, après les quatre premiers mois de groſſeſſe, qui nous ſervent de nouvelles preuves. Le ſang qui croît tous les jours dans les veines d'une femme groſſe, pour l'uſage de l'enfant, qui en a alors plus de beſoin, leur aporte pluſieurs petits deſordres qui nous inſtruiſent de l'état où elles ſont. Il ſe jette ſur la gorge, & leur cauſe, aux unes plutôt & aux autres plus tard, des douleurs & des duretez aux mammelles, lorſque le lait commence à s'y former, & que le mammelon, avec ſon cercle, devient rouge aux

blan-

blanches, & noir aux brunes. Leur voix commence alors à devenir plus grosse, par la chaleur naturelle qui se multiplie, & leur salive est plus abondante ; car on n'a jamais guéres vû de femmes grosses, au moins de celles qui joüissent d'un embonpoint, qui ne fussent de grandes cracheuses.

Il paroît même aux jambes & aux cuisses des plus sanguines, des veines enflées de diverse couleur, que nous apellons *varices ;* car on les remarque bleuës aux blanches, & noires aux brunes, par la variété de leur tempérament.

Après-tout, l'un des signes les plus assûrez qui nous peuvent découvrir la grossesse d'une femme, c'est le mouvement de l'enfant ; car si l'on met la main sur son ventre, & qu'on l'y tienne fort long-tems, l'on s'aperçoit vers le quatriéme ou le cinquiéme mois d'un mouvement doux, & sur la fin de la grossesse, d'un mouvement un peu plus fort, qui vient de haut en bas, & vers le devant du ventre de la femme quand elle est couchée. Le fardeau ne se meut point

de la ſorte, il ſuit le mouvement du corps, & il tombe comme du plomb du côté qu'il ſe panche. Les vents ont auſſi un mouvement diférent ; ils ſe font ſentir inégalement tantôt d'un côté & tantôt de l'autre ; & leur mouvement ne ſe fait pas vers le devant du ventre, comme dans une véritable groſſeſſe ; mais on les ſent le long des boïaux, que l'on entend quelquefois gronder.

Si l'on obſerve le pouls des femmes groſſes, on trouve qu'il eſt beaucoup plus prompt & plus élevé que dans un autre tems, auſſi ont-elles alors du ſang & de la chaleur autant que deux perſonnes ; & des Médecins peu expérimentez à toucher le pouls de ces femmes, s'imagineroient aiſément qu'elles ont la fiévre.

On ne ſe contente pas de découvrir en général la groſſeſſe d'une femme par les ſignes que nous avons expoſez ; on veut encor ſavoir ſi elle eſt groſſe d'un garçon ou d'une fille, ou même encor ſi elle eſt groſſe de pluſieurs enfans.

Il eſt vrai que les garçons nous donnent

qu'elle ne fait qu'éfleurer son col, quelles conjectures peut-on faire par cet excrément, si ce n'est de la disposition de la vessie, des reins & des parties supérieures ?

Toutes les expériences que l'on fait ordinairement avec de l'urine sont superstitieuses ; tout ce que l'on met dans la matrice est dangereux ; l'ail est caustique & brûlant, si on l'aplique aux parties tendres du conduit de la pudeur. Les vapeurs des choses aromatiques sont suspectes, & il ne faut que cela pour faire des fausses-couches.

Mais il y a d'autres signes qui nous rendent plus certains que ceux-là de la grossesse d'une femme ; car la *séchéresse* de ses parties, après les caresses amoureuses, les *chatouillemens* & les *frissons* qu'elle ressent aussi-tôt, les *foiblesses* & les *anéantissemens* où elle tombe dans le moment, sont de fortes conjectures pour nous faire croire qu'elle a déja conçu.

D'autre part, si la matrice est fermée, que les régles soient retenuës, que le ventre s'aplatisse d'abord & qu'il

qu'il s'enfle dans la ſuite, que l'on s'aperçoive du lait qui ſe forme dans les mammelles, & qu'enfin on ſente dans ſon flanc un mouvement qui ne peut venir que de l'agitation de l'enfant, qui eſt, ſi je puis parler ainſi, une partie des entrailles de ſa mere : tous ces ſignes, dis-je, joints enſemble, paroiſſent d'aſſez fortes preuves pour nous perſuader qu'une femme eſt groſſe.

Mais, à dire le vrai, il n'y a pas plus d'aſſurance à la croire groſſe, qu'à deviner ſi elle a une pierre dans la veſſie, lorſqu'on en a quelques marques. Tant de ſignes qu'il vous plaira de la groſſeſſe d'une femme, ce ne ſont pourtant que des conjectures qui nous peuvent quelquefois tromper, & que des moïens de confuſion pour un Médecin qui s'y aſſure avec trop de confiance. J'avouë que l'on eſt aſſuré de la pierre, quand on la touche avec la ſonde, & que l'on eſt auſſi perſuadé de la vérité de la groſſeſſe, lorſque l'on touche de la main la tête d'un enfant qui eſt dans le bas.

nent souvent des marques que les filles ne nous donnent pas; car celle qui est enceinte d'un garçon, se porte ordinairement beaucoup mieux, & se sent même plutôt que si elle l'est d'une fille, qui dès les premiéres actions de sa vie commence à donner plus de peine à sa mere, que ne fait un garçon pendant toute sa vie.

Si la mere sur la fin de sa grossesse tombe dans quelque dangereuse maladie, sans faire de fausses-couches, c'est une forte conjecture qu'elle porte en ses flancs plutôt une fille qu'un garçon; celui-ci a ses ataches plus séches que celle-là; il ne sauroit résister à des ataques si rudes.

Mais encor un mâle rendra robustes toutes les parties droites de sa mere, qui en voulant marcher, se servira plutôt du pié droit; & en voulant prendre quelque chose, agira plutôt de la main droite que de la gauche. On remarquera encor dans son œil, dans sa mammelle & dans son pouls, du côté droit, beaucoup plus d'éclat, & beaucoup plus de changement & de force

que du gauche ; & ſi l'on tire de ſes mammelles une goute de lait, lorſqu'il y en aura de perfectionné, on verra qu'elle ſe conſervera ronde ſur l'ongle, ſi elle porte un garçon ; au lieu que ſi c'eſt une fille, le lait étant fort ſéreux, ne ſe ſoutiendra pas ſi bien.

Pour le nombre des enfans, on ne peut conſidérer que la groſſeur extraordinaire du ventre, & par le milieu une eſpéce d'enfonçure qui nous donne des marques des jumeaux.

De tous ces ſignes, il y en a de très-legers & de très-ridicules ; car de penſer que l'on puiſſe découvrir la groſſeſſe d'une femme par ſes urines, c'eſt ce que je ne ſaurois me perſuader. Je ſai bien juſqu'où l'avarice des hommes a pouſſé cette curioſité ; mais les diférentes opinions où ils ſont ſur ce ſujet, me font juſtement douter de la vérité de leurs expériences.

L'urine ne nous peut donner tout au plus que des marques de l'état des parties d'où elle vient, & de la diſpoſition de celles par où elle paſſe. Comme elle ne traverſe pas la matrice & qu'elle

Si nous examinons en particulier tous ces ſignes, que l'on croit être les plus propres à nous rendre certains de la groſſeſſe d'une femme, nous verrons clairement qu'ils ſont tous douteux ou équivoques : car de demeurer ſéches après avoir été embraſſées, cela peut venir de la complexion de la femme & de la chaleur exceſſive de ſes parties. De reſſentir un plaiſir extrême juſqu'à l'évanouiſſement, ce n'eſt pas non plus une marque de conception. Le cœur reſſent de preſſantes ateintes de l'amour, quand on jouit avec paſſion des délices du mariage, & le chatoüillement que reſſent alors une femme, vient auſſi-tôt des embraſſemens d'un mari & de la compreſſion de la poitrine, que des plaiſirs de la conception. Juſques-là même qu'il s'en eſt vû qui ont engendré ſans avoir reſſenti de plaiſir.

Il y a des femmes ſtériles qui ont naturellement la matrice fermée, & il s'en trouve d'autres qui ont leur orifice dur & calleux, qui ne ſont pas groſſes pour cela.

Les

Les régles manquent souvent aux filles, sans aucun soupçon qu'elles soient enceintes; & les pâles-couleurs, pour ne rien dire des autres maladies, sont toûjours acompagnées du défaut des régles. L'on n'a guéres vû de femmes incommodées de faux-germes ou de fardeau, à qui les régles n'aïent manqué. Mais encor il y a des femmes grosses qui sont régiées les premiers mois de leur grossesse; & j'en connois même qui l'étoient réguliérement pendant presque tout le tems qu'elles étoient enceintes. Et d'autres qui ne le sont, ni avant ni après la conception, comme il arriva à la femme de *Gorgias*, selon le témoignage d'*Hipocrate*, dans ses *Epidem:* qui n'aïant point ses régles, ne laissa pas de devenir grosse, & d'en manquer après comme avant la conception.

Le ventre devient grêlé d'abord, se grossit ensuite, aussi-bien par le faux-germe, par le fardeau & par d'autres maladies, que par la véritable grossesse, & souvent l'on ne peut guéres distin-

tinguer la tumeur causée par ces diférentes incommoditez.

Le lait & le mouvement de l'enfant, qui semblent être les marques les plus assurées de la grossesse, ne le sont pas plus que les autres: on voit des filles qui ont du lait par le manquement de leurs régles, si nous en voulions croire *Hipocrate*, & d'autres Médecins après lui, & des femmes qui n'en ont point du tout, qu'elles ne soient acouchées.

Le mouvement qu'elles sentent dans le ventre, peut être excité par des vents ou par des humeurs, & les exemples des femmes qui y sont trompées ne sont pas rares; quelques savans Médecins y ont même été surpris. *Hipocrate*, tout docte qu'il étoit, a douté de la grossesse de la sœur de *Téménes*; & *Avenzoar* donna un violent purgatif à sa femme sans la connoître grosse.

Il y a d'ailleurs tant de souplesses parmi le sexe, qu'il faut être bien fin pour n'y être pas surpris, quand il veut nous en imposer. Car lorsqu'une femme a dessein de paroître féconde, pour être plus aimée de son mari, ou pour rece-

voir quelque chose de son amant, il n'y a point de ruses qu'elle n'invente pour paroître grosse. Il en est de la grossesse comme des écritures ; on ne peut connoître celles-là véritables & celles-ci fausses que par conjecture. Ce ne sont pas les premiers enfans qui ont été suposez, après que l'on est demeuré d'acord de la grossesse d'une femme. *Lépida* fut condamnée pour en avoir usé de la sorte ; & il ne se trouve aujourd'hui que trop de femmes, qui se font fort, ou de feindre leur grossesse ou de suposer un enfant.

Après tout cela, on peut conclure que l'on ne doit jamais afirmer positivement qu'une femme est grosse, puisque tous les signes dont on peut se servir sont incertains, & que la femme même qui en doit plutôt être le juge que nous, s'y trompe fort souvent,



CHA-




Fig. 6.
h
f
g g
h
f
h
a
a
d

CHAPITRE IV.

De la formation de l'homme.

JE me trouve inſenſiblement engagé, par la ſuite de la matiére que je traite, à parler de quelques queſtions fort dificiles qu'agitent les Théologiens, les Philoſophes & les Médecins.

L'Antiquité s'eſt trop atachée à la raiſon, pour juger juſte ſur ce qu'elle nous a laiſſé par écrit : la plûpart des choſes qu'elle a dites, ſont, ou vaines ou douteuſes, ou fauſſes par cette raiſon-là. Et pour ne parler ici que de la formation de l'homme, tout ce qu'elle nous a enſeigné eſt très-obſcur ou très-imparfait, tellement que nous avons été obligez de mettre, pour ainſi dire, la main à l'œuvre, afin de découvrir en ce point les ſecrets de la nature. Nous ne nous ſommes pas ſeulement ſervis des découvertes qui ont été faites par les autres, nous avons auſſi pris beaucoup de ſoin d'en faire

ſur les animaux & ſur les femmes mêmes, afin de chercher plus exactement les admirables principes qui ont ſervi à nous former.

Nous ſommes perſuadez que la femme donne de la matiére auſſi-bien que l'homme, pour former l'enfant qu'ils engendrent tous deux. Mais, parce que l'on ne ſauroit diſcourir de la formation d'un enfant, ſans avoir auparavant obſervé avec exactitude les parties qui y travaillent, il m'a ſemblé à propos d'ajoûter ici, à ce que nous avons dit au *chap.* 1. de la premiére partie de ce Livre, quantité de choſes particuliéres que j'ai remarquées dans les parties naturelles de la femme, la connoiſſance deſquelles nous ſervira beaucoup à comprendre comment la nature agit en nous formant. Les deux ſemences de l'homme & de la femme étant jointes enſemble, il ſe fait un enfant, par le moïen de l'intelligence qui fabrique pour elle-même toutes les parties dont nous admirons tous les jours les actions & les uſages. Mais parce que ce compoſé d'ame & de

de corps ne sauroit vivre sans nourriture, nous parlerons du sang des régles, & puis nous observerons par degrez les démarches que fait la nature pour former un enfant dans les entrailles de sa mere.

ARTICLE I.

De la semence de l'homme.

LA semence de l'homme est l'écume de notre meilleur sang, selon *Pythagore*, & le doux écoulement de la moële de l'épine du dos, selon *Platon*: elle est la plus pure & la plus délicate partie du cerveau, ainsi que veut d'*Alcméon*, & une substance tirée de tout notre corps, comme l'estiment *Démocrite* & *Hipocrate*. Enfin, si nous en croïons *Epicure*, elle est un élixir, un extrait ou un abregé de notre ame & de notre corps. D'autres philosophes, comme *Aristote*, se sont imaginez qu'elle étoit un excrément du dernier aliment : en éfet, ce n'est qu'un

pur excrément avant la conception ; & avant que l'intelligence y soit introduite, & l'on ne doit la regarder que comme le sang que l'on nous tire dans des paletes. Mais, selon l'idée qu'en a *Tertullien*, elle est un éfet de nos desirs amoureux, & un flux de notre lascive-té boüillante.

Sa substance doit être épaisse & gluante, si elle est selon les loix de la nature, afin de conserver plus long-tems l'abondance des esprits & de la chaleur naturelle dont elle est remplie. Elle est ainsi dans les hommes d'un âge médiocre, la chaleur dont ils abondent plus que les autres, cuisant cette matiére & la perfectionnant pour la rendre féconde. Ce qu'elle a de propre, c'est que la chaleur l'épaissit, & que la froideur la fond & la noircit en même-tems. En éfet, l'air froid en dissipe les esprits & la rend un cadavre de semence, pour parler ainsi, au lieu que la chaleur en multiplie les parties subtiles, pourvû qu'elle soit dans un lieu où elle puisse conserver son tempérament.

Son

Son odeur, que l'on peut apeller vireuse, est une marque de sa fécondité; & tous les animaux qui sont en chaleur, font exhaler de leur corps une odeur si pénétrante, qu'à peine peut-on demeurer aurpès d'eux. Si on les tuë en ce tems-là pour en manger la chair, leur odeur est si désagréable, que j'ai connu des personnes qui étoient obligées de vomir après en avoir goûté.

Si l'on considére exactement la semence de l'homme, on y trouvera deux sortes de substance; l'une épaisse & gluante, l'autre déliée & spiritueuse : c'est dans cette derniére partie, ainsi que nous expliquerons ci-après, que réside le principe du mouvement, lequel principe est d'une nature proportionnée à ce qui brille dans les astres.

Cette semence, ainsi composée, ne vient pas seulement des testicules *(ab)* & des petites vessies *(k)* qui la conservent, elle coule encor de tout le reste de notre corps; ainsi que l'assure *Hipocrate*, le plus ancien & le plus éclairé de nos Médecins.

Car si elle ne venoit point de toutes les parties de notre corps, nous ne nous aperceverions pas d'un épuisement si subit & si universel, lorsque nous embrassons une femme. Dans un moment notre cœur & notre cerveau ne s'épuiseroient pas d'esprits, & tout notre corps ne tomberoit pas dans un anéantissement que l'on ne sauroit exprimer.

D'ailleurs nous ne tressaillirions pas de joïe, si tout notre corps ne contribuoit à cet épanchement, & la volupté ne seroit pas si excessive, si elle ne dépendoit de toutes nos parties.

Au reste, s'il est vrai que les esprits de la semence soïent faits de la partie la plus subtile du suc nerveux, & que ce suc soit fait du sang de nos artéres & de nos veines, je ne vois pas pourquoi on refuse à ces mêmes esprits le caratére des parties d'où ils sortent; car si les urines nous marquent les diférentes dispositions des parties par où elles passent, la semence coulant des parties de tout l'homme, portera aussi sans

doute

doute avec elle les idées de tout notre corps.

En éfet, quelle raison pourrions-nous aporter de la ressemblance des enfans à leur pere ou à leur mere, si nous n'etions persuadez de cette vérité ? Et comment pourrions-nous nous imaginer qu'une femme naturellement boiteuse fit un enfant boiteux comme elle du même côté, & qu'elle en engendrât d'autres avec de pareils défauts qu'elle a aportez du ventre de sa mere ?

Si l'on en veut atribuer la cause à la force de l'imagination, je n'ai qu'à raporter ici l'histoire que nous fait *Gassendi* d'une petite chienne, qui étant boiteuse, fit des chiens boiteux, pour faire voir en passant, que l'imagination n'a point de part dans ces sortes de ressemblances, puisqu'une chienne à l'imagination fort foible, ou n'en a point du tout.

ARTICLE II.

Exacte deſcription des parties naturelles & internes de la femme.

AVant que de parler de la ſemence de la femme & de la maniére dont un enfant eſt formé dans ſes entrailles, j'ai jugé à propos de faire une deſcription exacte de ſes parties naturelles, & de joindre les obſervations que j'en ai faites à ce que j'en ai dit en général dans la premiére partie de ce Livre.

Ce qui nous empêche ordinairement d'examiner les choſes avec diligence, c'eſt la penſée où nous ſommes que les anciens n'ont rien ignoré, & qu'il ne reſte plus rien à ſavoir. Dans cette penſée, l'eſprit le plus prompt & le plus pénétrant ſe ralentit & s'émouſſe; & parce que nous haïſſons naturellement le travail, nous nous contentons d'aprendre ſans peine ce que l'on nous dit. Mais il me ſemble qu'il n'y a point

point d'art qui ne se perfectionne par les expériences que l'on y peut faire:on y doit toujours consulter les sens, afin de nous désabuser par-là des faux sentimens que l'on nous auroit pû donner.

La matrice est une partie principale de la femme; puisqu'elle lui cause tant de maux par ses désordres & qu'elle lui porte tant de bien par sa bonne disposition. Car si l'on fait réflexion aux maladies que soufrent les femmes par l'incommodité de la matrice, nous demeurerons d'acord que toutes celles qui les afligent viennent plutôt de cette partie que des autres, ou du moins qu'elles ne se font jamais sentir sans qu'elle en soit en quelque façon la cause. Le corps n'est pas seulement incommodé, l'ame s'en ressent encor, & la maladie fait d'aussi funestes impressions sur l'une que sur l'autre partie. Au contraire, quand la matrice est en bon état, on ne sauroit dire quels avantages elle aporte à une femme. La couleur de son visage est vive, ses yeux sont brillans & pleins de feu, sa voix est agréable & charmante, son discours

eſt engageant : en un mot, l'amour lui inſpire des ſentimens de douceur & de complaiſance.

J'ai dit ailleurs, que la matrice n'étoit pas dans le même état en toutes les femmes. Elle ne garde ni ſa ſubſtance, ni ſa ſituation, ni ſa grandeur, ni ſa figure ordinaire, quand une femme eſt groſſe. Sa couleur, ſon épaiſſeur & ſa ſuperficie interne ſont encor alors toutes autres; & ſi l'on veut ſe donner la peine de la diſſéquer en ce tems-là, à peine la pourroit-on aiſément diviſer en 5. ou 6. membranes quand elle eſt vuide.

Les teſticules ne ſont ordinairement éloignez de la matrice que de deux travers de doigt dans les femmes qui ne ſont pas encor enceintes; mais dans les autres ils touchent tout à-fait la matrice (*a*) & ils ſont beaucoup plus longs, plus plats & plus pleins de ſemence dans celle-ci que dans les premiéres. Plus les femmes aprochent du tems de leur acouchement, plus ils perdent, auſſi-bien que la matrice, leur ſituation & leur figure naturelle. La ma-

matiére blanche dont ils sont alors abondamment remplis, a du raport au blanc d'un œuf de poule, ainsi que *Besslérus* témoigne l'avoir souvent trouvé & que j'en suis moi-même le témoin; car étant à Padouë & disséquant avec le Sieur *Sinibaud* une fille de 20. ans, qui s'étoit précipitée dans un puits à cause de sa grossesse, je trouvai ses testicules si pleines de semence, qu'au premier coup de scapel, la matiére renfermée réjaillit aussi-tôt contre mon visage, & m'en étant par hazard tombé sur les lévres, j'y portai la langue, sans y penser, & j'en goûtai assez pour la trouver fade, dégoûtante & un peu âpre.

Quatre vaisseaux viennent à droite & à gauche des lieux que nous avons marquez ailleurs, (*b*) ils sortent entortillez les uns dans les autres & liez ensemble par la production du péritoine, qui les renferme en forme d'étui, & descendant ainsi vers la matrice, ils se partagent en deux branches, dont l'une, qui est la plus grosse, est distribuée à la matrice, (*c*) & l'autre aux testicules. (*d*) La premiére est souvent divisée

en

en trois rameaux, dont le premier & le plus gros eſt diſtribué dans le fond de la matrice, *(e)* pour y cauſer les régles dans les femmes qui ne ſont pas enceintes ; ce que l'expérience nous a montré dans les matrices renverſées, ou pour y porter dans les derniers mois de la groſſeſſe. Le ſecond *(f)* eſt plus petit & ne ſert qu'à arroſer & nourrir la matrice. Enfin le troiſiéme *(g)* eſt aſſez gros, il rampe le long des membranes de la matrice & va ſe terminer par des conduits capillaires vers ſon col, où il ſe mêle avec les vaiſſeaux hypogaſtriques & iliaques ; *(h)* c'eſt ce vaiſſeau qui fait les régles dans les femmes groſſes, & qui les décharge de l'abondance de leurs humeurs.

Il n'y a point de parties dans le corps de la femme, où les anatômoſes *(i)* & les communications de vaiſſeaux paroiſſent plus évidemment que dans la matrice ; car on n'a qu'à ſoufler d'un côté, tous les vaiſſeaux s'enflent de l'autre & ſe rempliſſent de vent ; ſi bien qu'après cela on ne peut douter du mélange des humeurs dans cette partie.

Preſ-

Presque tous les Anatomistes apellent les vaisseaux dont nous venons de parler, des vaisseaux spermatiques *(c)* ou parce qu'ils se sont imaginez qu'ils préparoient la semence, ou que la semence des femmes n'étoit pas diférente de leurs régles : mais pour moi, qui les ai toûjours trouvez pleins de sang, je les nommerai les vaisseaux sanguins de la matrice.

L'autre branche qui est distribuée au testicule, *(k)* est divisée en deux rameaux, ainsi que je l'ai observé par un microscope. L'un entre dans l'une des extrémitez du testicule, *(l)* avec un tel artifice, que l'artére & le nerf *(m)* se divisent en mille petits conduits, & filtrent leur humeur dans sa cavité. L'autre se perdant dans le ligament large *(t)* qui lui sert d'apui, porte sans doute à la *Tuba (x)* des humeurs propres à faire & à entretenir les boules où se forment les enfans.

Ce que j'ai observé de particulier, c'est que les vaisseaux spermatiques *(u)* qui coulent en abondance dans le ligament large, *(t)* entre le testicule *(o)*

& la *Tuba*, (*p*) & que l'on peut nommer vaisseaux nerveux, parce qu'on ne les aperçoit presque point, (*u*) ont un, deux ou trois troncs, que j'ai aperçûs dans quelques femmes toucher les cornes de la matrice, comme si l'humeur venant des testicules par des vaisseaux capilaires, étoit portée par plusieurs troncs pour être communiquée aux cornes de la matrice.

Les cornes de la matrice, que l'on apelle la *Tuba*, (*p*) ou la *Trompe de la Fallope*, ont du raport aux vésicules séminaires des hommes; car elles conservent la semence des femmes : ces cornes sortent de chaque côté de la matrice vers le fond : (*q*) elles sont de la longueur de 7. pouces ou environ, & de la grosseur à peu près d'un pouce dans les femmes grosses; mais dans les jeunes filles ou dans les vieilles femmes, elles sont fort petites & ne ressemblent qu'à un ligament Du côté de la matrice elles sont grêlées, dures & blanches, (*q*) & puis devenant plus rouges & plus larges à mesure qu'elles s'en éloignent, elles forment à l'autre extré-

extrémité, ce que nous apelons *la frange de la Trompe.* (*r*) Ces conduits que j'ai trouvé s'avancer dans le ventre au-dessous des testicules, sont plus pressez en quelques lieux qu'en d'autres ; si bien que chacun forme trois ou quatre petites cellules, qui pourroient être la cause de plusieurs enfans qu'une femme peut faire à une seule fois.

La frange (*r*) est faite de petites fibres, entrelassées les unes dans les autres, & embarassées d'une humeur gluante, principalement quand une femme est grosse. Ces fibres, qui ressemblent à de petits nerfs, empêchent sans doute que la semence ne sorte plus souvent qu'elle ne fait par l'ouverture de la frange, ou plutôt elles y préparent l'air, lorsque l'enfant commence à y être formé, quoiqu'il ne respire pas ; tout de même que la luette & l'épiglotte le préparent pour le poulmon. Car cet élément est un corps qui pénétre tout, & qui même se fait passage dans les matieres les plus pressées & les plus solides. C'est peut-être pour cela que l'on a nommé ces tuïaux, la

ſoupape ou le *ſoupirail* de la matrice.

Une femme n'a pas plutôt conçu, que l'on obſerve en ce tems-là, plus qu'en tout autre, une élévation à l'ouverture de ces vaiſſeaux dans la matrice, & j'y ai ſouvent rencontré comme une petite peau charnuë, que l'on pourroit apeller *Valvule*, (*l*) qui défendoit l'entrée & permettoit la ſortie aux humeurs qui ſe rencontroient dans les cornes de la matrice.

Ces cornes, (*p*) que l'on peut nommer vaiſſeaux ou conduits éjaculatoires, ſont remplies d'une matiére qui reſſemble à du petit lait un peu épais: elle ſe trouve ſouvent en ſi grande abondance dans les femmes qui aiment éperduëment, qu'elle ſort des deux côtez, quand elle eſt agitée; c'eſt-à-dire, par la frange, pour cauſer les accidens qui arrivent aux femmes incommodées des vapeurs, & par l'ouverture de la matrice, pour faire les pollutions que ſoufrent ſouvent les plus amoureuſes.

J'ai ſouvent obſervé dans les chienne pleines, ce qu'*Harvée* a remarqué dans


Fig. 7.
a
a
a
a
b
c
l
h
o
n
o
l
h
o
k
p
x
t
x
n

dans les biches, que les cornes de la matrice avoient un mouvement semblable à peu près à celui de nos boïaux; & je ne doute point que celles des femme n'en aïent aussi pour se décharger de l'enfant qui commence à se former & pour se défendre encor d'une abondance de semence corrompuë : si bien que pour les afermir contre la violence des mouvemens qu'elles sont contraintes de faire quelquefois, la nature les a fortifiées par un fort ligament, qui va d'un bout à l'autre. Car ce sont ces cornes avec les testicules, & non le corps de la matrice, que l'on sent mouvoir avec tant de violence dans quelques femmes hystériques.

****

ARTICLE III.

De la semence de la femme.

SI *Aristote*, & ses Sectateurs, ne s'étoient pas aquis pendant plusieurs siécles une si grande réputation, je me persuade qu'il me seroit aisé presente-

ment de prouver que les femmes ont de la femence qui contribuë en partie à la génération. Car il n'y auroit qu'à examiner fans préocupation l'action & l'ufage des parties que je viens de décrire, pour être convaincu que le fentiment où je fuis eft le plus vrai-femblable; mais avant que de l'établir dans toute fa force, voïons en peu de mots fi les raifons des adverfaires ont quelque folidité.

1. Si les femmes, difent-ils, avoient de la femence, elles n'auroient point de régles, puifque l'une & l'autre matiére peut fufire à former un enfant; mais parce que nous fommes affurez, ajoutent-ils, qu'elles ont des régles, & qu'elles n'engendrent jamais fans en avoir, on doit conclure qu'elles n'ont point de femence.

2. D'ailleurs fi les femmes avoient de la femence, il s'enfuivroit qu'elles auroient un principe d'action, par lequel un enfant pourroit fe former dans leurs entrailles fans la participation d'un homme, leur femence agiffant fur les régles. Mais parce que nous n'a-

vons point d'exemple de cela, on doit aussi avoüer qu'elles n'ont point de semence.

3. Au reste, il n'y auroit jamais de conception sans volupté, si les femmes avoient de la semence : mais parce, disent-ils, que nous sommes certains, par l'aveu même des femmes, qu'elles sont quelquefois devenuës grosses, sans avoir été touchées du moindre contentement, nous devons croire qu'elles n'ont point de semence; car si elles en avoient, elles seroient sans doute averties de son écoulement par quelques petites voluptez.

4. Ils disent encor, que si les femmes ont de la semence, au moins n'est-elle pas féconde, & ne peut servir en aucune maniére à la génération : que ce n'est qu'une humidité superfluë, pour arroser leurs parties naturelles, & pour les irriter quand il faut se joindre amoureusement; & que comme les Eunuques ont une espéce de semence qui n'a aucune vertu, les femmes ont aussi une matiére qui n'a point de force à former un enfant.

5. Les

5. Les femmes ſont ſemblables aux enfans & aux Eunuques, dans la voix, dans le poil, dans l'habitude du corps & dans la paſſion de l'ame; elles n'ont donc pas plus de ſemence qu'eux?

Mais 1. l'expérience nous fait voir qu'il en eſt tout autrement, & la raiſon n'y eſt pas contraire : car la ſemence des femmes eſt bien diférente de leurs régles; l'une eſt blanche, & les autres ſont rouges. Celle-là ſort en petite quantité, & ne s'écoule point ordinairement ſans quelque plaiſir; & celles-ci s'épanchent le plus ſouvent en abondance; & bien loin de les rendre joïeuſes, elles en deviennent triſtes & abatuës. Après-tout, la forte imagination peut ſouvent contribuer à l'écoulement de la ſemence : mais, quelque vive que ſoit cette faculté de l'ame, elle ne ſauroit avancer ni retarder les régles d'un ſeul jour. Et ainſi les femmes ont de la ſemence & des régles tout enſemble, puiſqu'elles ont diverſes paſſions qui en ſont des marques évidentes, la premiére matiére ſervant à engendrer, & la ſeconde à nourrir

en

en partie les enfans qu'elles font.

2. Le raisonnement de ces Philosophes sur la formation de l'homme est si éloigné de la vérité, que je ne m'étonne pas si leurs raisons sont foibles. Ils se persuadent que le sang des régles sert d'abord à nous former, & l'expérience nous fait voir tout le contraire; savoir, que nous sommes plusieurs mois dans le sein de nos meres sans en avoir besoin. Sur ce faux principe, ils établissent des raisonnemens qui se détruisent d'eux-mêmes; car sa semence ne pouvant rien faire elle seule, & n'étant qu'une cause partiale, il est impossible qu'elle soit la cause totale & active de la génération.

J'avouë que le plaisir n'accompagne pas toujours la conception; & je ne saurois croire que ce soit le seul écoulement de la semence des femmes qui leur cause des contentemens. Le chatouillement qu'elles ressentent des parties de l'homme, & la forte imagination qu'elles ont dans le combat amoureux, en sont la principale cause; si bien que je ne m'étonne pas s'il y en a

eu

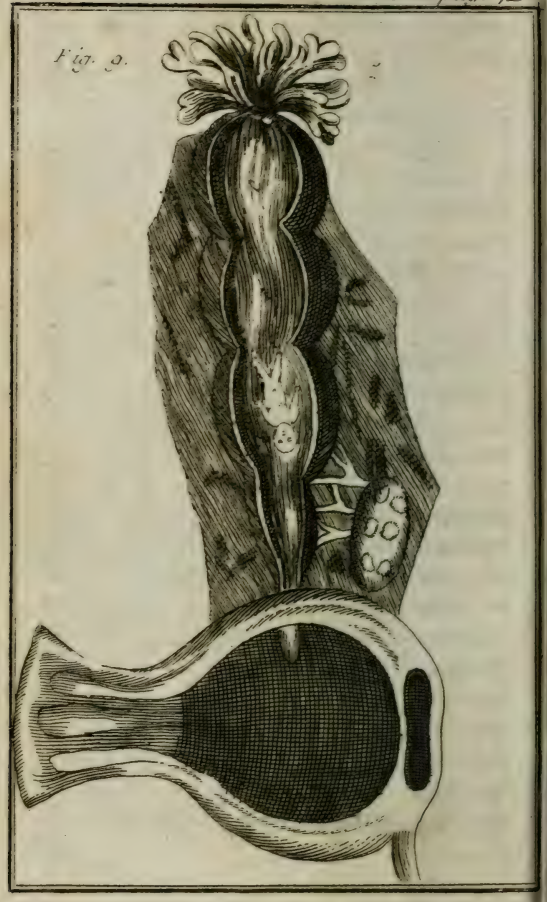
eu quelques-unes, qui n'aïant pas la liberté de l'imagination & du chatoüillement, ont engendré sans plaisir.

4. Après-tout, si les femmes n'ont pas de semence propre à engendrer; comment les enfans ressemblent-ils si parfaitement à leur mere dans les qualitez du corps, dans les passions de l'ame, & dans les maladies auxquelles elles sont sujettes? Et que dira-t-on du mélange de diférentes bêtes, comme d'un cheval & d'une ânesse qui font un mulet, si la femelle, par sa semence, ne contribuë rien à la génération?

Mais pour prouver encor davantage ce que nous venons de dire, on m'avoüera que la nature ne fait rien en vain, & qu'il ne faloit pas un si grand apareil de vaisseaux spermatiques, de testicules, de cornes, &c. si toutes ces parties n'étoient faites que pour humecter la matrice. Elles ont assûrément un autre ofice que celui que les Péripatéticiens leur donnent, elles servent à faire de la semence pour former les hommes. Et quoique la semence des femmes ne soit point si cuite que cel-

les




Fig. 9.

les des hommes, elle ne laiſſe pas pourtant d'être de la ſemence, comme leur ſang eſt du ſang, bien qu'il ſoit moins digéré que le nôtre.

On ſait à quelles maladies quelques femmes ſont ſujettes, quand elles demeurent vierges ou veuves, ou quand elles ne ſont pas aſſez careſſées de leurs maris ; & l'on ſait auſſi quel reméde eſt le plus prompt & le plus éficace pour le guérir. Si la ſemence qui eſt retenuë dans les cornes de la matrice eſt emploïée à former un enfant, toutes les facheuſes incommoditez dont elles étoient auparavant tourmentées ceſſent dans un moment, & la cauſe materielle de leurs maux ſervant à d'autres meilleurs uſages, elles joüiſſent enſuite d'une ſanté parfaite.

Mais encor, ſi j'oſe faire comparaiſon entre les oiſeaux femelles & les femmes, je pourrois dire, que puiſqu'ils ont de la ſemence, qui contribuë à former leurs petits, les femmes en ont auſſi qui ſert à la génération : car quel uſage auroient les teſticules des femmes qui la fabriquent ? Et l'experien-

périence ne nous fait-elle pas connoître que les bêtes femelles châtrées ne soufrent pas l'aproche de leurs mâles ? Nous remarquons deux sortes de substances dans un œuf de poule ; le poulet se forme du blanc, qui est la semence de la poule, & s'en nourrit dans les premiers jours de sa formation, & dans les derniers il se nourrit du jaune, qui vient du plus pur sang de la poule ; si bien que le blanc de l'œuf aïant du raport à la semence de la femme, on peut dire que la génération se fait dans la femme comme dans les œufs, & qu'elle contribuë à la formation d'un enfant, en donnant de la semence de son côté, aussi-bien que les femelles des oiseaux. Que dira-t-on des poules châtrées, à qui on a arraché l'ovaire, comme le réceptacle de leur semence, pour les rendre stériles, grasses & tendres ?

Enfin, s'il m'est permis de me servir de l'Ecriture-Sainte dans cette ocasion, je pourrai conclure que la femme a de la semence qui contribuë à la génération, puisque Dieu menaçant les hommes,



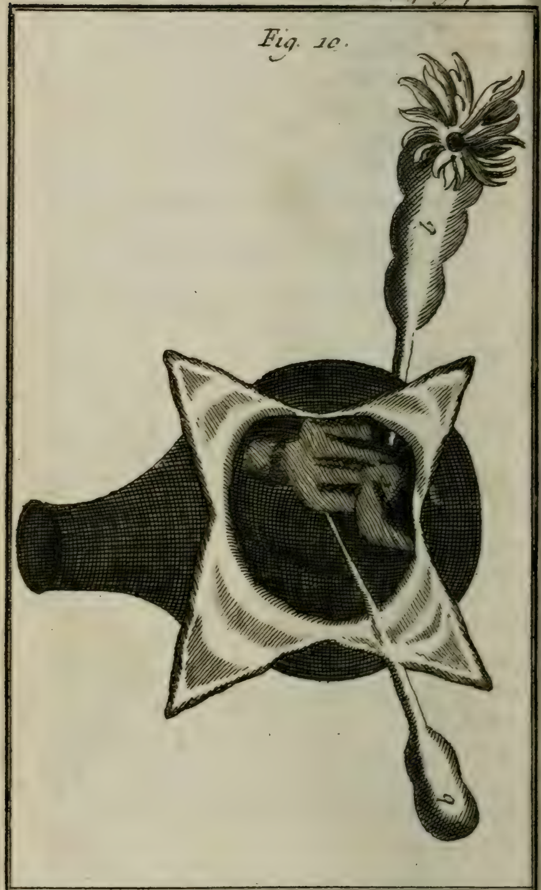


Fig. 10.

hommes, leur dit par la bouche de Moïse, qu'*il mettra une haine irréconciliable entre la semence de la femme & la semence du serpent*, en parlant de la postérité de l'un & de l'autre.

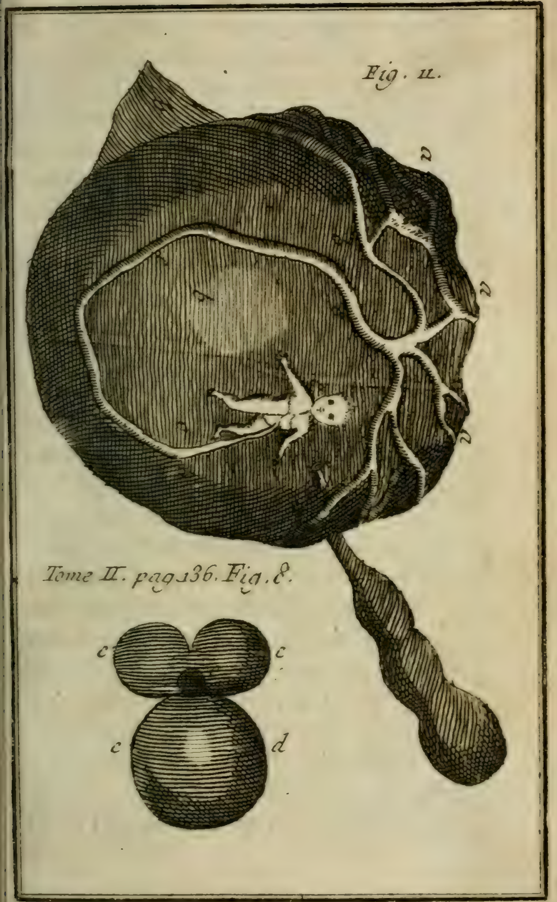
ARTICLE IV.

De l'ame de l'homme.

NOus sommes persuadez de l'existence de beaucoup de choses, bien que nous n'en connoissions pas les qualitez. Nous demeurons tous d'acord que nous avons une ame, sous l'empire de laquelle nous vivons, mais nous ignorons ce que c'est que cette ame qui nous fait agir, & qui nous en empêche quand il lui plaît. Nous ignorons encor quel est en nous le lieu de sa résidence. Cette ame qui connoît tout, ne se connoît pas elle-même; elle est comme un œil qui découvre tous les objets, mais qui ne se voit point & qui ne sait de quelles parties il est composé.

Cette dificulté que nous avons à comprendre la nature de l'ame, eſt une preuve évidente qu'elle eſt faite à l'image d'un Dieu, qui ne peut être compris lui-même. Cependant, ſi nous pouvons eſpérer d'en avoir quelque connoiſſance, il ne faut point nous donner la peine d'interroger les Philoſophes ſur cette matiére ; ils en ont trop dit, pour dire vrai. Leur inclination naturelle & les diverſes paſſions de leur ame, les ont fait ſouvent tomber dans l'erreur ; parce que ces deux choſes ne les ont pas tant portez à examiner notre ame avec ſoin, qu'à en juger avec préocupation.

Car l'inclination qu'ils ont euë pour la grandeur, l'élévation & l'indépendance, les a engagez inſenſiblement dans une fauſſe érudition, où ils ont vû des choſes vaines & inutiles, qui ont flâté leur orgueil ſecret, en les faiſant admirer de tout le monde. Les paſſions les ont fait ſortir hors d'eux-mêmes, pour leur repreſenter les choſes, non pas ſelon qu'elles étoient en elles-mêmes, pour en former des jugemens de véri-


Fig. II.
v
v
v
Tome II. pag. 136. Fig. 8.
c
c
c
d



vérité, mais selon le raport qu'elles avoient avec eux, pour flâter leur inclination & celle de ceux à qui ils étoient unis, ou par nature ou par volonté. Car l'union naturelle que l'on a avec ceux qui sont autour de nous, par la ressemblance du tempérament, de la profession & de la fausse Religion où l'on a été élevé, est souvent la cause de beaucoup d'erreurs où l'on tombe tous les jours.

Nous les communiquons ensuite à d'autres, parce qu'on nous les a communiquées, & nous en sommes persuadez, parce que nous ne les avons pas considérées avec assez d'atention, & que nous n'avons pas été assez désinterressez pour en bien juger. L'amour des choses nouvelles & extraordinaires nous préocupent souvent en faveur de ce que nous prenons pour des véritez cachées : & j'avouë sincérement que tout ce qui porte le caractére de l'infini, comme l'ame, est capable de troubler notre imagination & de nous séduire, à moins que d'avoir des principes infaillibles qui nous puissent con-

duire dans toutes les dificultez qui se presentent sur cette matiére.

Car quelle aparence de juger lequel des sentimens est le plus véritable touchant la nature & l'origine de l'ame, dans les Livres de ceux qui en ont écrit ? Mais sans m'arrêter ici aux Philosophes Païens, je dirai que plusieurs Chrétiens ont cru que l'ame de l'homme étoit une substance corporelle, & par conséquent périssable, faite d'air ou de feu, ainsi que l'a décidé quelque Concile contre les Païens, qui la croïoient incorporelle & par conséquent immortelle ; comme ont été *Démocrite*, les *Epicuriens* & les *Stoïciens*.

D'autres Chrétiens ont soutenu le contraire, & ont dit, avec les derniers Conciles, qu'elle étoit incorporelle, & par conséquent exempte de tous les accidens qui arrivent aux corps. Quelques-uns ont enseigné, que, selon le langage de l'Ecriture, elle étoit le sang de nos veines, puisque l'ame nous quitoit quand nous en perdions beaucoup. D'autres, comme les Manichéens, ont dit qu'elle étoit une portion de la lu-

miére

miére céleste, & les Sociniens de notre tems ont publié qu'elle étoit un vent délié & subtil.

Enfin il y a tant d'opinions sur la nature de l'ame dans les Livres des Chrétiens & des Païens, qu'il n'y a que Dieu seul qui sache laquelle est la plus véritable ; & c'est même une grande question de savoir celle qui a le plus de vraisemblance.

Cependant nous nous flâtons de savoir que l'ame est ce qui nous fait vivre, sentir, mouvoir & comprendre ; qu'elle est une substance qui en ocupe une autre dans toutes ses parties, & qu'elle n'ocupe point de lieu comme un corps, puisqu'elle est indivisible, selon le sentiment même de quelque Philosophe Païen ; mais qu'elle a seulement une étenduë de vie, pour me servir de l'expression de *S. Augustin* ; qu'elle n'est jamais dans le repos, & que le mouvement lui est quelque chose de si naturel, qu'il en est inséparable, si bien qu'il ne faut pas s'étonner si elle est incessament dans l'agitation, puisqu'elle prend son origine de cet Esprit

Céleſte, qui l'a créée & qui eſt d'une nature à ne demeurer jamais dans l'oiſiveté. Enfin comme les plaiſirs du mariage ſont exceſſifs & qu'ils touchent ſi vivement notre corps & notre ame, il faut que ce ſoit quelque choſe d'immatériel qui ſente tant de plaiſir en nous.

Son origine eſt auſſi conteſtée que ſa nature. Les uns ont crû qu'elle ſortoit de Dieu, qu'elle étoit une partie de ſa ſubſtance & une étincelle de ſa Divinité. Les autres, qu'elle étoit une partie du ſoleil & de l'ame du monde, laquelle étant partagée entre toutes les choſes animées, ceux des hommes qui en avoient le plus, étoient auſſi les plus ſpirituels. Il y en a qui ſe ſont imaginé que toutes les ames avoient été conſervées au Ciel, pour être enſuite diſtribuées aux corps qui en avoient beſoin: d'autres, qu'elles étoient créées & placées dans le corps de l'enfant au moment que la conception ſe faiſoit, ou après que l'embrion avoit toutes les parties acomplies & diſpoſées à la recevoir; d'autres, qu'elle venoit de l'ame

l'ame de nos peres par le moïen de la semence. Enfin, il y a sur cette matiére des pensées si ridicules, que je perdrois le tems si je les voulois toutes raporter ici.

Pour moi, après avoir examiné tout ce que l'on peut dire de la nature & de l'origine de l'ame, je prens Dieu à témoin, pour me servir de l'expression de *S. Jérôme*, que je ne vois rien qui me puisse satisfaire sur cela. En éfet, c'est une partie de la sagesse humaine, que d'avoüer sincérement qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas.

Mais quoiqu'il en soit, s'il faut considérer l'homme tel qu'il est, nous le devons considérer composé de quatre sortes de substances diferentes.

L'entendement ou l'intelligence, si l'on veut, en est comme le maître, étant une partie indépendante & immatérielle. C'est lui qui nous vient de dehors & qui n'est pas comme les autres parties atachées à la matiére. Il est envoïé dans le corps de l'enfant qui commence à se former dans les flancs de sa mere, comme un Ange ou un pre-

premier moteur, qui va bâtir un domicile pour ſa demeure, ſelon le ſentimont de *Tertullien*, & qui rendra compte un jour de ſes bonnes ou de ſes mauvaiſes actions.

Le corps eſt comme l'eſclave ; il ſoufre toutes les incommoditez auxquelles nous ſommes ſujets, & obéït, en qualité d'inférieur, aux loix que lui impoſe cette partie ſupérieure de nous-mêmes.

L'entendement & le corps de l'homme, ſont deux ſubſtances ſi éloignées l'une de l'autre, qu'il eſt impoſſible qu'elles ſe puiſſent joindre ſans un lien qui les aſſemble. Il a donc fallu quelque choſe qui participât en quelque façon des deux extrémitez, pour les lier l'un à l'autre ; l'ame & les eſprits ſont ce merveilleux lien qui joint l'entendement au corps de l'homme.

L'ame eſt une ſubſtance pure & comme un élixir de tous nos eſprits. Les eſprits ſont engendrez de la plus pure portion de notre ſang ; ils ſont très-purs, très-clairs, & avec cela très-prompts à ſe mouvoir aux moindres

ordres de notre entendement. Le cœur est la partie qui en fabrique la matiére, le cerveau la perfectionne, & les nerfs conservent les esprits & les portent enfin par tout notre corps.

Puisque l'ame & les esprits lient l'entendement avec le corps, l'ame sert aussi de lien pour unir l'entendement aux esprits, & les esprits unissent l'ame & le corps si bien, que selon ce sentiment, l'ame aproche davantage de la substance de l'entendement, s'il m'est permis de parler de la sorte, & les esprits de la substance du corps.

Ainsi l'entendement & l'ame sont quelque chose de fort diférent dans l'homme; aussi remarquons-nous que tous les peuples ont divers termes pour les désigner, quand ils en parlent à dessein. En éfet, il semble que ce qui nous fait vivre, soit autre chose que ce qui nous fait penser, selon la réflexion de *Lactance;* car l'ame est assoupie dans ceux qui dorment, lorsque l'entendement se fait connoître par ses fonctions; au lieu que dans les fols l'entendement est comme éteint, lors-

que l'ame ne laiſſe pas de bien agir. L'entendement & l'ame ſont donc diférens l'un de l'autre, s'il le faut dire une ſeconde fois, puiſque le premier vient de Dieu, & que l'autre eſt communiqué par le moïen de la ſemence de nos peres ?

Peut-être que le ſentiment dans lequel nous ſommes que la ſemence eſt animée, pourroit paroître étrange, ſi nous n'aportions de bonnes raiſons pour en faire voir la vérité.

S'il eſt vrai que les eſprits ſont des parties qui nous compoſent, comme l'enſeigne *Hypocrate*, & que nos parties ſoient animées, ſelon le ſentiment de tout le monde : il n'y a pas, ce me ſemble, lieu de douter que la ſemence ne ſoit animée, puiſqu'elle n'eſt preſque tout qu'eſprit.

D'ailleurs, ſi la ſemence des plantes a un principe de mouvement qui les fait germer ; qui eſt-ce qui niera que la ſemence de l'homme n'en a pas un qui l'anime & qui la fait agir ? On l'apellera, ſi l'on veut, ſelon le ſentiment d'*Ariſtote*, une partie de l'animal, puiſ-

qu'elle eſt la principale cauſe de ſon mouvement ; & c'eſt-là ce qui eſt le propre de l'ame.

D'autre part, nous nous apercevons dans les plaiſirs que nous prenons avec les femmes, qu'il ſort quelque choſe de notre ame qui nous fait treſſaillir de joïe, puis nous demeurons languiſſans & abatus, nos yeux s'affoibliſſent & nous ſentons que notre ame pâtit. Ce qui nous fait croire que l'ame renfermée dans la ſemence, eſt une diſtilation de notre ame, comme la matiére de cette même ſemence eſt un extrait & un élixir de notre corps.

Car qui pourroit s'imaginer que la nature peut paſſer d'un lieu à un autre, par un milieu qui ne participât point des deux extrémitez, & que le pere étant animé auſſi-bien que le fils, pût produire ce même fils, ſans que la ſemence du premier, qui a ſervi de milieu à ces deux perſonnes, fut elle-même animée.

Au reſte, d'où vient l'amour déréglé d'un jeune homme, qui reſſemble ſi fort à ſon pere dans cette paſſion de l'ame ?

l'ame ? D'où lui vient encor cette ambition extraordinaire, qui est si naturelle à sa mere, si ces deux passions qui le dominent ne coulent de l'ame de l'un & de l'autre ?

En éfet, l'expérience nous aprend que les bêtes mêmes de diférentes espéces en produisent une troisiéme, qui a un instinct mêlé, & que s'il y a de la variété de son corps, il n'y en a pas moins de son ame, par le mélange des deux matiéres & des deux ames de la semence de ces animaux.

Nous savons encor, par la même expérience, que tout ce qui est au monde produit son semblable, & je ne vois pas pourquoi entre toutes les choses animées, les hommes seroient privez de cet avantage.

En un mot, si nous voulons suivre la pensée de *Senéque ; la semence a une ame qui est le principe d'un homme à venir ; elle en conserve toute l'idée dans sa matiére : elle y cache déja de la barbe & des cheveux blancs : enfin l'enfant qui n'est pas encor formé, est néanmoins enseveli tout entier dans la semence. Les traits de son corps y sont déja mar-*

marquez ; l'on peut dire que cette ſemence contient tout enſemble, un enfant, un jeune homme & un vieillard.

C'eſt ſur cela qu'*Ovide* reprochoit à *Ponticus* ſa mauvaiſe coutume de perdre un homme avec les doigts. En éfet, il n'eſt pas permis par la Loi de ſe polluer ; parce que, ſelon la penſée de *Tertullien*, c'eſt un homicide prématuré, que d'empêcher ainſi un homme de naître. Et les Juriſconſultes veulent que l'on puniſſe un homme de mort, ou de groſſe amende pécuniaire, s'il fait faire de fauſſes-couches à une femme dans quelque-tems que ce ſoit de ſa groſſeſſe.

Nous pouvons donc conclure que la ſemence de l'homme & de la femme eſt animée, mais qu'elle eſt animée ſeulement en puiſſance ; c'eſt-à-dire, comme l'explique *Pomponace*, qu'il ne manque que les organes néceſſaires pour produire ſes actions. Mais après que la ſemence des deux ſexes eſt mêlée l'une avec l'autre, les organes de ſes mouvemens, qui étoient auparavant enſévelis dans la matiére, s'en dé-

gagent enfin & se manifestent par leurs mouvemens sensibles : si bien que dans la conception la semence cesse d'être ce qu'elle étoit auparavant & devient ce qu'elle n'étoit pas ; c'est-à-dire, que l'ame de la semence nous donne alors des marques de sa presence, au lieu qu'avant cela elle étoit comme ensévelie dans l'embarras de la matiére.

La semence est comme un Architecte, pour me servir de la comparaison d'*Aristote*, qui conserve dans sa mémoire le dessein d'un édifice qu'il veut construire ; & lorsqu'il trouve l'ocasion de le faire, il en fait un matériel qui a toutes les mesures & les dimensions pareilles à celui dont il s'étoit auparavant formé l'idée.

Tout ce que l'on pouroit dire contre ces principes, selon la pensée de *Sénert*, ne feroit qu'une injure que nous ferions à Dieu par notre propre ignorance ; car si Dieu a commandé à la nature, qui n'est qu'un ordre secret de sa Providence, par lequel toutes choses sont ce qu'elles sont & font ce qu'elles doivent faire : s'il lui a, dis-je, com-

commandé de faire croître & multiplier toutes choses en produisant chacune son semblable, je ne sai pourquoi ce commandement ne tomberoit que sur ce qui n'est pas raisonnable ?

ARTICLE V.

Du sang des Régles.

LA nature ne s'est pas contentée de faire naître dans les hommes & dans les femmes de la matiére propre à engendrer des enfans ; elle a encor ordonné aux femmes de produire de quoi les entretenir après les avoir conçûs, & dequoi les nourrir quand ils sont nez. Le sang des régles qui coule réguliérement tous les mois dans les femmes saines, & qui ne sont ni enceintes ni trop vieilles, est semblable au sang d'une victime que l'on vient d'égorger ; aussi est-il une portion du sang de leurs artéres. Il est vrai qu'elles se déchargent quelquefois par-là de toutes les impuretez dont leur corps est rempli, & c'est alors ce qui fait paroî-

roître ce ſang impur & corrompu.

Bien que nous obſervions, quoique rarement, dans quelques arbres des fruits ſans fleurs, & que quelques femmes ſoient devenuës groſſes ſans avoir leurs réles, comme nous le marque *Hipocrate* de la femme de *Gorgias*; cependant les fleurs des femmes devancent preſque toujours la conception, & ſont le plus ſouvent un ſigne de fécondité.

Ce ſang eſt pour l'ordinaire un ſang ſuperflu par ſon abondance. La cauſe de ſes épanchemens périodiques ſemble être quelque choſe de fort caché, puiſqu'il ſe trouve dans les écrits des Médecins tant de diférentes opinions ſur ce ſujet.

1. Les uns diſent que l'oiſiveté, la bonne chére, & le tempérament froid & humide des femmes, ne contribuent pas peu à les faire ce qu'elles ſont. Elles ne diſſipent pas tout le ſang qu'elles engendrent; ce qui reſte tous les jours de ſuperflu, après qu'elles ſe ſont nourries, faiſant peu-à-peu une plénitude conſidérable dans la maſſe de leur ſang, vient enfin à un tel degré d'abondan-

ce,

ce, qu'au bout d'un mois, ou environ, la nature en étant comme accablée, les femmes s'en déchargent par les lieux destinez à cette évacuation.

2. Les autres croïent que ce qui cause les fleurs aux femmes, n'est pas seulement l'abondance du sang, mais une qualité souvent manifeste & quelquefois cachée ; si bien que les régles des femmes, ajoûtent-ils, étant âpres, pénétrantes, corrosives & malignes, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne puissent ouvrir de tems en tems les vaisseaux de la matrice, pour se faire passage & pour délivrer ainsi les femmes des maux où elles tomberoient par la demeure de ce sang tout-à-fait ennemi de la nature. D'où vient qu'il y en a eu qui s'en sont déchargées par diférentes parties de leur corps, la nature ne pouvant soufrir cet excrément parmi ses liqueurs les plus pures.

Il ne faut pas douter, ajoûtent-ils, de la mauvaise qualité des régles, si l'on considére avec quels chagrins les femmes s'en déchargent, quelles foiblesses elle en ressentent, & quelle

mauvaiſe couleur elles ont, lorſqu'elles en ſont incommodées. Et ſi l'on obſerve que les femmes qui ſont en cet état font mourir par leur toucher une vigne qui pouſſe, qu'elles rendent un arbre ſtérile, qu'elles font aigrir le vin, & roüiller le fer & l'acier, qu'elle procurent de fauſſes-couches à une femme groſſe, qu'elles en rendent une autre ſtérile, qu'elles obſcurciſſent la glace & l'éclat d'un miroir ou d'une yvoire polie, qu'elles font enrager un chien, & rendent un homme fol, ſi l'un ou l'autre goûte de ce ſang : enfin, qu'elles cauſent encor beaucoup d'autres accidens ; on peut dire que la mauvaiſe qualité des régles eſt cauſe de leur écoulement périodique.

3. Les autres atribuent le flux des régles à des cauſes ſupérieures, & ſe perſuadent que la lune eſt la maîtreſſe des mouvemens que nous y obſervons, car ils ont remarqué que la mer s'enfloit davantage, que les os des animaux étoient plus pleins de moële, que les arbres avoient plus de ſêve, & que les femmes ſoufroient auſſi plutôt l'épanche-

chement de leurs humeurs au renouveau, ou au plein, qu'en tout autre tems : si bien que comme la lune a beaucoup d'empire sur les choses humides ; les femmes étant d'un tempérament froid & humide, propre par conséquent à soufrir les impressions de cet astre, ils ne doutent pas aussi qu'il ne leur fasse ressentir les efets de sa vertu.

4. Enfin, d'autres pensent qu'il y a quelque chose de caché & d'inconnu dans la cause des régles, & que c'est plutôt la loi de la nature qu'aucune autre cause, qui en a imposé aux femmes la nécessité & l'incommodité tout ensemble. Car ils ont remarqué qu'il y a des femmes aussi chaudes & séches que des hommes, qu'il s'en trouve qui travaillent, qui ne font guéres bonne chére, & qui néamoins font toutes assez connoître qu'elles sont fécondes. Le sang des régles n'est pas si mauvais qu'on se le persuade, pourvû que les femmes soient saines, puisqu'il sert de nourriture à l'enfant qu'elles portent dans leurs entrailles, & qu'elles les nourrissent ensuite du lait de leurs mammelles.

La lune n'eſt pas toujours la maîtreſſe des régles; elles coulent auſſi-bien au dernier quartier qu'au renouveau, ou au plein; ſi bien qu'après tout, ils ſe ſentent obligez de croire que Dieu, ou plutôt la nature, par ſes ordres qui nous ſont inconnus, communique aux femmes une néceſſité ſecrette de ſe purger tous les mois.

Mais toutes ces opinions diférentes ne ſatisfont pas ceux qui veulent pénétrer dans les ſecrets de la nature. Elles ont toutes des dificultez inſurmontables; & à dire le vrai, pas une ne me plaît. Il faut donc chercher quelqu'autre cauſe du mouvement des régles dans une fille de quinze ans, qui continuë à ſe purger réguliérement pendant une partie de ſa vie.

Si j'établis bien ce que je penſe, que le flux des régles n'eſt cauſé que par une fermentation que fait la ſemence de cette fille ſur toute la maſſe de ſon ſang; je me perſuade d'avoir trouvé la plus véritable cauſe de ces épanchemens périodiques.

Pour éclaircir cette dificulté, on doit ſa-

ſavoir que le ſang a une très-grande diſpoſition à ſe fermenter ; tantôt, ſuivant les ordres de la nature; tantôt, contre ſes légitimes decrets. Nous l'éprouvons tous les jours de la premiére façon, par le mouvement de notre cœur & le battement de nos artéres, & nous n'avons que trop d'expérience de la ſeconde, dans nos fiévres intermitentes ou continuës.

Le levain naturel du cœur & des autres viſcéres, ſelon le ſentiment de quelques-uns, agitent le ſang continuellement par des ébulitions agréables ; la pituite dépravée le fait tous les jours d'une maniére facheuſe ; la bile, de deux jours l'un ; la bile noire, le troiſiéme jour ; & enfin la ſemence de la femme ne le fait fermenter qu'au bout de 27. ou 30. jours.

Cette ſemence, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, étant d'une ſaveur inſipide, fade & tant ſoit peu âpre, ce qui ſe connoît même par ſon odeur déſagréable, fait par toutes ces qualitez boüillonner le ſang, qui ſort ainſi tous les mois de ſes vaiſſeaux.

Exa-

Examinons cette matiére de plus près, & voïons comment la ſemence d'une jeune fille peut ſe communiquer à toute la maſſe de ſon ſang, pour le faire enfler & fermenter, quand ſes premiéres régles ſont prêtes à paroître.

Nous ſavons, par la deſcription exacte que nous avons faite des vaiſſeaux de la matrice, que ceux que nous avons nommez ſanguins, (*b*) deſcendant des parties ſupérieures, ſe diviſent en deux rameaux, (*cd*) que l'un de ces rameaux va aux teſticules (*k*) & à la trompe (*x*) & l'autre à la matrice. (*c*) Le premier eſt compoſé comme celui-ci d'artére, de veine, de nerf & de vaiſſeau lymphatique. L'artére (*b*) & le nerf (*m*) portent au teſticule la matiére à faire la ſemence; la veine (*b*) & le vaiſſeau lymphatique (*y*) raportent en haut le réſidu des liqueurs, que le teſticule & les trompes n'ont pas trouvées propres pour nourrir leur ſubſtance & pour ſervir à leurs uſages: ſi bien que cette matiére infectée, pour ainſi dire, d'une vapeur ſubtile & ſeminaire du teſticule & des trompes, remontant

en haut, se mêle parmi le sang ou dans la veine cave descendante, (*z*) ou dans l'une des émulgentes, (*a*) pour communiquer d'un côté & d'autre à toute la masse du sang les esprits & la matiére vireuse, qui a été puisée dans le testicule & dans les trompes.

C'est ce qui fait aussi la bonne grace des femmes & des filles, leur enjoûment, leur vigueur & leur hardiesse; car, pour parler de cette sorte, les vapeurs sulphurées & spiritueuses de la semence, se mêlant parmi leur sang, leur sert comme de levain, qui d'un côté cause leurs régles, & d'un autre fait ce que nous trouvons d'agréable & d'engageant dans les femmes.

La matiére qui revient des testicules & des trompes, est ensuite portée dans tout le corps par le mouvement du cœur & des artéres. Elle arrose avec le sang toutes les parties, qui deviennent ensuite plus échaufées & plus pleines d'esprits; si bien que cette jeune fille à l'âge de 15. ans, qui est le tems où ses testicules commencent à avoir de la force pour répandre leurs vapeurs

par

par tout ſon corps, devient plus active & plus amoureuſe qu'elle ne l'étoit auparavant. Elle ſe ſent en état d'atendre un homme de pié ferme. Elle l'iroit même ataquer amoureuſement, ſi la pudeur & la bienſéance ne l'en empêchoient. C'eſt alors que la nature, qui n'eſt jamais dans l'oiſiveté, la diſpoſe à la propagation du genre-humain. Elle échauſe ſes parties naturelles, & y conduit inceſſament de la matiére & des humeurs pour les faire ſervir à perpétuer ſon eſpéce.

Cette matiere ſéminaire, qui ſe mêle ainſi tous les jours peu-à-peu parmi ſon ſang, diſpoſe cette derniére humeur à la fermentation, juſqu'à ce qu'une ſufiſante quantité de vapeurs ſpermatiques y étant mêlées, l'ébulition ſoit parfaite & acomplie, deſorte que le ſang puiſſe ſortir des vaiſſeaux (*efgh*) que la nature à préparez pour ſervir à cette évacuation. Le vin qui bout dans un tonneau fermé, ſe fait paſſage à travers ſes petites fentes, & évacuë une ſufiſante quantité de moût pour rendre le calme au reſte. Ainſi le ſang qui bouil-

bouillonne par le levain dont nous venons de parler, se fait des ouvertures par les extrêmitez des vaisseaux de la matrice, (*efgh*) & après que, pour l'ordinaire, le plus mauvais s'est épanché, celui qui reste demeure en repos, jusqu'à ce que dans un mois, ou environ, il y ait encor une nouvelle matiére qui le trouble & qui le fasse sortir. Car si nous faisons réflexion aux qualitez de la semence de la femme, nous demeurerons d'acord que ce levain n'a point de force pour causer de plus prompts mouvemens.

Si le sang est dans un juste tempérament, comme il arrive dans les femmes qui se portent bien, la fermentation s'acheve promptement, & l'évacuation de leurs régles finit à peu près dans 3. ou 4. jours. Mais si le sang est plein d'excrémens, de cruditez ou de pituite, quelle aparence y a-t-il qu'il s'échaufe & qu'il fermente si promptement? Sa fermentation dure alors plusieurs jours, & son épanchement ne se fait qu'avec douleur. Ce sang est comme du moût, qui a été depuis peu ex-

primé de quelques grapes de raiſins. On a beau l'aprocher du feu, il ne s'enflâme point; & s'il s'échauffe un peu, ce n'eſt qu'avec peine. Au contraire, ſi le ſang contient des matiéres bilieuſes & ſoufrées, la fermentation s'en fera plus promptement, & la femme qui en ſera incommodée, ne manquera pas d'être ataquée de douleurs de tête, de flancs & de ſes parties naturelles, qui ſeront quelquefois enflées par l'âpreté de l'humeur qui en ſort. Ce ſont les accidens que cauſent les régles dans une femme mal ſaine; mais tout eſt pur dans une femme pure, & ſes fleurs qui ſont auſſi merveilles & auſſi épurées que le ſang qui lui reſte dans les veines, ne lui aportent que de la joïe & de l'allégreſſe.

1. Cette opinion ne paroîtroit pas encor aſſez bien établie par tout ce que nous venons de dire, ſi nous n'aportions des raiſons pour la confirmer. Une des principales que l'on peut alléguer; c'eſt que la plûpart des femmes, dans le tems de leurs régles, ſont ſujettes à une eſpéce de fiévre, ou du moins

moins à une émotion universelle qui y a beaucoup de raport : ce qui montre qu'il se fait alors une fermentation dans toute la masse du sang.

2. D'autre part, s'il est vrai, comme je viens de le dire, que le sang ne boüillonne dans les veines des femmes pour l'évacuation des régles, que par le moïen de la semence qui s'y mêle ; il est absolument nécessaire qu'elles aïent cette semence, avant que de nous donner des marques de leur fécondité par l'épanchement de leurs régles. C'est la raison pour laquelle nous voïons quelquefois des femmes nous donner des fruits, sans nous avoir fait paroître des fleurs, parce qu'elles n'ont pas assez de semence pour exciter leurs régles, & qu'elles en ont assez pour faire un enfant. Témoin cette femme de Montauban, dont parle *Rondelet*, qui acoucha douze fois ; & cette autre femme de Toulouse, dont *Joubert* nous fait l'histoire, qui eût 18. enfans, sans que l'une ni l'autre eussent jamais sçû ce que c'étoit que les fleurs des femmes.

3. D'ailleurs, une jeune fille de 15. ans se sent vigoureuse & entreprenante, de lâche & de timide qu'elle étoit quelques années auparavant. La voix lui grossit alors. Ses yeux deviennent étincelans; la couleur de son visage est vive; son humeur est gaïe; elle fait gloire de montrer sa gorge, qui s'enfle peu-à-peu, pour faire connoître qu'elle est en état d'être mise au rang des femmes: son sein s'est déja élevé jusqu'à la hauteur de deux travers de doigts, & son sang bouillonnant est prêt à sortir de ses vaisseaux. Elle donne même à sa mere des marques des feux secrets que la nature commence à allumer dans son sein; & comme les petites chaleurs & les légers emportemens lui sont alors fort naturels, ils doivent aussi faire connoître qu'elle a besoin d'être observée de fort près, pour ne pas manquer à la pudeur du sexe, & encor le plus souvent n'y réüssit-on guéres.

En vain de nos jeunes Coquettes,
On vous voit, meres inquiettes,
Conduire les yeux & les pas.

L'amour a mille & mille appas :
Et pour surprendre un cœur, fait des routes secrettes,
Que vos soins ne connoissent pas.

En éfet, c'est alors que la semence d'une fille mêlée parmi son sang, ne le fait pas seulement fermenter ; mais qu'elle éléve sa gorge, qu'elle lui échaufe l'imagination, & lui inspire de l'amour, pour se perpétuer par le moïen de la génération.

4. C'est assûrement par le défaut de semence que *Phætuse* perdit ses régles à la fleur de son âge. Elle devint si séche, par la tristesse qu'elle conçût de l'absence de son mari, que sans doute ses testicules étant alors privez de leur fonction ordinaire, & étant devenus étiques & desséchez, ne furent plus en état de fournir à la masse du sang une matiére pour la faire boüillonner. Et parce qu'elle n'étoit plus femme par l'épanchement de ses régles, elle perdit aussi son tempérament pour prendre celui d'un homme, sans changer de sexe. On la vit toute veluë, & son menton tout garni de

 poil,

poil, ainsi que le raporte *Hipocrate.*

5. Enfin s'il est vrai ce que nous raportent quelques Médecins, que les femmes à qui on a coupé la matrice & les testicules, ont manqué des régles & qu'elles manquent aussi des mouvemens ou des éforts que la nature fait de tems en tems pour se décharger de son sang superflu ; on doit croire qu'aïant perdu les principales parties qui contribuoient à faire fermenter le sang dans leurs veines, elles ont aussi été privées de ces épanchemens périodiques. Car l'expérience nous aprend, que si l'on arrache l'ovaire aux poules elles ne font plus d'œufs ; & comme cette partie dans l'oiseau a du raport aux testicules des femmes, on ne peut douter que par la perte de ces derniéres parties qui contribuoient à faire la semence, elles ne perdent aussi la puissance de se perpétuer, & en même-tems d'être réputées parmi les femmes, faute de l'écoulement périodique de leurs régles.

Il est donc certain que la portion la plus subtile de la semence des femmes,

ou, si l'on veut, des vapeurs séminaires, sont la principale cause de leurs régles. Que le tempérament, l'abondance du sang, l'empire des astres, & les autres causes que l'on aporte pour l'ordinaire sur cette matiére, n'en sont que des causes secondes & éloignées, qui contribuent à faire les régles plus ou moins abondantes, & non à les faire paroître plus ou moins souvent.

La quantité du sang des régles ne doit pas passer 18. ou 20. onces. Cette quantité n'est pas toûjours égale dans toutes les femmes; les unes perdent peu en beaucoup de tems, & les autres beaucoup en peu de tems. Je sai que Mademoiselle I...... n'a que douze jours libres dans un mois, ses régles étant si abondantes pendant dix-huit jours, qu'elles peuvent être mises au nombre des choses qui arrivent contre les loix de la nature. Ainsi il n'y a rien de déterminé, ni pour la quantité du sang, ni pour le tems que les régles doivent durer. La santé, la maladie, le tempérament, la façon de vivre, les emplois, le climat, la saison, la tempéra-

pérature de l'air, & beaucoup d'autres choses, changent tout dans ces sortes d'évacuations.

****

ARTICLE VI.

Observations curieuses sur les divers tems de la formation de l'homme.

TOutes les parties & toutes les humeurs sont disposées pour la génération d'un enfant dans l'un & dans l'autre sexe. Ce jeune homme est en état de se joindre amoureusement, & cette jeune fille sent que la nature l'excite à se perpétuer par le moïen de la génération. Dans la disposition où elle est, il faut peu de chose pour un enfant, & ses parties amoureuses sont si disposées à le former, qu'elle concevra à la moindre aproche d'un homme. On pourroit comparer ces parties amoureuses à un morceau d'ambre jaune échaufée par le mouvement, qui atire la paille aussi-tôt qu'on la lui presente.

La femme n'a donc pas plutôt reçû

la matiére de l'homme par cette amoureuse alliance, qu'elle la presse de toutes parts, pour la faire passer promptement dans l'un ou dans l'autre de ses vaisseaux éjaculatoires, (*p*) afin que s'y mêlant avec la sienne, elle y cause la conception.

C'est donc dans l'un de ces conduits que les principes de notre corps & de notre ame s'unissent & se mêlent pour ne faire qu'un composé; & c'est aussi dans ce moment que Dieu, qui fait tout ce que nous faisons, semble s'être comme obligé d'y envoïer un entendement, *qui*, selon la pensée de *S. Grégoire de Nice, doit avoir soin de tous les organes du corps, où il doit loger pour régler ensuite les ocupations qu'il y doit faire, & les mœurs qu'il y doit suivre; afin*, ajoûte-il ailleurs, *qu'il n'ait pas un jour à reprocher à Dieu d'avoir eu un corps & une ame, qui n'auroient pas eu les dispositions nécessaires pour suivre ses préceptes & ses mouvemens intérieurs.*

Un homme qui a fait lui-même le luth dont il doit joüer, n'a sujet de se plaindre de personne, si son instrument

ment n'eſt pas d'acord dans toutes ſes parties; il étoit le maître de ſa matiére, & il pouvoit l'emploïer & la diſpoſer comme il le jugeoit à propos; deſorte qu'il ne s'en prendra jamais qu'à lui ſeul, s'il y a un défaut dans ſon luth, ou un faux ſon dans ſon harmonie.

Mais parce que ce ſujet eſt de lui-même fort embroüillé & qu'il renferme des ſentimens nouveaux, j'ai réſolu de le partager en quatre articles, où je ferai voir, autant qu'il me ſera poſſible, les degrez dont la nature ſe ſert pour nous former dans les entrailles de nos meres.

Parce que j'aurai beſoin dans la ſuite de ce diſcours du mot de *conception*, pour exprimer ma penſée ſur le ſujet que je traite, j'ai peur que l'eſprit du Lecteur ne demeure ſouvent en ſuſpens dans la diverſe ſignification que je lui donne, à moins que de l'en avertir auparavant. Quand je dis donc que la *femme a conçû*, & que ſa *conception eſt avantageuſe*, je prens alors ce terme dans une ſignification active. Mais lors que je dis, que *notre conception s'acom-*

plit

plit dans les cornes de la matrice de la femme, & non dans sa matrice, ainsi qu'on se l'est persuadé jusqu'ici ; ce mot a alors une signification toute oposée, & on le doit prendre passivement.

****

Premier degré de la formation de l'homme.

IL me semble qu'il n'y a rien de plus certain, que de dire que la conception est un mélange de la semence de l'homme & de la femme, & qu'il n'y a rien aussi de plus incertain ni de plus caché que le lieu où cette conception se fait.

On a cru jusques ici que la matrice (†) étoit le lieu où nous commencions à être formez, parce que l'on a presque toujours trouvé des enfans dans sa cavité, & que l'on ne s'est pas imaginé que la conception se pût faire ailleurs. Car bien que l'on ait vû des enfans dans les cornes de la matrice, (*p*) on a crû cependant que ce n'étoit que contre les loix de la nature qu'ils

se

ſe formoient dans ces petits conduits ; & l'on ne s'eſt pas perſuadé que c'étoit-là que la Providence, par ſes ordres ſecrets, avoit déterminé de leur donner le commencement de la vie. J'avouë que le ſentiment, qui établit le lieu de la conception hors de la cavité de la matrice, eſt plein de dificultez, & que l'on a beſoin de raiſons & d'expérience pour en être convaincu.

1. Puiſqu'après les embraſſemens amoureux, on n'a jamais trouvé de ſemence dans la cavité de la matrice, au lieu que l'on en trouve toujours dans ſes cornes ; pourvû que la femme ſoit ſaine & féconde, on m'avouera qu'il y a lieu de croire que nous ſommes plûtôt formez dans ces petits conduits que dans un autre lieu, puiſqu'il y a de la matiére pour la génération.

En éfet, toute l'exactitude que j'ai pû aporter en diſſéquant beaucoup de chiennes, qui s'étoient depuis peu acouplées, n'a ſervi qu'à me confirmer davantage dans l'opinion où je ſuis ; ſavoir, qu'il en arrivoit de même dans les femmes, & que la conception

ſe

se faisoit plutôt dans les cornes, *(p)* dans la trompe, ou dans les vaisseaux éjaculatoires de la matrice, ainsi qu'on voudra les apeller, que dans la cavité de cètte partie.

2. Il n'y a point de sang qui passe plus vite dans les artéres, ni de chyle qui se distribuë plus promptement dans les vaisseaux lactez, que la semence du mâle s'insinuë dans la matrice des animaux; ce qui a fait croire à *Harvée*, qui a éventré pour ce sujet un nombre infini de biches, que la conception se faisoit d'une autre sorte, qu'on ne s'étoit imaginé jusqu'alors. Il a crû, mais d'une maniére particuliére, que parce qu'il n'avoit rien rencontré ni de la semence du coq, ni de celle du cerf, dans les parties secretes de la poule & de la biche, après s'être acouplées l'une & l'autre, il falloit que la semence du mâle, ou n'eût pas entré dans les lieux, ou si elle y étoit entrée, qu'elle en fut sortie, en y laissant son impression & son caractére. Sur cela il a formé ce sentiment, que la génération se faisoit de la même sorte qu'un homme

pestiféré communique son mal à un autre ; savoir, par le moïen de la contagion ou de quelques esprits invisibles, ou encor comme un fer, qui a touché depuis peu une pierre d'aiman, atire un autre fer par la vertu qui lui a été communiquée ; si bien, ajoûte-t-il, que la conception de l'enfant se fait ni plus ni moins que celle de nos pensées. Nos yeux voïent des objets, notre mémoire en conserve les idées, & notre ame en conçoit les conséquences. Tout de même on touche une femme pour la rendre féconde, & elle ne conçoit pas, parce que la semence de l'homme est presentée à sa matrice ; mais parce qu'elle l'a touchée & lui a communiqué sa vertu. C'est ainsi, dit-il, que le vingtiéme œuf d'une poule est fecond, par l'impression que la semence du coq a fait sur le corps de la poule, qui n'en a été touchée qu'une seule fois.

Mais sans m'arrêter à cette opinion, qui me paroît trop métaphisique dans les ouvrages de la nature, continuons à prouver que la véritable union de la semen-

semence de l'homme & de la femme, que nous apellons *conception*, se fait d'une autre maniére plus naturelle.

Nous observons tous les jours que les femmes sont plus amoureuses, avant ou après leurs régles, qu'en tout autre tems : la nature leur donnant alors beaucoup plus d'envie de se joindre, elles sont aussi en ce tems-là beaucoup plus sujettes à concevoir.

Si le fétus se formoit dans la cavité de la matrice, quelle aparence y a-t-il qu'il pût résister au flux des régles, qui doivent couler en abondance du fond de cette partie ? L'enfant à venir en seroit détruit ; & la matrice étant toute humectée, ne sauroit le retenir ni l'empêcher d'en sortir avec le sang, & ainsi il ne se feroit point alors de conception au commencement des régles, ce qui est contraire à l'expérience. Il en arriveroit de même sur la fin des fleurs; car la matrice est encor alors trop humide, pour pouvoir conserver le présent qu'on lui a fait : elle le recevroit plûtôt 15. jours après; parce qu'étant plus séche, elle seroit plus disposée à

preſſer la ſemence qu'on lui auroit donnée.

Mais parce que l'expérience nous aprend que la conception qui ſe fait entre les régles n'arrivent pas ſi ſouvent que celle qui ſe fait immédiatement avant ou après, je ſuis obligé de croire que la conception ſe fait dans un autre lieu que dans la cavité de la matrice. Je n'en ſaurois trouver de plus propre à cet uſage, que les cornes (*p*) de cette partie où ſouvent l'on a trouvé des enfans formez. Car au commencement & à la fin des régles, tous les vaiſſeaux de la matrice ſont ouverts, ou pour ſe décharger (*efgh*) de l'abondance de leurs humeurs, ou pour recevoir (*f*) la ſemence qu'on leur préſente.

C'eſt ainſi que le fétus peut éviter les déſordres qui arrivent pour l'ordinaire au commencement de la groſſeſſe, au lieu qu'il ne ſauroit s'en garantir, s'il commençoit à ſe former dans la cavité de la matrice.

3. Les Anciens ont ſçû, auſſi-bien que nous, que la matrice des femmes n'avoit

n'avoit qu'une ſeule cavité : ils nous ont pourtant laiſſé par écrit, que les femmes groſſes ſentoient plus de douleur & de mouvement d'un côté que de l'autre, ce qui ſe trouve encor aujourd'hui conforme à l'expérience. Car les Médecins qui ſe ſont apliquez à connoître les éfets & les circonſtances de la groſſeſſe, ont apris que les femmes ſentent pour l'ordinaire plus de mouvement d'un côté du ventre que de l'autre. L'enfant commençant à avoir un peu d'agitation, par le mouvement de ſon cœur & de ſes petites artéres, irrite le vaiſſeau éjaculatoire (*p*) qu'il habite, afin qu'il ſe défaſſe, en faveur de la matrice, de ce qu'il contient. Et parce que ce vaiſſeau n'a pas aſſez d'eſpace pour élever un enfant qui a beſoin alors d'un lieu plus étendu & plus commode pour ſes perfections, il s'en défait par ſon mouvement circulaire & le jette dans la cavité de la matrice. (†)

On a crû juſqu'au tems de *Fernel*, que la pierre ſe formoit dans la veſſie, où elle ſe trouve preſque toûjours ;

mais depuis que l'on a été désabusé de cette opinion, l'on croit, selon les expériences que l'on en a, que les reins lui donnent les premiers commencemens. Car les douleurs qui précédent la pierre de la vessie, nous font bien croire que c'est dans les reins que la pierre a été d'abord formée. Tout de même, les petites douleurs & les mouvemens délicats & presque imperceptibles, dont s'aperçoivent dans l'un ou dans l'autre de leurs côtez les femmes enceintes les plus sensibles, me font conjecturer que l'enfant commence à se former dans l'une ou dans l'autre des cornes de la matrice.

La substance de ces vaisseaux, leur figure, leur action & leur usage sont fort convenables à cet emploi. Ils sont d'un sentiment exquis, étant tout membraneux, & charnus, pour s'élargir & pour sentir les irritations du fétus; leur figure est fort propre à se décharger de ce qu'ils contiennent : ils sont presque toûjours pleins de semence, & ont un mouvement par lequel ils se défendent de ce qui les presse &

de

de ce qui les incommode. Nous n'avons que trop de preuves de leur mouvement dans les suffocations de matrice, & je puis assûrer avoir vû plusieurs fois le mouvement de la matrice des chiennes que j'ai dissequées en vie, qui étoit à peu près semblable à celui de nos boïaux, que nous apellons péristaltiques.

Ce sont donc les petits mouvemens des cornes de la matrice, que les femmes grosses sentent d'un côté ou d'autre, qui nous font croire que l'enfant y reçoit ses premiers traits.

4. Mais encor, comment est ce que la conception se pourroit quelquefois faire après les grandes cicatrices que la matrice a reçûës, si elle ne se faisoit hors de sa cavité ? Car nous savons, selon même le raport de *Rousset* & de *Baunin*, que quelques femmes ont conçû après qu'on leur a ouvert la matrice, ou qu'elles y ont soufert de grands abcès. La matrice ne seroit point alors en état de faire ses actions. Elle seroit trop mal formée, & ses membranes afoiblies & dessechées par les plaïes, ne

ne pourroient ſe comprimer & ſe reſerrer pour la conception, au lieu que recevant de ſes cornes l'enfant qui a été formé, elle n'a enſuite qu'à le contenir & le conſerver juſqu'à ſa derniére perfection.

5. D'ailleurs, pour confirmer ma penſée, je puis dire ce que l'expérience m'a apris ſur cette matiére. Je connois quelques femmes qui ont toûjours acoûtumé de ſe coucher ſur le côté droit lors qu'elles dorment avec leurs maris ; & c'eſt auſſi dans cette poſture qu'elles ſont careſſées, & qu'elles conçoivent preſque toûjours des garçons. On ne ſauroit donner d'autre raiſon de ce qui arrive de la ſorte, que celle qui favoriſe mon ſentiment. Car la ſemence de l'homme étant reçûë dans la matrice de la femme, ſituée dans la poſture que nous avons marquée, ne peut tomber par ſon propre poids que dans ſa corne droite, où les garçons ſont le plus ſouvent formez. C'eſt une remarque qu'a fait *Rhaſis*, auſſi-bien que moi, lorſqu'il dit que les *femmes qui ſe couchent ordinairement du côté droit*,

droit, ne font presque jamais de filles.

6. D'autre part, j'ai souvent observé, aussi-bien que *Fallope*, que la chair de l'arriére-faix n'étoit jamais au milieu du fond de la matrice ; mais vers l'un ou l'autre de ses côtez ; parce qu'après un mois, ou environ, la boule où est renfermé l'enfant, étant chassée du lieu où elle est, s'atache à l'endroit de la matrice le plus près de l'embouchure du vaisseau, d'où elle sort ; ce qui n'arriveroit pas de la sorte, si la conception se faisoit dans la cavité de la matrice, comme on le voit dans les *figures* 10. *&* 11.

7. Au reste, *Riolan*, un des plus célèbres Anatomistes de notre siécle, autorise mon opinion, lorsqu'il dit avoir souvent trouvé des enfans formez dans les cornes de la matrice. Et cet enfant mort, qui étoit d'un pié de long, & qui sortit du fond de la matrice de cette pauvre femme qu'*Harvée* vouloit faire couper, ne sortit d'autre lieu que de l'un de ses vaisseaux éjaculatoires.

8. Je trouve dans mes Mémoires, qu'il y a environ 23. ans qu'un vieux Mé-

Médecin, apellé *Jean Critier*, perſonnage très-ſavant & très-ſincére, me raconta à Paris une hiſtoire, que M. *Mercier*, Médecin de Bourges, qui vivoit encor alors, lui avoit faite de cette ſorte. La femme de M. *Agard*, Lieutenant Criminel de cette ville-là, de la ſanté de laquelle ce dernier avoit le ſoin, devint groſſe, & ſe porta aſſez bien juſqu'au quatriéme mois, après-quoi elle ſoufrit des foibleſſes & des douleurs extrêmes aux reins & dans le ventre, principalement du côté droit. Tout cela l'épuiſa tellement, qu'elle mourut ſans pouvoir ſe délivrer. On l'ouvrit le 2. Janvier 1614. on trouva une fille longue de 7. pouces dans la corne droite de la matrice, la matrice étant alors dans ſa figure & ſituation ordinaire; ſi bien qu'après cela on peut dire que la conception l'a fait ailleurs que dans la cavité de la matrice, & que le fétus étant déja aſſez grand & ne pouvant plus demeurer dans l'une de ſes cornes, il faut qu'il en ſorte pour ſe perfectionner ailleurs, ou que la mere en meure.

9. Je pourrois encor raporter ici l'au-

l'autorité d'*Hipocrate*, qui dit, en parlant de la superfetation des femmes, que si *le fétus est descendu dans la matrice, lorsque la femme engendre une seconde fois, ce second fétus ne peut vivre, & la femme en fait une fausse-couche.*

La raison en est évidente; car comme ce dernier fétus ne se forme pas dans le lieu que la nature a destiné pour la conception des enfans, il ne peut aussi trouver de quoi ailleurs, & pour se former & pour se nourrir. *Aristote* confirme cette opinion, & l'expérience l'autorise; car nous voïons que les fécondes conceptions qui se font dans le premier mois de la grossesse réüssissent pour l'ordinaire, que la femme nourrit l'un & l'autre de ses enfans, & qu'elle les met au monde comme s'ils étoient conçûs dans le même moment. Mais si la superfetation arrive quelques mois après les premiers fétus formez, & après que les cornes de la matrice sont embarassées & bouchées par des humeurs, ou par l'enfant même qui ocupe toute la cavité, ce qui arrive pourtant fort rarement, le second enfant

ſant ne peut vivre ; ce que l'hiſtoire que raporte *Ariſtote* ſur ce ſujet confirme clairement.

Après tout cela, l'on peut donc conclure que la conception ſe fait ſelon les loix de la nature, dans les cornes de la matrice & non dans ſa cavité. Mais *Kerkringe*, *Warthon*, *de Graaf*, & quelques autres Médecins modernes, ſont d'un autre ſentiment, puiſqu'ils ne peuvent croire que la conception ſe faſſe ni dans la cavité de la matrice, (*a*) comme l'ont crû les Anciens, ni dans ſes cornes, (*b*) comme je le penſe : mais ils ſoutiennent qu'elle ſe fait dans les teſticules des femmes, (*c*) leſquels ſont pleins d'œufs, (*d*) comme eſt l'ovaire des oiſeaux : ſi bien que renouvellant la penſée des Poëtes anciens, qui publioient qu'*Héléne* avoit pris ſa naiſſance d'un œuf, ils s'imaginent pouvoir établir & prouver enſuite cette opinion, par des raiſons & par des expériences ſufiſantes.

Ils aſſûrent donc que les teſticules des femmes (*c*) ſont de véritables ovaires où les hommes commencent à ſe for-

former : Que les véficules, (*e*) dont ces parties font compofées, font pleines d'une liqueur femblable au blanc d'œuf, laquelle (*voïez la figure 6.*) felon le fentiment de tous les Anatomiftes, eft la femence de la femme. Que cette femme étant renduë féconde par les parties déliées & fpiritueufes de la femence de l'homme, qui étant dardées dans la matrice (*a*) fe fait paffage dans les trompes (*b*) pour entrer enfuite dans les tefticules de la femme, (*c*) communique fa vertu prolifique à l'œuf, ou aux œufs, (*d*) qui font les plus près des membranes des tefticules, ou les plus difpofez à recevoir fon impreffion féconde, quand il s'en engendre un ou deux fétus : Que l'une des trompes (*b*) fe courbe alors, pour communiquer à l'œuf, (*d*) qui eft difpofé dans l'ovaire à recevoir ce qu'elle a reçû de la matrice : (*a*) Qu'en ce tems-là ces mêmes trompes (*b*) demeurent quelque-tems comme colées au tefticule, (*f*) pour y faire une impreffion de fécondité, ou pour recevoir l'œuf, (*d*) où l'homme commen-

ce déja à se former ; ce qui se fait dans les lapines au troisiéme jour, & peut-être dans les femmes quatre ou cinq jours après leur conception, comme le pense *Kerkringe :* Que les vésicules, (*e*) d'un côté, les boules ou les œufs (*d*) de l'autre, (c'est ainsi qu'ils les apellent indiféremment) se grossissent pendant quelque-tems dans le testicule, (*c*) & que l'envelope ou la vésicule (*e*) qui contient la semence de la femme, & qui est une partie essentielle du testicule, se grossit aussi & se fait glanduleuse, afin de conserver les esprits de la semence de l'homme, qui sont les agens de la créature à venir, & de fournir aussi à la boule des humeurs pour la formation & pour l'entretien de l'homme à venir : Que cette même semence féconde (*d*) prend d'autres envelopes que la substance glanduleuse qui l'envelope, (*e*) & que ces envelopes sont le *Corion* & l'*Amnios* du fétus : Que l'étui ou l'envelope glanduleuse (*e*) s'ouvre, pour laisser couler par le mammellon, (*g*) qui se forme sur les membranes du testicule, l'œuf fécond,

(*d*) qui

(*d*) qui entre dans la trompe (*b*) par la propre vertu du testicule, ou par sa propre disposition : Que pour cela la trompe (*b*) embrasse étroitement avec sa frange (*b*) une grande partie du testicule : (*c*) Qu'ensuite cet œuf fécond (*d*) étant tombé dans la trompe, (*b*) tombe aussi dans la cavité de la matrice, (*a*) où il se meurit, pour ainsi dire, & devient un fétus parfait : Qu'enfin l'œuf fécond est distingué des Hydatiques, qui sont plusieurs petites boules, qui se tiennent par leur queuë à leur grape de chair, comme les grains de raisins sont atachez par leur grape de bois, ainsi que le marque la *figure* 7. qui est au chapitre des fardeaux & des faux-germes ; au lieu que les œufs féconds (*d*) où le fétus se forme, manquent d'atache, & descendent ordinairement seuls du testicule (*c*) dans les cornes (*b*) & puis dans la cavité de la matrice. (*a*)

Cela étant donc ainsi établi, ils concluent que le fétus prend son origine dans le testicule de la femme, & non dans ses cornes ni dans la cavité de la matrice.

Cette opinion renferme, ce me semble, beaucoup plus de dificulté que celle des Anciens que nous avons examinée, & réfutée ensuite; car elle soûtient tant de choses qui me semblent impossibles, & qui ne peuvent être bien expliquées par ceux-mêmes qui la soûtiennent, que je ne m'étonne pas s'il y a aujourd'hui si peu de Médecins qui aïent embrassé ce parti.

1. En éfet, peut-on concevoir que la trompe (*b*) se courbe en (*f*) & fasse obéïr le ligament large, (*i*) sans que la femme sente son mouvement & son pli qui ne se peut faire sans douleur, & le testicule (*c*) qui est ataché à ce ligament & qui flote dans la cavité du ventre, peut-il être si stable, qu'il demeure toujours dans sa situation, & qu'il atende la jonction de la trompe (*b h*) pour recevoir l'impression génitale de la semence du mâle qui y est renfermée? En vérité, on fait faire ces mouvemens à ces parties-là, pour apuïer le sentiment où l'on est & pour flâter sa prévention.

2. D'ailleurs, qu'ils fassent la semen-

ce

ce de l'homme si déliée & si spiritueuse qu'ils voudront, peut-elle entrer dans les testicules (*c*) par les pores de deux fortes membranes dont il est revétu? Et où montreront-ils une semblable démarche que fait la nature dans le corps d'une femme? Les esprits animaux qui sont imperceptibles ont des conduits par où ils passent, & la semence de l'homme qui est plus grossiére n'en aura pas?

3. D'autre part, comment se peut-il faire que l'œuf, (*d*) rendu fécond & animé, qui est alors gros comme un pois verd, puisse se faire passage à travers les envelopes glanduleuses (*e*) & à travers les deux membranes du testicule de la femme, pour entrer dans la trompe (*b*) par la jonction, (*f*) sans que la femme en ressente rien? Ces membranes sont-elles moins sensibles que celles du reste du corps? & si la membrane est un nerf aplati, comme le pense *Galien*, peut-elle se rompre sans douleur? De plus, le mammelon (*g*) que *Graaf* a inventé, se rencontre-t-il dans toutes les femmes, comme il nous

l'assûre ? & n'y a-t-il pas lieu de croire qu'il l'invente à plaisir pour couvrir l'aveuglement où il est ?

4. Au reste, cette solution de continuité, est-elle selon les loix de la nature qui en a tant d'horreur ? Et a-t-on vû quelquefois dans la femme pareilles choses ? J'avouë qu'on a remarqué des parties se dilater d'une maniére extraordinaire, comme fait le pas de la pudeur dans l'acouchement ; mais on n'a jamais observé aucune partie se rompre & s'ouvrir selon les loix de la nature, à moins que ce ne soit pour finir une maladie, comme dans les abcès.

5. En un mot, peut-il se faire une plaïe sans un épanchement de sang ? & ce sang extravasé & hors de ses vaisseaux, se peut-il conserver sans se corrompre & sans que la femme s'en aperçoive ?

6. La plaïe que la boule aura faite en sortant du testicule, & l'ulcére qui s'en ensuivra, peuvent-ils se consoliner & se cicatriser dans une partie spermatique, comme sont les parties du testicule de la femme, (*c*) sans que

la femme en ressente de la douleur ?

7. Enfin le testicule a-t-il un mouvement sensible ou insensible pour se défaire de l'œuf qu'il contient ? Et cette vertu expultrice, que *Graaf* a imaginée, peut-elle jetter l'œuf dehors par sa propre disposition, comme si c'étoit un excrément facheux ?

Toutes ces dificultez m'ont contraint d'abandonner ce parti, & m'ont fait dire en moi-même ; comment y a-t-il des personnes de bon sens qui peuvent l'embrasser ? Cependant, comme il arrive quelquefois dans l'homme des actions dont nous ne connoissons pas les causes, celle-ci pourroit bien être de ce nombre-là ; car s'il est vrai, ce que l'on vient de m'assûrer, que M. *de Verny, Anatomiste du Roi*, fit voir à Paris en 1691. un testicule de femme, qui contenoit une espéce de tête, dans laquelle on remarquoit la fente d'un œil avec deux paupiéres garnies de glandes ciliaires, & d'une espéce de sourcil orné de poil, qui étoit au-dessus, un front d'où sortoit un toupet de cheveux, avec une éminence garnie de trois

trois dents molaires, disposées en triangle, de la grosseur de celles d'un enfant de quatre ans; trois autres dents dans la face antérieure de ce monstre, & à la postérieure cinq autres; savoir, trois incisives & deux petites molaires; si cette histoire est, dis-je, véritable, comme plusieurs personnes me l'assûrent, nous pourrions dans cette ocasion suspendre notre sentiment, jusqu'à ce que la curiosité & le travail des Anatomistes nous pût faire voir quelqu'autre formation de fétus dans le testicule d'une femme. Car comme un sentiment ne peut solidement être apuïé dans la Médecine sur une seule expérience, qui souvent est un jeu de la nature, il faut atendre que l'on nous ait fait voir quelqu'autre chose de réel dans la même partie, pour être persuadé que l'homme y prend ses principes & qu'il commence à s'y former.

La conception n'est pas plutôt faite, que Dieu, par les ordres qu'il a lui-même établis, crée un entendement humain, pour le placer dans le petit corps qui commence à se former. Cet en-

entendement y est envoïé en qualité d'Ambassadeur, qui doit un jour rendre compte de sa négociation, & qui doit representer par tout où il se trouve le caractére du Maître qui l'envoïe.

Cet entendement se mêle avec l'ame, ou plutôt se joint ou s'unit à sa substance, & ce qui nous surprend encor plus, aux esprits & au corps de l'homme, pour ne faire ensuite qu'un homme animé d'une seule forme.

Il seroit dificile de s'imaginer comment se joignent ces substances si éloignées entr'elles, si l'expérience ne nous en convainquoit à tout moment. Car si mourir est la désunion de ces parties, vivre sera assurément l'union & la société de ces mêmes substances.

Si j'étois obligé de prouver ici des quatre parties qui nous composent: entre toutes les preuves que je pourrois choisir, je n'en saurois trouver de meilleure que celle que me fournit *S. Grégoire de Nice*, lorsqu'il dit, que *puisque Dieu, qui est un être infini, s'est mêlé & s'est uni sans confusion toutefois à l'ame & au corps de Jesus-Christ, qui est une créature,*

nous

nous pouvons croire que notre entendement peut ſe joindre à notre ame & à notre corps par des decrets d'enhaut ; deſorte que de ces deux premiéres ſubſtances, il ne s'en faſſe qu'une ſeule forme dont nous ſoïons animez.

La ſemence de l'homme etant donc entrée dans l'une des cornes de la matrice, fait enfler la ſemence de la femme & lui ſert comme de levain pour la production d'un enfant. Une des cauſes de la prompte diſtribution, eſt une matiére ſéreuſe & ſpermatique, qui ſe trouve dans la matrice d'une femme féconde & qui ſe mêle avec elle pour lui ſervir de véſicule. Cette matiére vient des vaiſſeaux & des glandes de la matrice & de ſon col, par l'expreſſion de ces parties, par la foule des eſprits qui s'y portent, par le plaiſir & le chatouillement que la femme y reſſent. L'activité de l'ame de la ſemence de l'homme, & l'abondance de ſes eſprits, ne contribuent pas peu à l'y faire entrer précipitament. La petite valvule (*f*) *figure* 5. 9. & 11. qui eſt à l'embouchure du vaiſſeau éjaculatoire (*h*) *figure* 6. favoriſe auſſi l'entrée de cette même

même matiére. Elle est lâche avant & après les régles, pour faciliter la conception qui se fait en ce tems-là plutôt que dans un autre. La membrane interne de ces vaisseaux a tant de replis, & le conduit qu'elle forme a l'embouchure si étroite, qu'il n'y a pas lieu de craindre que ce qui y est une fois entré en puisse sortir que dans son tems.

Il seroit bon de remarquer ici ce que nous avons observé ailleurs, que les cornes de la matrice d'une femme avoient 3. ou 4. petites cellules, (*p*) *figure* 5. qui servoient comme de forme ou de mesure à la semence de la femme & à la matrice de chaque enfant; c'est pour cela que quelques Jurisconsultes ont crû que la matrice de la femme avoit sept cellules, prenant la cavité de la matrice pour une septiéme. La matiére qui forme la semence de la femme, vient peu-à-peu des testicules, & est filtrée au travers de la substance nerveuse des vaisseaux éjaculatoires, (*k*) *figure 6*. Cet excrément des testicules tombant peu-à-peu dans les cavitez de ces vaisseaux, prend la figure de la cellu-

cellule qui le reçoit, & la chaleur naturelle qui agit inceſſament ſur tout ce qui eſt dans le corps, agiſſant auſſi ſur cette ſemence, produit tout autour une petite peau mince & délicate, qui forme une boule; quand cette boule ou cet œuf a été rendu ſécond par la ſemence du mâle. Cette membrane n'eſt pas ſi ferme, ni ſi dure dans le lieu que la boule a reçû la derniére goute de ſemence, qu'elle eſt ferme ailleurs; & c'eſt par-là que la ſemence de l'homme ſe communique à celle de la femme, comme la ſemence du coq ſe communique à l'œuf de la poule par la tache du jaune, & que l'humeur de la terre ſe filtre dans la ſemence d'une plante par ſon germe. J'ai remarqué dans un œuf de poule couvé, qu'après le premier jour, l'ongle du jaune, la cicatrice, ou le petit point blanc, ainſi qu'on voudra l'apeller, qui eſt environné d'un cercle jaune obſcur, étoit beaucoup plus grand qu'il n'étoit avant que d'avoir été couvé. Le 2. & 3. jour, la tache s'étant augmentée preſque de deux fois autant, j'ai jugé que l'ame du pou-

poulet résidoit dans cette partie ; que c'étoit par-là que la semence du coq étoit entrée dans l'œuf, & que le cœur s'y vouloit former, puisque j'y remarquois un si prompt changement.

C'est donc à un petit point de la semence de la femme, s'il m'est permis de comparer les bêtes aux femmes, que se communique l'ame de l'homme avec toute la matiére qui la porte : ce qui arrive au même instant que la conception s'acomplit ; & c'est aussi alors, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, que l'entendement y paroît pour disposer toutes les parties à obéïr ensuite à ses ordres.

Comme les fruits joüissent de la même ame que les arbres auxquels ils sont atachez, & qu'en étant désunis, ils portent dans leurs semences des principes semblables à ceux qui ont formé les arbres dont ils ont été détachez ; ainsi la boule de la semence de la femme étant attachée au vaisseau éjaculatoire, jouit alors de la même ame que la femme ; mais dès que cette boule a été renduë féconde par la semence de

l'homme qui s'y eſt mêlée, alors elle a un principe indépendant & une ame particuliére.

Ce qui me fait croire que cela eſt de la ſorte ; c'eſt ce que je vis la nuit du 23. Janvier 1680. que Mademoiſelle L. après de preſſantes tranchées, rendit environ 200. boules ou petits œufs ſans coquille. (*a*) Et c'eſt ce que quelques Anatomiſtes modernes ont apelé fort improprement, *Hydatides*. (*a*) Chaque boule étoit atachée par ſa petite queuë, (*b*) qui tenoit à des fibres charnuës, tiſſuës & entrelaſſées enſemble. La moitié des boules étoient groſſes comme le bout du doigt, (*a*) & l'autre moitié comme de petits pois. (*c*) Elles étoient toutes tranſparentes, & la membrane qui les couvroit étoit aſſez dure. L'humeur qui y étoit contenuë étoit claire & en quelque façon gluante. Elle étoit un peu ſalée & âpre au goût ; & je ne doute pas que ce ne ſoient de pareilles boules qui ocupent ordinairement les cornes de la matrice, quand elles ſont prolifiques. Comme celles-ci n'avoient pas

été renduës fécondes par la bonne semence de son mari, & que les vaisseaux éjaculatoires les avoient rejetées comme inutiles ; c'est de-là sans doute qu'étoit venu ce faux-germe, comme on le voit dans les *figures 6. & 7.*

Les semences de l'homme & de la femme étant mêlées, se communiquent l'une à l'autre leurs qualitez réciproques. Le peu d'âpreté de celle de l'homme, avec son odeur vireuse & sulfurée, pénétre toutes les parties de la semence de la femme & en fait mouvoir tous les petits corps. Et la semence de la femme étant d'une substance un peu visqueuse & d'une qualité un peu âpre, n'obeït pas si-tôt à la pénétration des qualitez de celle de l'homme. Ainsi l'action est lente, & les mouvemens de toute la matiére enflée en sont languissans: si bien que l'on ne peut remarquer aucune chose dans la formation du fétus avant le neuf, ou le dixiéme jour, ou pour mieux dire avant le quatorze, aprés lequel on peut observer les vessies transparentes *(d)* & ensuite la goute de sang & le point

ſaillant, qui par ſon mouvement donne des marques aſſûrées de vie. Si bien que ceux qui nous ont aſſuré avoir découvert quelque choſe au ſixiéme ou au huitiéme jour après la formation du fétus, nous ont voulu aſſurément ſurprendre.

Mais avant que de paſſer outre, découvrons la maniére dont la nature ſe ſert pour faire fermenter les deux ſemences unies : car puiſqu'on demeure d'acord que nous ne vivons que par la fermentation, il faut auſſi que ce ſoit par ſon moïen que nous commencions à être formez.

Nous ſavons que le levain a deux ſortes de ſubſtances:la plus groſſiére devient de même nature que la matiére avec laquelle on la mêle, & la plus ſubtile fait lever cette même matiére par ſa pénétration & par l'agitation qu'elle excite dans les corps diférens de toute la maſſe. Ainſi la partie la plus terreſtre & la plus viſqueuſe de la ſemence de l'homme, ſert en partie à compoſer les parties ſpermatiques de l'enfant, & la plus ſpiritueuſe eſt emploïée auſſi en par-

partie à produire les esprits & l'ame de ce même enfant. Ce qu'elle fait par la fermentation qu'elle seule cause dans toute la matiére qui le compose.

Plus le levain a des parties subtiles & pénétrantes, & plus la matiére sur laquelle il agit est souple & aisée à ménager, plus aussi il avance son action, témoin les garçons qui sont plutôt formez que les filles, & les pigeons mâles qui naissent le plus souvent avant les femelles, la matiére dont ils sont faits aïant plus de chaleurs & d'esprits.

La semence de l'homme fermente donc peu-à-peu toute la masse de la boule, en précipitant toutes les parties les plus grossiéres, & en élevant les plus agitées & les plus spiritueuses. Son odeur virulente la dissout & en ouvre la matiére, la sulfurée la précipite, & la qualité âpre de la semence de la femme la rassemble & l'endurcit si bien, qu'au bout de dix ou de douze jours, il se fait dans la partie inférieure de la boule une goute d'eau transparente & claire comme un cristal fondu, (*d*) qui est l'élixir & l'extrait des es-

 prits

prits de l'homme & de la femme.

Cette petite ampoule d'eau (*d*) se divise ordinairement en deux, & quelquefois en trois parties, si nous en croïons *Cognatus* & *Félix Platérus*. Le dernier dit avoir vû une femme qui faisoit presque tous les ans de fausses-couches, & qui rendit un jour une boule ronde & blanche de la grosseur d'une noisette, & qui étoit couverte d'une petite peau mince que l'on pourroit apeller *Amnios*, & qui renfermoit trois vésicules transparentes, (*c*) dont l'inférieure étoit la plus pâle. (*d*)

C'est dans cette humeur diaphane & cristaline que l'ame se place, pour obéïr de-là aux ordres supérieurs de l'entendement, qui n'ocupe point de lieu, & qui est cependant par tout ce petit corps, pour disposer ses organes de la maniére qu'il le veut. Dans la partie inférieure de cette boule, où ce Médecin remarqua la vésicule la plus pâle, est placée la matiére la plus pesante des parties spiritueuses des deux semences. Elle sert à former le

cerveau, qui eſt la partie dans les enfans la plus grande, la plus peſante & la plus froide ; auſſi obſervons-nous que la tête des enfans qui ſont dans les entrailles de leurs meres eſt toûjours en bas, lorſqu'elle eſt ſituée ſelon les loix de la nature.

En éfet, on aperçoit une goute d'eau transparente qui ſe forme au commencement du troiſiéme jour dans un œuf de poule couvé, & je ne doute pas que ce ne ſoit là que le cœur ſe place, pour faire enſuite tous les organes qui peuvent ſervir à ſon mouvement.

Ce petit corps qui ſe forme dans les entrailles de ſa mere, eſt déja comme un enfant émancipé qui n'a beſoin d'aucune autre conduite que de la ſienne propre, pour mettre toutes ſes parties en ordre & pour les placer où elles doivent être. Cependant la nature qui prévoit les beſoins de cet embrion, enfle le conduit où il ſe forme, & tire peu-à-peu des teſticules & de quelques petits vaiſſeaux nerveux qui ſe gliſſent de la matrice aux cornes, les alimens qui lui ſont néceſſaires. Elle

en fait de même de l'autre côté. Elle envoïe de la matrice à la corne vuide, aussi-bien qu'à celle qui est pleine. Et ainsi ces vaisseaux éjaculatoires s'enflent tous deux presqu'également, & j'en ai vû qui étoient aussi gros que l'un de mes doigts.

Vers le 14. jour après la conception, plus ou moins, selon la chaleur de la matrice, l'abondance des esprits, la vivacité de l'ame, la diversité du sexe, la disposition du tems & de la saison, & enfin le tempérament de la femme & de la matrice même, il naît dans l'une des ampoules transparentes, un point rouge ou une goute de sang, (*e*) qui s'agite d'elle-même : & je ne doute point que ce ne soient les petites oreilles du cœur, ou le cœur même, qui par ses premiers mouvemens de dilatation & de resserrement, veut se fabriquer des organes, pour donner la vie au petit enfant qui commence à se former. Car, comme c'est à l'entendement à placer toutes les parties en leur lieu, après leur avoir donné à chacune une figure convenable, c'est aussi au

cœur

cœur à les perfectionner & à les nourir.

J'avouë que je suis en peine de dire si le sang est formé avant le cœur, ou le cœur avant le sang; mais, quoiqu'il en soit, je suis pourtant persuadé que l'instrument doit être fait le dernier, puisque l'entendement n'entreprend l'ouvrage du cœur que pour contenir le sang, pour distribuer les humeurs, & pour communiquer la chaleur & la vie à toutes les parties les plus éloignées du corps. Mais parce que la fermentation a donné l'être à ce petit corps, il est aussi raisonnable que la fermentation le perfectionne, par le moïen de l'ébulition qui se fait incessament dans son cœur.

Ceux qui ont examiné après le troisiéme jour un œuf de poule couvé, auront observé, aussi-bien que moi, qu'auprès de la cicatrice, où s'étoient formé les trois vésicules claires comme l'eau coulante d'un rocher, il paroît une goute de sang, que l'on apelle fort à propos le point saillant, (*e*) puisqu'il a des mouvemens réglez, & qu'il se resserre & s'élargit comme le cœur.

Cette

Cette partie de l'animal, qui se forme la premiére dans le blanc de l'œuf auprès de la cicatrice par l'industrie de l'ame qui y réside, est celle qui doit ensuite travailler à la perfection du poulet.

Cette goute de sang qui paroît quatorze jours après notre conception, est une partie principale de notre corps, l'organe de toutes les opérations de l'ame, l'origine des esprits, la source des parties sanguines, le siége de la chaleur naturelle, le trône de l'humide radical, par lequel nous vivons : en un mot, l'extrait de l'ame de nos parens, & une chose qui a du raport à l'huile que nous tirons des semences des plantes.

Second degré de la formation de l'homme.

LA boule animée demeure encor dans le lieu où la nature l'a d'abord placée. Elle ne s'enfle guéres, parce qu'elle ne reçoit presque point d'humeur qui puisse abondamment se com-

communiquer au petit projet qui s'y forme. L'entendement qui y eſt renfermé eſt alors ocupé à bâtir un domicile pour ſa demeure ; il a aſſez de matiére chez lui, ſans en recevoir d'ailleurs, pour commencer toutes les parties qui lui ſont néceſſaires. Il a déja ménagé ce qu'il y avoit de plus ſpiritueux, dont il a fait comme une matiére de verre fondu, où il a placé le point ſaillant, (*e*) *figure* 8. Il prétend de ce point diſtribuer la matiére & les eſprits, pour former & nourrir les parties principales qui doivent être fabriquées les premiéres.

Il ne faut pas s'étonner ſi de la plus pure portion des deux ſemences unies il ſe forme une goute de ſang. Des changemens ſemblables ne ſont pas extraordinaires dans la nature, ni au-deſſus de ſes forces ; car ſi les ſemences de nos parens viennent de la plus pure portion de leur ſang, quelle dificulté y a-t-il de croire qu'elles ne puiſſent encor retourner en une ſubſtance pareille ? Les alimens, de quelque couleur qu'ils ſoient, ſe changent dans l'eſ-

l'estomac en une matiére blanche, & l'artifice nous fait voir tous les jours du blanc se changer en rouge, du rouge en blanc, par le mélange de diverses liqueurs; si bien qu'après cela on ne doit pas s'étonner, si avec du blanc, l'ame, ou plutôt l'entendement, fait du rouge, & si de la semence de nos parens, il se forme du sang & des humeurs rouges.

Le vingtiéme jour, la génération s'avance d'une maniére surprenante. Alors le cœur bat plus fort qu'auparavant, & s'agitant avec force pour obéïr au maître qui le commande, il commence à fraper doucement le vaisseau, (*b*) *figure 6.* où il est renfermé & à l'irriter par ses battemens. Ce conduit qui en sent l'agitation, commence aussi à en être émû, & à faire de petits mouvemens péristaltiques & serpentins, pour se décharger en faveur de la matrice du riche dépôt que la nature lui a confié.

Cependant le cœur semble alors être partagé en deux parties, qui representent, ou ses petites oreilles ou ses ventricu-

tricules. Il se meut sans cesse, par les esprits & par la fermentation de son sang : & comme l'ame perfectionne le cœur de son côté, le cœur darde aussi du sien par ses mouvemens réïterez un peu de sang dans les petits conduits, qu'il forme à mesure qu'il pousse avec force l'humeur de ses petites cavitez : tellement que l'on aperçoit alors deux petits fils rouges sortir du point saillant, qui se produisent & s'allongent ensuite avec le tems.

Au-dessous du cœur, on voit toujours une autre petite vessie un peu pâle de couleur de corne, comme l'a remarqué *Cognatus*, qui croît plus que le reste ; & je ne fais aucun doute, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, que ce ne soit le cerveau, qui n'est d'abord fait que pour le cœur, selon la pensée d'*Aristote*, & qui doit aussi de son côté travailler à la formation des parties spermatiques, comme le cœur fait du sien à la fabrique des sanguines, *(d) figure* 8.

Le sang avec l'entendement fait toutes choses dans la formation d'un en-

fant ; & si dans les premiers mois de la génération, il nous est impossible d'apercevoir du sang, qui vienne des artéres de la mere pour la nourriture de l'enfant, cette humeur blanche, spermatique & nerveuse qui y est incessament portée, ne laisse pas pourtant de le nourrir & de venir de la pure portion du sang de la femme. Le sang est fait de deux sortes de matiéres ; l'une est cuite, & l'autre est cruë. Celle-ci n'est autre chose que le chyle, qui n'est pas encor sang & qui pourtant est ami de la nature. Cette derniére humeur est la matiére, qui est si abondante dans la femme grosse ou acouchée, & qui sert à nourir son enfant : car cette matiére se filtre par des pores qui lui sont propres, & sert ensuite à nourir & faire croître l'enfant. Outre que la semence de l'homme, qui a communiqué sa vertu fermentative à toute la masse du sang de la femme, a rendu liquide & comme fondu, pour ainsi dire, une partie de son sang, pour servir aux mêmes usages.

Les cornes de la matrice se remplis-

pliſſent l'une & l'autre de cette ſemence, pour fournir à l'embrion l'aliment qui lui eſt alors plus convenable. Celle qui eſt vuide en eſt toute remplie, & l'autre qui conſerve le précieux tréſor de la nature en eſt auſſi garni au côté de la frange, ſans que cette humeur en puiſſe ſortir. Elle s'y épaiſſit, & s'y embaraſſe tellement parmi les fibres, qui y ſont en grand nombre, que l'extrêmité de ces deux vaiſſeaux en eſt entiérement bouchée.

La boule croît chaque jour d'une façon étonnante; & comme les ſemences jettées en terre s'enflent & ſe nourriſſent par l'humeur qui pénétre leurs membranes, ainſi la plus ſubtile portion de la ſemence de la femme qui touche la boule, ſe fait paſſage en forme de ſueur à travers la petite membrane qui la compoſe, afin de ſubvenir à ſes néceſſitez. C'eſt ainſi enfin que le petit œuf de poule ſe groſſit en deſcendant de l'ovaire, ſans qu'il ſoit ataché à aucune des parties de la poule, ainſi que l'expérience nous le fait voir.

Le vingt-cinquiéme jour, tout s'a-

vance encor plus. L'on aperçoit déja le commencement du poulmon & du foïe qui naiſſent à l'extrémité des veines ou des artéres, car il n'eſt pas aiſé en ce tems-là de dire, quels vaiſſeaux ſont ceux que l'on voit, à cauſe qu'ils ſont privez de mouvement. S'il le faut pourtant conjecturer, je penſe que ce ſont plutôt des artéres que des veines. Le poulmon & le foïe naiſſent donc à l'extrémité des vaiſſeaux, comme l'*Agaric* fait la *Mélaïſe*. Ils paroiſſent d'abord blanchâtres, par la diſpoſition des fibres que l'entendement a fabriquées, & puis rougeâtres par l'arroſement du ſang du cœur.

Bien que l'humeur rouge du cœur croiſſe de jour en jour, elle n'a pourtant point d'autre matiére pour ſe multiplier, qu'une partie délicate de la ſemence, qui eſt conſervée entre ſes membranes, & qui coule des teſticules de la femme, ainſi que nous l'avons obſervé.

On voit clairement par les démarches de la nature, qu'il ſe fait du ſang avant le poulmon & le foïe; qu'il y a du mou-

mouvement avant que le cerveau soit formé, & que le corps se nourrit & s'augmente avant que l'estomac soit en état de faire un chyle, & les boïaux de le distribuer. On voit même alors des excrémens de la seconde coction, & le foïe ne commence pas plûtôt à se faire, que l'on y aperçoit une petite vessie de fiel distinguée par sa couleur verte.

En ce tems-là la matrice est encor vuide dans quantité de femmes, *(a)* & les régles qui coulent souvent à quelques jeunes personnes sanguines & picthoriques, pendant les premiéres semaines de leur grosse, ne troublent point alors la génération qui se fait ailleurs. Les vaisseaux du fond de la matrice & ceux de son col, donnent pour l'ordinaire du sang en plus grande abondance qu'ils n'avoient acoûtumé; & si cela n'arrive point ainsi, ces femmes en sont plus malades, & on les doit quelquefois saigner, de peur que le sang qui séjourne autour de leurs parties naturelles, ne cause quelque désordre & à la mere & à l'enfant, ou que la matrice en l'humectant trop, ne

puiſſe plus être capable de recevoir le préſent que ces vaiſſeaux ſont ſur le point de lui faire.

Le vingt-neuviéme jour, le cerveau s'augmente conſidérablement, & ſon eau claire paroît plus abondante qu'auparavant. Le poulmon eſt manifeſte, le foïe eſt preſque fait, la rate eſt ſur le point d'être formée, & les reins commencent à paroître ; mais toutes ces parties ſanguines ne ſont pas tout-à-faît rouges. L'épine du dos & les côtes reſſemblent à de petits fibres. Enfin tout ſe perfectionne avec une promptitude ſurprenante. Le cœur, qui n'eſt pas plus rouge que les autres parties ſanguines, a maintenant ſes mouvemens plus forts & plus réglez. Il frape & s'agite avec tant de force, que les vaiſſeaux éjaculatoires augmentent auſſi de leur côté leurs mouvemens ſerpentins.

L'enfant *(b)* qui eſt renfermé dans la boule animée, croît de telle ſorte, qu'il preſſe fortement le lieu où il eſt. *(c)* En effet, il a beſoin alors d'un plus grand eſpace, pour avoir la liberté de

ſe

se perfectionner & de chercher de la nourriture, qu'il ne trouve pas suffisamment où il est.

Enfin c'est en ce tems-là que quelques femmes grosses, des plus sensibles sentent comme le mouvement d'une fourmi dans l'un ou dans l'autre de leurs flancs. Mademoiselle C.... qui a beaucoup d'enfans, a toujours senti le trente ou le trente-deuziéme jour de sa grossesse, le mouvement de l'enfant qu'elle avoit conçu. Cela arrive par la sortie de la boule animée & par le mouvement de l'un des vaisseaux éjaculatoires (*c*) qui s'en défait. On peut connoître par-là si ce que porte une femme dans ses entrailles est un garçon ou une fille. Le premier, étant ordinairement du côté droit, est plutôt formé que l'autre, qui demeure le plus souvent dans les conduits de la matrice, jusqu'au quarante ou au quarante-deuziéme jour.

Toi-

Troisiéme degré de la formation de l'homme.

APrès que l'ame a fabriqué le cœur, pour y faire son principal siége & pour obeïr à l'entendement humain, elle le garantit de toutes parts des embûches qui lui pourroient être dressées. Elle l'environne d'abord d'une forte membrane, pour le défendre contre les assauts du dedans. Elle lui fait naître une eau claire & douce, pour l'humecter dans ses mouvemens continuels & quelquefois violens, & fabrique ensuite au-dehors des remparts d'ossements pour le défendre contre ses ennemis étrangers.

Le premier mois de lune ne s'est donc pas plutôt écoulé, que le petit enfant change de place & tombe dans le vuide de la matrice. *(a)* Là il est reçû & conservé comme le plus riche trésor de la nature; & se sentant doucement pressé, comme par de petites caresses, il semble qu'il s'en réjoüisse

par

par les legers mouvemens qu'il commence imperceptiblement à faire à sa mere.

C'est sans doute par ces pressemens que les femmes ont moins de ventre en ce tems-là qu'auparavant. Leurs entrailles serrent alors, & couvrent chérement l'enfant qui vient d'arriver. Il se place donc à l'embouchure du vaisseau duquel il est sorti; si bien qu'il est entre le milieu du fond de la matrice & l'ouverture de son vaisseau éjaculatoire. Cette situation lui est comme contrainte, puisque la cavité de la matrice n'est alors guéres plus spacieuse que pour y loger une grosse amande verte.

Cependant toutes les parties de l'embrion ne sont pas encor parfaites. Le cœur, le poulmon, la rate, les reins & les boïaux semblent être suspendus & comme atachez hors de son corps: les yeux sont comme deux petits points noirs marquez à la tête. L'épine du dos & les côtez paroissent plus forts; les mains & les piez commencent à se former; les vaisseaux se grossissent & s'al-

lon-

longent. L'on s'aperçoit même de la production de ceux du nombril, qui font chercher dehors dequoi faire vivre cette petite créature. C'est ce qu'a remarqué *Riolan*, dans l'enfant d'une femme dont il fit la dissection.

L'embrion se nourrit peu-à-peu de ce qu'il choisit entre la membrane qui l'envelope, & qui s'élargit de jour en jour par l'acroissement du petit corps qu'elle renferme. Ce qui n'empêche pourtant pas qu'il ne sorte de l'une & de l'autre corne de la matrice une humeur blanche & spermatique, qui n'a pas jusques-là abandonné le fétus, & qui lui est tellement nécessaire, que sans ce principal aliment, je ne doute point qu'il ne cessât bien-tôt de vivre.

Mais parce que peut-être on diroit que j'en impose, en raportant tant de particularitez sur la formation de l'homme, comme si j'avois été le témoin des actions de la nature, j'ai résolu de le confirmer par les expériences que j'en ai faites, & par celles que les plus savans Médecins m'ont fait remarquer sur ce sujet.

Si

Si l'on peut comparer les animaux avec l'homme, je puis dire dans la remarque que j'ai faite de la nourriture du poulet, que ce petit animal ne se nourrit d'abord que du blanc de son œuf. Il l'épuise presque entiérement avant que de toucher au jaune ; si bien que le jaune est presque tout entier quelques jours avant qu'il sorte de sa coquille. J'en dis de même d'un enfant qui se nourrit dans les flancs de sa mere. Une matiére blanche, qui n'est autre chose que la semence de la femme lui sert d'abord de nourriture ; & comme cette matiére n'est pas sufisante pour le nourrir, le sang de la mere, qui a du raport au jaune d'œuf, lui sert aussi de nourriture dans les derniers mois de sa prison.

Avicenne, l'un des plus curieux observateurs de la nature, qui ait jamais paru, autorise cette vérité, lorsqu'il nous raporte, qu'*il a aperçû le fétus comme suspendu par deux petites attaches spermatiques*, (a) *qui sortoient de l'une & de l'autre corne de la matrice*, (b) *& je ne doute point que ce ne soit par-là qu'il se nour-*

nourrisse, avant qu'il vive du sang des entrailles de sa mere.

Varole a aussi observé la même chose, lorsqu'il remarque, *que les veines dorsales du fetus, qui les suspendent, sortent des deux cornes de la matrice en forme de cheveux. Ces petites ataches s'éfacent*, selon la remarque de ce Médecin, *dès que les vaisseaux du nombril pénétrent la membrane qui environne le fétus*, & que la matrice commence à distiler une petite rosée de sang qui forme la petite charnuë de l'arriere-faix, qu'*Arantio* apelle fort proprement le foïe de la matrice.

Pour moi, qui me suis beaucoup apliqué à examiner les principes de la formation de l'homme, j'ai remarqué dans la matrice au commencement de la grossesse de quelques femmes que j'ai disséquées, des vaisseaux blancs & lymphatiques parmi de sanguins. Ils descendoient vers son orifice, & il sembloit qu'ils formoient plusieurs valvules pour retenir plus aisément l'humeur qu'ils contenoient.

En ce tems-là le fétus est gros comme

me le pouce, (*c*) & il paroit de la grosseur d'un œuf de poule lorsqu'il est couvert de ses membranes. Sa tête, qui est aussi grosse que tout le reste du corps, renferme une substance semblable à du lait caillé : à voir sa bouche fenduë, on diroit que c'est un chien, sans nez & sans oreilles. Ses parties principales ne paroissent plus à découvert : on distingue alors plus aisément le sexe par la diversité des parties naturelles qui sont faites les derniéres. Car l'entendement aïant un chef-d'œuvre à faire, il étoit bien juste qu'il y travaillât long-tems avant que de le perfectionner ; & je ne doute pas que ce ne soient les grands avantages que possédent les parties naturelles qui en ont retardé la formation. Le siége de l'ame distributive, & les parties par lesquelles la volupté se communique à l'homme, & par lesquelles il devient vigoureux, hardi, ingénieux & fécond, ne se forment pas en peu de tems comme les autres.

On commence au second mois de la Lune à distinguer deux membranes,

dont l'enfant eſt envelopé. La premiére qui paroît à nos yeux, & que les Anatomiſtes apellent *Chorion*, ſemble avoir été faite par la ſemence de l'homme & par ſa chaleur naturelle, qui agiſſant ſur la ſemence de la femme lorſqu'elles s'aſſemblent dans l'une des cornes de la matrice, en a formé une boule. La ſeconde eſt celle qui touche immédiatement l'enfant, que les mêmes Anatomiſtes ont nommée *Amnios*, à cauſe de la ſemence de l'homme & de la femme, par le moïen de la même chaleur, dont l'entendement s'eſt d'abord ſervi pour faire la petite veſſie diaphane & tranſparente, que nous avons remarquée au commencement de la conception.

Ces deux membranes (*ab*) renferment donc l'enfant: (*c*) & parce qu'elles croiſſent peu-à-peu, à meſure que l'enfant ſe nourrit, elles preſſent auſſi & élargiſſent également la matrice. La membrane externe touchant fortement ſon fond, ſe joint & ſe cole à la ſuperficie interne de cette partie-là, par un peu de ſang qui en

coule

coule goute à goute. Ce ſang, en ſe caillant par la vertu de la ſemence de l'homme, devient chair & reçoit les vaiſſeaux *(c)* que l'enfant y pouſſe pour y puiſer l'aliment qui lui eſt convenable ſur la fin de ſa priſon.

Deux artéres ſortent des iliaques du petit enfant, une veine les accompagne, qui vient de la cavité du foïe, & ces trois vaiſſeaux ſe trouvant unis à ſon nombril, avec le lien qui ſuſpend la veſſie, ſont tous enſemble, ce que les Sages-femmes apellent le *Cordon*, qui n'eſt autre choſe que l'étui des artéres & des veines de l'enfant allongées. Les artéres en évacuent le ſang ſuperflu, & vont donner du mouvement & communiquer de la chaleur & des eſprits au ſang qui ſe trouve dans la partie charnuë de l'arriére-faix. La veine qui eſt ſouvent double, porte du foïe de la matrice dans le foïe de l'enfant, l'humeur qu'elle y a puiſée, afin que cette humeur ſoit encor perfectionnée & épurée avant que de paſſer par le cœur de l'enfant.

Quatriéme & dernier degré de la formation de l'homme.

L'Intelligence travaille ſi promptement à ſon heureuſe compoſition, que ſi nous avions la faculté de la voir agir de jour en jour, nous y remarquerions à chaque moment quelque choſe de nouveau.

Les membres qui envelopent l'enfant, ſont dans le troiſiéme mois de lune de la groſſeur du poing, & le *Chorion* commence déja à ſe coler au fond de la matrice; mais de telle ſorte, qu'il n'empêche point l'écoulement des humeurs qui viennent des vaiſſeaux éjaculatoires. Si cela n'étoit pas de la ſorte, quelle aparence y auroit-il que les matiéres blanches & ſpermatiques, dont l'enfant ſe nourrit encor, en puiſſent ſortir inceſſamment?

Quoique l'on ne demeure point d'acord des vaiſſeaux qui portent cette matiére blanche à l'enfant, cependant on doit croire qu'il y en a, puiſque les hu-

humeurs qui sont renfermées dans le *Chorion* & dans l'*Amnios*, ont servi jusqu'alors de matiére à former toutes les parties de l'enfant, & puis à le nourrir pendant tout ce tems-là. Si bien que l'on peut conjecturer que ces humeurs spermatiques se seroient épuisées, si elles n'avoient été rafraîchies par d'autres. Et je ne doute pas que les ataches spermatiques & les racines dorsales d'*Avicenne* & de *Varole* ne soient les vaisseaux qui portent au fétus la semence de la femme pour le nourrir. Car de s'aller persuader qu'il se nourrisse d'abord du sang de sa mere, c'est ce que je ne saurois croire, non plus que *Galien* & *Fernel*.

Si le sang des régles est retenu quelques jours dans une femme vuide, l'expérience nous montre qu'il se corrompt & qu'il fait dans le corps de la femme tant de désordre en peu de tems, qu'il y met une disposition à toute sorte de maladies. A plus forte raison, s'il est retenu plusieurs mois dans une femme grosse, sera-t-il moins capable de nourrir un enfant délicat,

qui ne s'eſt juſques-là entretenu que d'alimens fort purs & bien préparez.

Ce ſang ſuperflu s'écoule donc les premiers mois de la groſſeſſe, en partie par les régles de quelques jeunes femmes ſanguines : pour les autres qui ne ſe purgent pas ainſi, la partie la plus mauvaiſe demeure dans leurs veines, pour leur faire miſérablement paſſer tout le tems de leur groſſeſſe, à moins qu'elles ne ſoient extrêmement fortes pour y réſiſter. Cependant la nature qui ménage ſagement ſes productions, diſſipe ce mauvais ſang des femmes, ou bien elle en évacuë les excrémens par la bouche, en vomiſſant, ou par les autres lieux deſtinez à cet uſage. Pour l'autre, qui en eſt la meilleure partie, elle la change en matiére blanche pour la nourriture de l'enfant, comme nous allons le prouver.

La ſemence de l'homme n'a pas ſeulement la vertu d'être la principale matiére de la génération, elle rend encor la ſemence des femmes féconde par ſes eſprits, qui ſe broüillent parmi

toute

toute la masse de leur sang. Car quelle aparence que dans la plupart des femmes qui ne sont pas ordinairement réglées, les premiers mois de leur grossesse le sang des régles ne fit pas de désordres, s'il n'étoit changé en semence, par la faculté fermentative & particuliére de la semence de l'homme ? Et quel moïen encor que la femme pût engendrer tant d'humeurs blanches durant les premiers mois de sa grossesse pour former & nourrir son enfant, si le sang des régles, comme en étant la premiére matiére, ne servoit à cet usage ?

La semence de l'homme qui change en lait le sang qui reste après que la femme grosse s'en est nourrie, change aussi en matiére blanche & spermatique le même sang, pour servir de nourriture à l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles.

1. Presque tous les Médecins ont crû les uns après les autres, que l'humeur claire qui est contenuë dans l'*Amnios*, étoit la sueur de l'enfant, & que celle que renfermoit le *Chorion* en étoit l'u-

rine.

rine. Et parce qu'ils n'ont pû découvrir l'origine ni l'ufage de ces liqueurs, ils ont acommodé la nature à leurs penfées & fe font imaginé que les chofes étoient autres qu'elles ne font véritablement. C'eft pourquoi ils ont fait paffer *l'ouraque*, qui eft le fufpenfoir de la veffie, jufqu'au de-là de l'*Amnios*, afin de porter l'urine dans la cavité du *Chorion*, au lieu que ce lien fe termine feulement au nombril, & qu'il n'eft jamais troué que contre les ordres de la nature, ainfi que l'expérience nous le fait connoître.

2. En fecond lieu, d'où pourroit venir cette urine & cette fueur dans un fétus qui n'a pas encor des reins fabriquez ni de veffie formée, & qui ne s'exerce pas avec affez de violence pour fuer?

3. D'ailleurs, le petit oifeau qui eft renfermé dans fa coquille, qui ne fuë & qui n'urine jamais, a pourtant ces deux humeurs féparées: & pour ne parler ici que du poulet, après que l'œuf dans lequel il eft renfermé a été couvé pendant 8. ou 10. jours, on y remar-

remarque dans l'une de ses membranes une humeur fort claire, que l'on apelle le lait de l'œuf, & dans l'autre une matiére un peu plus épaisse, que l'on nomme le blanc.

4. Au reste, si ces matiéres étoient de l'urine & de la sueur, qu'est-ce qui auroit la vertu de les conserver sans se corrompre, & sans corrompre les enfans, pendant tout le tems qu'ils demeurent dans les flancs de leurs meres?

Il faut donc avouer que les humeurs renfermées entre les membranes du fétus, sont plutôt son aliment que l'excrément de son petit corps.

5. S'il faut prouver cette opinion par l'axiome des Philosophes, on peut dire que nous devons d'abord nous nourrir de semence, puisque nous en avons été formez, car, outre qu'au commencement nous ne découvrons point de vaisseaux qui portent du sang de la mere au fétus, le sang des régles, comme nous l'avons dit, est une nourriture trop éloignée pour se changer dans les parties d'un petit corps tendre,

dre. Mais quand l'enfant eſt accompli & qu'il a changé de tempérament, c'eſt alors qu'il a beſoin de plus d'aliment & du ſang des régles, qui eſt une autre ſorte de nourriture qui lui vient de la chair de l'arriére-faix.

6. D'ailleurs, les ſemences étant des émanations & des extraits de la plus pure partie du ſang de nos parens, quel inconvénient y a-t-il à croire qu'elles ne puiſſent encor devenir ſang, puiſque la goute du ſang qui paroît quelques jours après la conception, eſt engendrée de ſemence & multipliée par cette même matiére ?

7. L'expérience nous fait voir que tous les oiſeaux ſe nourriſſent d'abord du blanc de leur œuf par les veines qui y ſont diſtribuées ; & que cette nourriture leur manquant, ce qui arrive ſur la fin de leur priſon, ils ſe ſervent du jaune, que l'on trouve attaché à leur nombril 8. ou 10. jours après qu'ils ſont ſortis de leur coquille. Si le ſang des régles a du raport au jaune, & la ſemence de la femme au blanc de l'œuf,

ne

ne devons-nous pas croire que les enfans se nourrissent d'abord de la semence de leurs meres ; puis de leur sang sur la fin de la grossesse ?

8. Nous trouvons dans l'*Amnios* une humeur claire, douce & agréable au goût, que la nature a ainsi préparée pour servir d'aliment prochain à l'enfant ; & dans le *Chorion* une autre matiére un peu plus épaisse qui en est l'aliment le plus éloigné. L'une & l'autre de ces matiéres se figent & se caillent, quand on les expose au feu; si bien que l'on ne se tromperoit point, si l'on croïoit qu'elles ont les mêmes qualitez & les mêmes usages que le blanc de l'œuf à l'égard des oiseaux ; car si le blanc nourrit le poulet, ainsi que nous l'avons remarqué, je ne vois point de raison pourquoi cette humeur blanche de la femme ne pourroit pas aussi servir de nourriture à l'enfant, & avoir de pareils usages. Il ne faut pas douter, selon le sentiment d'*Hipocrate*, que la matiére claire de l'*Amnios* ne pénétre le corps tendre de l'enfant, que la bouche ne la suce, que son gosier ne l'atire,

re, que ſon eſtomac ne la reçoive; puiſque nous trouvons dans l'eſtomac des enfans nouveaux nez une matiére chyleuſe & dans leurs gros boïaux des excrémens noirs.

9. Après-tout, on doit être perſuadé que l'enfant, pendant tout le tems qu'il demeure dans le ventre de ſa mere, ſe nourrit des humeurs qui ſe trouvent renfermées dans ſes membranes; car qui lui auroit apris, dès qu'il eſt né, de prendre & de ſucer la mammelle de ſa mere, ſi auparavant il n'en avoit apris l'uſage & le métier lorſqu'il étoit dans ſes entrailles?

On doit donc conclure de tout ce que nous venons de dire, que les humeurs contenuës dans les deux membranes, qui envelopent le fétus, ne ſont pas de purs excrémens, mais la matiére pour le former & pour le nourrir.

Si nous avions des obſervations de tous les mois, nous aurions ſans doute plus de lumiére que nous n'en avons, pour connoître de quelle façon la nature agit lorſqu'elle nous forme. Et ſi les

les Médecins vouloient se donner un peu plus de peine qu'ils ne font ordinairement, je me persuade que dans peu de tems nous ferions des découvertes, qui nous aprendroient des choses admirables touchant la formation de l'homme.

Il y a environ six ans que je fis ouvrir une femme qui étoit morte grosse de *quatre mois*, & après avoir coupé deux membranes qui couvroient l'enfant, j'aperçûs que tous ses petits membres étoient distinguez ; que sa tête étoit plus grosse à proportion que tout le reste du corps ; que son cerveau étoit comme du lait caillé, avec quelques fibres rouges qui le traversoient : que ses yeux manquoient de paupiéres, son nez de chair, sa bouche de lévres, & son visage de jouës : que sa poitrine étoit divisée en trois cavitez presque égales. La *fagouë* étoit placée dans la plus haute. Cette partie étoit beaucoup plus grosse que dans les hommes parfaits, & elle étoit pleine d'une liqueur blanche comme du lait. Le poulmon, le foïe, la rate & les reins

qui étoient tous d'un rouge mourant, ocupoient la capacité inférieure, & le cœur renfermé dans son *péricarde*, étoit dans celle du milieu. Cette derniére partie sembloit être double, par la tumeur de son ventricule droit & de ses deux petites oreilles. L'estomac étoit rempli d'une humeur un peu épaisse, semblable en quelque façon à celle que renfermoit l'*Amnios.* Les petits boïaux contenoient une matiére chyleuse, & les gros en renfermoient une autre un peu noire, qui étoit de la consistance d'une opiate liquide. Le boïau *cæcum* n'étoit qu'un apendice, non plus que dans les hommes, & il ne formoit pas un second intestin, comme on l'aperçoit dans les pourceaux. Il y avoit un peu d'urine dans la vessie & un peu de bile dans le vésicule du fiel. La coëfe sembloit être une petite nuée, qui flotoit sur les boïaux dans le haut du ventre. Les reins étoient divisez en plusieurs petites boules, comme sont ceux des veaux, & par-dessus on observoit dans la graisse d'autres parties rougeâtes &

com-

comme glanduleuses, que l'artére adipeuse arrosoit, qui étoit aussi grosse que l'émulgente. Les testicules étoient dans le ventre, car c'étoit un garçon, au même lieu que ceux des femmes, un peu au-dessous des reins. Les piez & les mains commençoient à se garnir d'ongles, & les muscles paroissoient rouges par le sang dont ils étoient aparemment déja nourris. Le *Chorion* etoit comme colé à quelque sang caillé qui sortoit du fond de la matrice, de la même maniére que nous voïons un potiron ataché à un arbre ou à la racine d'un chardon qui l'engendre. Je remarquois encor que les vaisseaux ombilicaux venoient du bas & s'allongeoient en haut, après avoir percé les deux membranes de l'enfant, pour se joindre au milieu de la partie charnuë de l'arriére-faix, ce qui fut fait aparemment dans 8. ou 10. jours, si la mere ne fut morte avec l'enfant. Je trouvai aussi beaucoup de matiére blanche & mulcilagineuse, entre les membranes de l'enfant & la matrice, & après avoir coupé moi-même un des vais-

ſeaux éjaculatoires de cette femme, qui étoit gros comme le doigt, il me parût rempli d'une matiére blanche, qui reſſembloit à la ſemence d'une femme. La matrice dans ſon fond étoit épaiſſe d'un bon pouce, & ſpongieuſe comme une éponge. J'y aperçûs des varices en aſſez grand nombre, & quelques veines remplies d'un ſuc blanc, qui étoient viſqueuſes en pluſieurs endroits.

Ce qui ſert à l'enfant pour ſon ornement & pour ſa défenſe, eſt formé dans cinq ou ſix mois. Les cheveux percent alors la peau, & l'on voit venir les ongles aux mains & aux piez. Les paupiéres commencent à couvrir les yeux, le nez à ſe garnir de peau, les muſcles *buccinateurs*, qui font les jouës à rougir, & les lévres ſont les derniéres parties à ſe former : on aperçût encor alors les oreilles imparfaites, & l'on commence à voir la poitrine qui ſe diſtingue des parties baſſes, par le diaphragme qui ſe forme.

Pendant que toutes ces parties s'avancent de la ſorte, celles que nous apel-

apellons principales & nécessaires à la vie, se perfectionnent & s'acomplissent aussi. Le *Chorion* est attaché plus qu'auparavant à la partie charnuë de l'arriére-faix qui est de la hauteur d'un travers de doigt, & qui reçoit déja l'insertion des vaisseaux ombilicaux. Ces vaisseaux commencent à y puiser la matiére qui contribuë à nourrir l'enfant, qui est déja assez grand pour avoir besoin de plus de nourriture qu'auparavant.

En éfet, *Riolan* me confirme dans mon opinion, par une histoire qu'il raporte d'une femme grosse de cinq mois dont il fit la dissection en l'an 1612. Ses testicules étoient plats, blanchâtres & comme atachez au milieu du dehors de la matrice. Les cornes de cette partie étoient grosses comme le doigt; mais la droite l'étoit plus que l'autre, & toutes deux remplies d'une humeur blanche. Son col étoit dur & calleux, & cependant humecté d'une matiére gluante. La partie charnuë de l'arriére-faix étoit épaisse d'un travers de doigt, & jointe au fonds de la

matrice par de petites fibres.

Cette hiſtoire nous fait connoître que cet enfant étoit ſorti de la corne droite de la matrice, puiſqu'elle étoit beaucoup plus élargie que l'autre : que les vaiſſeaux éjaculatoires ne ſeroient pas ſi gros, & ne contiendroient pas une ſi grande quantité de matiére blanche, ſi cette matiére n'avoit ſes uſages particuliers : ſavoir, de nourrir l'enfant dans ſes premiers mois & d'y contribuer encor dans ſes derniers : enfin, que l'enfant aïant communication avec la partie charnuë de l'arriére faix, il fait conjecturer qu'il ſe nourrit de diférens alimens.

La chair de l'arriére-faix, eſt un ſang figé par la ſemence de la femme, qui a été renduë féconde par les eſprits de la ſemence de l'homme. Cette chair n'eſt pas ſemblable a celle des viſcéres ; elle ſe déchire aiſément avec les ongles : ſa moleſſe & ſa ſubſtance ſpongieuſe en étant une des principales cauſes. C'eſt ce qui la rend ſi prompte à s'abreuver du ſang qui diſtile inceſſament, en forme de roſée, par les petites artéres de

la matrice. Sa figure est convexe, du côté qu'elle touche cette partie-là. Elle a des fentes, des *sinus*, ou des inégalitez qui l'empêchent d'être suffoquée par les humeurs, qui pourroient lui être communiquées en abondance du côté de la matrice. Toute sa substance est pleine de vaisseaux, qui sont plutôt des artéres que des veines, afin d'aténuer & d'inciter le sang qui a servi une fois de nourriture à l'enfant, & rectifier celui qui vient de nouveau du côté de la mer. Ces vaisseaux sont des productions de ceux de l'enfant, que son intelligence a poussez jusques dans l'arriére-faix, pour y chercher de quoi nourrir la petite créature qu'elle a formée.

Si la matrice ouvre de son côté huit ou dix petites artéres, pour distribuer du sang goute à goute à la chair de l'arriére-faix, cette chair en a poussé plus de quarante dans le fonds de la matrice: & ainsi les femmes qui acouchent ne courent pas ordinairement tant de risque de perdre la vie qu'on se le persuade, par l'épanchement du sang de

leurs

leurs vidanges, puiſqu'il y a de leur côté ſi peu de vaiſſeaux ouverts.

L'enfant eſt ſitué d'une certaine façon dans les entrailles de ſa mere, que ſes vaiſſeaux ombilicaux montent en haut pour chercher de quoi vivre, comme fait le germe d'une ſemence qui cherche l'air. Ils ſont fortifiez d'une membrane épaiſſe & gluante, qui eſt une production de la peau du ventre de l'enfant & des autres membranes communes. Après qu'ils ſe ſont allongez de la longueur d'environ cinq piez, ils ſe jettent dans le milieu de la chair de l'arriére-faix. Les autres s'y font faire place par le mouvement de leur ſang, qui raréfie & ſubtiliſe l'humeur qui s'y rencontre, qui n'eſt pas ordinairement trop bonne; & après lui avoir imprimé ſon mouvement, il la fait promptement paſſer dans la veine qui eſt renfermée dans le même étui. Cette veine a de diſtance en diſtance de petites valvules, pour empêcher que le ſang ne coule avec trop de précipitation, & qu'il ne ſufoque l'enfant. C'eſt par ces petits nœuds que les Matrô-

trônes devinent ce qui doit arriver à la mere, & c'est aussi contre ce pronostic, que *S. Chrysostôme* parle d'un ton si haut & éloquent.

Si l'on veut savoir comment circule le sang dans la chair de l'arriére-faix, & comment il se communique à l'enfant, l'on n'a qu'à lier le *Cordon*, & l'on verra que la veine s'enfle du côté de l'arriére-faix, & que l'artére bat du côté de l'enfant, & ainsi l'on n'aura plus de doute sur le mouvement de ses humeurs.

Nous avons sujet d'admirer la situation de l'enfant dans le corps de la femme ; il a toujours la tête en bas, selon les loix de la nature, afin d'être prêt à sortir, quand il en sera question ; la grosseur & la pesanteur de sa tête lui faisant garder toujours cette posture. Son visage est tourné vers le dos de sa mere, son nez est entre ses genoux, & il a ses deux poings près de ses jouës. Ses coudes touchent ses cuisses, & ses talons ses fesses; si bien que dans cette posture il demeure neuf mois, souvent en dormant, & quelquefois en veillant & en

en s'agitant avec assez de vigueur. Car quoique les nerfs des enfans ne soient pas durs, ils sont pourtant aussi gros & même plus gros que les nôtres, & assez capables de causer des mouvemens sensibles.

Au commencement du dixiéme mois de lune l'enfant est dans son entiere perfection; toutes ses parties sont acomplies, & il n'aspire qu'à sa liberté. La liqueur dans laquelle il nage, devient vieille & corrompuë, parce que, d'un côté, il en a pris le meilleur, pour se nourir depuis le commencement de sa vie, & que de l'autre il s'y est mêlé une infinité d'excrémens qui l'ont infectée. Son urine qui sort de ses parties naturelles, & non d'ailleurs, & les ordures de sa peau ont corrompu cette liqueur. C'est un prisonnier infecté de l'air de sa basse-fosse: il brise ses liens, & fait un éfort pour aller ailleurs chercher une demeure plus commode. Son estomac ne peut plus soufrir une liqueur corrompuë; elle fait de mauvaises impressions sur son cœur, & ses esprits en sont altérez. Peut-être est-

ce

ce pour cela que depuis le milieu jusqu'à la fin de la grossesse de la mere, sa nature lui a fourni du sang assaisonné de la maniére qu'il le faut, pour éviter la mauvaise nourriture des liqueurs renfermées entre les membranes de l'arriére-faix. C'est en ce tems-là que l'orifice interne de la matrice, qui ressembloit au commencement de la grossesse au museau d'un chien naissant, ou plutôt d'une poule, n'est plus qu'un petit bourrelet, & encore est-il éfacé par l'élargissement de la matrice; ce qui est le plus sûr & le plus véritable signe de l'aproche des couches.

Ces liqueurs qui sont devenuës des excrémens, ne manquent pas pourtant d'usages. Elles s'oposent, d'un côté, aux accidens externes qui pourroient lui causer la mort, lorsqu'il est encor dans les flancs de sa mere; & de l'autre, elles doivent un jour faciliter l'acouchement en humectant les parties naturelles de la femme.

Il y a encor une autre cause de l'acouchement, qui est aussi naturelle que

celle

celle dont nous venons de parler. La chaleur qui réside dans nôtre cœur ne peut durer long-tems, si elle n'est éventée & si elle ne se décharge de tems en tems des excrémens vaporeux qu'elle engendre. Lorsque ce feu est venu à un degré de force qu'il ne peut plus souffrir d'acroissemens, sans courir risque de périr par la suffocation, le cœur de l'enfant en seroit bien-tôt étoufé, si en se dégageant des liens dont il est ataché, il ne cherchoit ailleurs dequoi se rafraîchir, par le moïen de l'air que ses poulmons doivent respirer : c'est aussi pour cela que l'on a quelquefois entendu le cri de quelques enfans qui étoient dans le ventre de leurs meres, comme voulant respirer avant que d'être nez. Cette cause, aussi-bien que l'autre, oblige les enfans de sortir pour se donner la liberté. Ce n'est pas qu'ils manquent de nourriture, puisqu'il leur en vient sufisamment du côté du *Cordon*.

C'est donc l'enfant qui par ses éforts donne le branle à l'acouchement ; c'est lui qui brise ses liens & les membranes qui l'embarassent ; c'est lui qui veut

vivre

vivre tout seul, & qui a dessein de se servir de la nourrice. Pour cela il frape fortement les entrailles de sa mere, qui étant extrêmement sensibles, sont obligées de s'élever contre lui & de le chasser dehors. Il cause donc les premiers éforts, & la mere acheve; car dans l'acouchement, lorsqu'il est dans le pas, la tête sortie, il est souvent si étonné de ses propres éforts & de ceux de sa mere, qu'il n'y a alors que la femme qui agisse, pour le mettre dehors par la violente agitation des muscles de son ventre.

Quelques-uns ne peuvent croire qu'un enfant puisse demeurer dans les flancs de sa mere sans respirer; parce, disent-ils, que la vie est tellement unie à la respiration, que nous cessons de vivre, lorsque nous cessons de respirer.

Mais s'ils avoient exactement considéré les poulmons des enfans de huit ou neuf mois, ils seroient convaincus du contraire. Ils auroient observé que le poulmon ne fait point alors les actions qu'il fait dans les hommes par-

faits; car dans les enfans cette partie ſe nourrit ſans ſe mouvoir, ainſi que la couleur de ſa ſubſtance nous le marque. Ils auroient encor apris que le ſang ne circule pas dans leur poulmon comme dans le nôtre, puiſqu'il paſſe par le trou ovalaire du *ſeptum* ou de l'entre-deux du cœur, ainſi que l'a fort bien remarqué *Botal.*

Au reſte, ſi quelques animaux parfaits vivent ſans reſpirer, ainſi que font la plûpart des poiſſons, ne pouvons-nous pas croire que les enfans peuvent bien vivre quelque-tems ſans reſpirer? L'eau de la mer rafraîchit le cœur des poiſſons, & fait la même fonction dans leur poulmon, que l'air dans le nôtre; & l'enfant qui nage auſſi parmi des eaux, ſe rafraîchit par-là, & tempére la chaleur qui eſt d'abord aſſez modérée; ſi bien qu'alors il n'eſt pas néceſſaire qu'il reſpire, juſqu'à ce que ſa petite chaleur naturelle, & ſe petit feu de ſon cœur, ſe ſoient augmentez, & l'aïent obligé de rompre ſes liens pour chercher ſa liberté.

On peut encor ajoûter à cela, que les

les alimens dont il se nourrit, sont plus épurez & moins chargez d'excrémens, que ceux dont nous nous nourrissons ; car toutes les parties nourriciéres de la mere les nétoïent de leurs ordures & les filtrent pour les épurer davantage. Le foïe de l'arriére-faix les coule dans sa chair spongieuse, & les viscéres de l'enfant les corrige encor : si bien qu'après cela les alimens sont purs, & n'ont pas besoin d'être encor épurez par la respiration : son cœur n'est pas si incommodé des vapeurs fuligineuses du sang, & il peut faire son action, sans avoir besoin de respiration comme le nôtre.

Après que l'enfant est né & que l'arriére-faix est sorti, selon les loix de la nature, la matrice qui est toute ouverte alors se referme incontinent, & trois heures après on n'y sauroit mettre la main. C'est ce qui m'a causé souvent de l'admiration, aussi-bien que la verge de l'hom̃me, qui étant roide pour engendrer, devient si flétrie & si petite après son action, qu'en hyver on auroit quelquefois de la pei-

ne à la trouver. Ce sont des coups de ja nature, qui est admirable dans toutes ses actions, & qui fait plus paroître la puissance & ses merveilles dans la production de l'homme & des animaux, que dans toute autre ocasion.

CHAPITRE V.

Du faux-genre & du fardeau.

LA nature dans ses ouvrages se propose toujours une fin. Elle n'entreprend jamais de génération qu'elle n'ait un principe certain & déterminé. Si elle manque quelquefois à faire ce qu'elle s'est proposé, il faut plutôt en acuser les causes qui concourent avec elle, que de publier qu'elle s'est trompée. Si quelquefois elle ne fait point dans les femmes de véritable conception, on ne doit atribuer la faute qu'à la matiére sur laquelle elle travaille, qui n'est pas disposée à faire des générations humaines. Tant de conditions sont nécessaires pour faire un enfant,

enfant, que s'il en manque quelqu'une, il n'en faut atendre qu'un faux-germe ou un fardeau, ou tous les deux ensemble. Et pour parler en particulier sur cette matiére qui me paroît fort dificile, on me permettra seulement de l'ébaucer, sans l'examiner au fond, n'aïant lû aucun Auteur, si l'on excepte *Vallériola*, qui en dit quelque chose, qui m'ait indiqué comment se font les irrégularitez de la génération.

Je ne parle point ici des Monstres, qui sont des choses extraordinaires dans la nature, & qui ne viennent point de la conception ni des semences des sexes humains : mais je parle des erreurs de la conception, qui sont faites par le défaut & les maladies de la semence, ou par l'abondance & la mauvaise qualité du sang des régles. Car la véritable, aussi-bien que la fausse conception, se fait par le mélange de la semence de l'homme & de la femme, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs & que nous le ferons encor voir dans la suite de ce discours.

La femme n'a pas la puissance de se

polluer comme l'homme, ni de se décharger de sa semence superfluë. Elle la garde quelquefois fort long-tems dans ses testicules, ou dans les cornes de sa matrice, où elle se corrompt, & devient jaune, trouble ou puante, de blanche & de claire qu'elle étoit auparavant. Au lieu que l'homme se polluant souvent, même pendant le sommeil, sa semence est toujours nouvelle, & ne demeure jamais dans ses conduits pour s'y corrompre, à moins qu'il ne soit incommodé. Alors sa maladie la rend souvent inféconde. Et si elle est en ce tems-là communiquée à une femme saine & fertile, ou elle ne cause point tant de génération, ou si elle en cause, elle fait un enfant malade & valétudinaire.

1. Tous les vices & les irrégularitez de la conception viennent donc plutôt du côté de la femme que de l'homme. Si par hazard la semence de l'homme rencontre la semence corrompuë de la femme, il ne faut pas alors en espérer de véritable conception. La semence de l'homme a beau avoir toutes les

les qualitez nécessaires pour engendrer, elle ne peut néamoins produire un enfant, si elle trouve des humeurs qui la rendent incapable de faire son action naturelle : si dans la matrice elle se mêle avec une sérosité corrompuë & virulente qui détruit son ame, que *Galien* apelle esprit génitif; & si enfin entrant dans l'une de ses cornes & se communiquant à la semence de la femme, elle la rencontre troubie & incapable de recevoir ses impressions. Car quelle aparence y a-t-il que la semence de la femme soit émuë par les esprits actifs de celle de l'homme, & qu'elle en soit comme caillée, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, si elle-même manque d'esprits, & si elle a perdu par sa corruption ce qu'elle avoit de meilleur & de plus actif ?

Cependant la nature qui n'est jamais dens l'oisiveté, ne laisse pas d'agir incessamment, & par le moïen des esprits de la semence de l'homme, d'agiter en quelque façon la semence corrompuë de la femme, qui n'aïant nulle disposition à former les parties d'un

d'un enfant, s'enfle ſeulement, ſe multiplie & ſe fermente en quelque façon.

Après quelques ſemaines, la boule ainſi enflée, eſt jettée par le mouvement de la trompe dans la cavité de la matrice, où elle s'enfle encor davantage : elle eſt là entretenuë & fomentée par des humeurs ſéreuſes, qui pénétrent les pores de ſa membrane & qui lui communiquent dequoi la faire croître.

Deux mois & demi, trois ou quatre mois au plus ne ſe ſont pas plutôt écoulez, que la nature voïant qu'elle travaille en vain ſur une matiére qui n'eſt point propre pour être animée, ſe dé-jait enfin de ce faux-germe par des éforts & des douleurs inſuportables, & par des accidens irréguliers. Car la femme qui le porte, ſe ſent plus groſſe & plus incommodée, que ſi elle avoit conçû un enfant : & la matrice pendant le tems de la fauſſe groſſeſſe, faiſant tomber de ſon fond une roſée continuelle de ſang, s'épuiſe peu-à-peu elle-même, ce ſang ne pouvant être retenu par une boule animée. Enfin,

après

après le tems prescrit par la nature, ce faux-germe sort quelquefois aussi gros que le poing, comme l'expérience me l'a montré. Il est couvert d'une peau assez dure, qui n'est autre chose que la membrane qui envelopoit la semence de la femme, lorsqu'elle étoit dans l'une des cornes de la matrice. Si l'on coupe cette boule, on y trouve une humeur jaune & corrompuë, souvent semblable à de la boüillie, & cette humeur n'est que la semence de la femme qui avoit de mauvaises qualitez, & qui a été ensuite fomentée & entretenuë par une semblable matiére.

2. La seconde espéce de faux-germe est d'un autre figure & s'engendre d'une autre sorte. L'esprit génitif qui réside dans la semence de l'homme, quelque sain & quelque actif qu'il puisse être, est presque étoufé par le mélange des humeurs cruës & séreuses qu'il rencontre quelquefois dans la matrice dès qu'il y est entré, si bien que se coulant ensuite dans l'une de ses cornes, il ne peut y faire aucune production, s'il y trouve de pareilles liqueurs

liqueurs qui ſoient rebelles à ſon impreſſion : d'où vient qu'il ne faut pas s'étonner, s'il ne peut imprimer ſon caractére ſur des matiéres ſi irréguliéres, & s'il ſe fait un faux-germe ou une fauſſe conception. Il ſort ſeulement de la ſemence de l'homme ainſi mêlée, quelques eſprits foibles & languiſſans, qui pénétrant pluſieurs boules & le corps même de la femme, mettent plutôt ſes humeurs en mouvement, qu'ils n'en entreprennent de génération.

Les eſprits de la ſemence de l'homme ne pouvant donc agiter la ſemence de la femme, ne laiſſent pas de pénétrer juſques dans la maſſe de ſon ſang qu'ils excitent tant ſoit peu, & qu'ils font ſufiſamment fermenter, pour faire degouter dans la cavité des cornes pluſieurs goutes de ſemence, dont pluſieurs boules ſont formées. Ces boules qui n'ont pas tout ce qu'il faut pour la génération, ſont ſucceſſivement chaſſées dans la cavité de la matrice, après que la chaleur naturelle a fabriqué une petite peau mince à chacune de ces bou-

boules, comme le feu du four produit la croute du pain.

Quelque-tems ne s'est pas plutôt écoulé, que toutes ces petites boules se joignant les unes aux autres par de petites fibres, font la grape du faux-germe, ou un corps à peu près semblable à la chair du col d'un Coq d'Inde. Ces fibres charnuës sont produites par quelques goutes de sang, qui sort plus ou moins abondamment du fond de la matrice, dans le second ou le troisiéme mois de la fausse-grosse.

Je ne saurois prouver plus clairement ce que je dis, que par l'histoire de Mademoiselle L.... que je ne veux pas répéter ici, & que j'ai raportée tout au long au chapitre précedent, *article 6. figure* 7. Ce que dit *Vallériola* sur cette matiére de *Louison* & de la femme de *Georges*, confirme ma pensée. La premiére, après six mois de grossesse aparente, rendit une grosse grape membraneuse, à laquelle une infinité de petites boules, semblables à des œufs de poisson, étoient atachées; elles contenoient un humeur qui étoit devenuë

venuë jaune, trouble & puante par un trop long ſejour.

La nature ne peut ſoufrir long-tems ces fauſſes-génerations. Elle s'en défait quand elle le juge à propos, par des douleurs & des tranchées diférentes de celles des véritables acouchemens. Car ce faux-germe, auſſi bien que l'autre, ne ſéjourne guéres plus de quatre mois dans la matrice ſans ſe corrompre; & s'il y demeure juſqu'au 5. *6.* ou 7. mois, qui eſt le plus long ſéjour de ces faux-germes, l'expérience m'a apris que leurs humeurs ne ſont plus claires, ni blanches, mais jaunes, troubles, corrompuës, ou puantes.

3. La troiſiéme eſpéce de faux-germe, eſt un faux-germe animé. Je le nomme ainſi, parce qu'il ne repreſente pas la figure d'un homme, mais de quelqu'autre animal. Il ſe forme de cette ſorte.

La ſemence qui eſt renfermée dans l'une des cornes de la matrice d'une femme, ne contient pas toujours des matiéres entiérement corrompuës & incapables de recevoir les impreſſions

de

de la semence de l'homme, comme dans le premier & le second faux-germe : elle ne conserve pas aussi des matiéres pures comme dans la véritable conception ; mais il arrive quelquefois que la liqueur de la boule est mêlée de bonnes & de mauvaises humeurs, comme nous voïons de bon & de mauvais sang sortir d'une veine piquée ; si bien que dans cette boule, il y a des liqueurs fléxibles & fécondes, & d'autres étrangéres & incapables de recevoir le caractére que peut leur imprimer la semence de l'homme.

Quelque forte & quelque active que soit cette semence, elle ne peut communiquer sa vertu qu'aux matiéres disposées à recevoir son impression: desorte que si la semence de la femme & les esprits de cette même semence sont en petite quantité, & qu'outre cela ils soient en partie infléxibles, irréguliers & languissans, quelle aparence y a-t-il qu'ils deviennent fertiles & qu'il s'en fasse une véritable conception ?

Il ne se faut pas imaginer que l'intelligence se mette en peine de fabri-

quer le corps de ce faux-germe. Dieu n'envoïe point une ame immatérielle & incorruptible dans le corps de ce qui n'est point homme ; mais toute la fabrique de ce corps doit être atribuée à l'ame, qui réside dans la semence de l'homme qui agit comme elle peut, en suivant les ordres que la nature lui a prescrits.

Cette ame donc, que l'on peut apeller humaine, se voïant obligée par la nécessité de son essence de faire un corps de la matiére qu'elle rencontre, s'aquite de son devoir, & travaille incessament sur cette matiére inégale pour en faire quelque génération. Car comme la nature veille incessament à la perpétuité des hommes, elle aime beaucoup mieux faire travailler les agens sur quelque matiére que ce soit, que de les laisser en repos. C'est ce qu'elle fait dans cette ocasion. Le défaut de matiére ne l'empêche point d'agir, & bien qu'elle en manque pour former un enfant entier, & qu'elle ne trouve point de quoi pour faire les bras ni les jambes, elle ne laisse pas pourtant de fabriquer quelque cho-

chose, qui ressemble en quelque façon aux agens qui l'ont produit.

Quoique la matiére sur laquelle l'ame travaille, soit mélée avec d'autre qui n'a nulle disposition à la génération humaine; cependant elle qui a des dispositions convenables, sert à former un tronc animé, qui ressemble à un gros ver ou à un serpent; c'est-à-dire, que ce corps n'a ni bras ni jambes.

Si dans une autre ocasion elle rencontre un peu plus de matiére, pour former les bras & les cuisses d'un fétus, alors elle ne fait que les commencer, sans pouvoir les perfectionner, faute de matiére, & ainsi ces parties imparfaites n'étant pas proportionnées au reste du corps, il se forme un fétus, qui ressemble à un lézard, à un rat, sans queue & sans poil, ou enfin à une grenoüille.

Si dans une troisiéme ocasion, la boule où se forme le fétus est trop près de la matrice, & que là elle soit trop pressée par les membranes trop dures d'une de ses cornes, & qu'outre cela le fétus manque de matiére pour être

formé, alors l'ame ne peut faire qu'un animal qui manquera de quelques parties & qui aura les autres en même-tems diformes. C'est ce que l'expérience nous fait connoître, lorsqu'elle nous fait voir des femmes qui acouchent de quelqu'enfant, qui a la figure d'un pourceau, d'un aigle, ou de quelqu'autre animal semblable.

La boule où ce faux-germe animé est formé, est chassée avec le tems dans la cavité de la matrice, comme le sont les véritables enfans, & là cet animal recevant des cornes & du fond de la matrice des humeurs pour se nourrir & se perfectionner, croît de jour en jour, jusqu'à ce que la nature en étant irritée, s'en défasse avec peine, souvant avant neuf mois, & quelquefois aussi dans le terme ordinaire de la naissance des véritables enfans; ainsi qu'*Houlie* nous l'aprend, par l'histoire d'une femme qui acoucha de quelques enfans semblables à des grenoüilles.

Quoique l'ame de la semence de l'homme, ou si l'on veut, les esprits de cette même semence soient afoiblis

par

par le mélange d'une matiére irréguliére, avec laquelle ils se sont mêlez dans la matrice un moment avant la conception même; cependant ils ont encor la vertu de pénétrer le corps de la femme & de faire leur impression sur toutes ses humeurs qu'ils mettent en mouvement, & qu'ils font ensuite cailler pour faire l'arriére-faix de ce faux-germe animé. Car le sang des régles coulant du fond de la matrice, acheve de nourrir cet animal, comme il fait le véritable enfant. Mais parce que le sang de la femme aussi-bien que la semence, a des parties hétérogénes, & est d'une substance toute diférente les unes des autres, il ne faut pas s'étonner si l'arriére-faix, aussi-bien que le faux-germe, a des parties si diformes, & si peu semblables à celles d'un arriére-faix d'un véritable fétus.

Il y en a qui ne peuvent croire que ces faux-germes aïent des causes naturelles, ainsi que nous venons de l'expliquer. Ils pensent que les astres par leurs diverses rencontres, font la cause de la génération de ces animaux: mais,

comme nous l'avons dit ailleurs, les astres sont trop éloignez de nous pour en être des causes prochaines. Ils ne sont seulement que concourir, en qualité de cause commune, dans toutes les opérations véritables ou depravées de la nature.

Rondelet a une plaisante pensée sur la génération de ces faux-germes animez. Il croit que si les femmes engendrent des fetus qui ressemblent à des lézards, à des hérissons, ou à d'autres pareils animaux; on doit les interroger, pour savoir si elles n'ont point mangé d'herbes ou bû d'eau qui conservât la semence de ces animaux. Car il se persuade que les vers, les grenoüilles ou les autres animaux qui s'engendrent quelquefois dans les boïaux des hommes, ne peuvent venir que des semences qu'ils ont avalées, & que la chaleur naturelle a fait éclore dans leurs corps, ainsi que la semence de ces animaux étant distribuée parmi le sang d'une femme, peut être envoïée à la matrice, & y produire une espéce d'animal semblable à celle dont elle procéde.

Mais

Mais le ſentiment de *Gordon* & de quelques autres Médecins ſur cette matiére, eſt ce me ſemble bien plus probable que ceux-là. Ils diſent que la mauvaiſe nourriture des femmes fait de mauvaiſe ſemence, & qu'elle eſt la cauſe de tous les déſordres qui arrivent dans la conception. C'eſt pour cela, ajoûtent-ils, que l'on apelle, *Fréres des Lombards, ou des Salernitains*, les faux-germes animez, que les femmes Italiennes engendrent quelquefois avec de véritables enfans, parce qu'elles ſe nourriſſent fort mal. Ainſi les fauſſes conceptions ſe font par un mélange irrégulier & par une proportion inégale des ſemences des deux ſexes, comme ſix goutes d'eſprit mêlées avec trois goutes d'eau forte ſont mal fermenter la matiére ; mais il en faut ſix pour la bien faire agiter : j'en dis de même de la véritable conception ; il faut une véritable & une égale portion de ſemence ſaine des deux ſexes pour la bien faire.

L'expérience confirme cette opinion ; car dans tous les lieux de l'Europe,

pe, principalement dans les Méridionaux, où la plûpart des femmes ne se nourrissent que d'herbes, de légumes ou de fruits, qui font de mauvais sang & de mauvaise semence, il arrive de pareils désordres dans la génération. L'Italie & l'Espagne nous fournissent assez d'exemples sur ce sujet, que nous raporterions ici, si nous ne craignions d'ennuïer le Lecteur, qui pourra les lire dans les Auteurs qui les ont écrits.

Il est si vrai que la génération des faux-germes se fait de la maniére que je l'ai dite, que si l'on corrige l'intempérie des entrailles des femmes, si l'on purifie leur sang, & si l'on évacuë ses mauvaises humeurs, qui font de mauvaise semence, on verra bientôt après arriver de véritables conceptions, ainsi que l'expérience nous le montre.

Après avoir prouvé que les faux-germes se forment par les vices & les défauts de la semence, il faut expliquer à cette heure comment les fardeaux s'engendrent par l'abondance & la mau-

mauvaise qualité du sang des régles.

Il y a de deux sortes de fardeaux, qui n'ont de cordon ni l'un ni l'autre, comme a le véritable fétus; l'un paroît avoir quelque principe de vie, & l'autre est tout-à-fait inanimé. Celui-là ne vient pas seulement de la semence de l'homme & de la femme mêlées ensemble, mais encor de beaucoup de sang des régles: & c'est la raison pourquoi les bêtes n'en engendrent point, n'aïant pas tant de sang de régles que les femmes, & celui-ci ne procéde que de la semence de l'homme & du sang des régles, ainsi que nous le ferons voir dans la suite de ce discours.

Le fardeau animé est une masse de chair couverte de peau, sans figure humaine, qui a des artéres & des veines avec quelque mouvement obscur. Il se forme de cette sorte. Le sang des régles ne sort tous les mois du corps des femmes que par la fermentation que leur semence a excitée dans toute la masse de leur sang, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs: si bien que ce sang a toûjours plus ou moins de semence

mence dans sa masse , & par conséquent est plus ou moins susceptible des impressions que peut lui faire la semence de l'homme. Car cette semence fait cailler le sang de la femme, au lieu que la semence de la femme ne le met qu'en mouvement. C'est à la semence de l'homme que l'on doit atribuer la formation du fétus & de l'arriére-faix, & c'est aussi à cette même semence que l'on doit atribuer la vertu de faire les deux espéces de fardeaux ; savoir, l'animé & l'inanimé, que nous avons tous deux souvent observez dans les Hôpitaux des Païs du Midi, où les femmes grosses sont reçûës.

La semence de l'homme étant donc jettée dans la matrice y trouve quelquefois tant d'humeurs qui embarassent les parties actives de sa substance, qu'elle ne peut pénétrer dans les cornes de la matrice pour y former un enfant. Elle demeure dans la cavité, comme engluée par l'abondance du sang des régles qui l'empêche de faire son action. L'ame de cette semence qui

qui veut incessamment agir, lorsqu'elle trouve de la matiére tant soit peu disposée à recevoir son caractére, ne peut demeurer sans rien entreprendre. Elle agit donc sur la semence de la femme, qui depuis peu est sortie en abondance des cornes de la matrice, & qui s'y trouve mêlée parmi beaucoup de sang des régles. Elle en forme quelque chose d'animé, mais quelque chose d'informe. Elle y fait de la chair qui croît peu-à-peu; elle y forme des artéres, des veines, des ligamens, une peau, & donne à tout ce composé un mouvement tremblant & un sentiment obscur; comme la nature en donne de semblables aux éponges. C'est de cette sorte de fardeau qu'étoit celui qu'observa *Mathieu de Grados*, qui après être né, ne vécut que quelques momens.

2. Mais si la semence de l'homme se mêle dans la matrice avec beaucoup de sang des régles, parmi lequel il y ait fort peu de semence de femme, alors il ne se fait nulle conception, le sang des régles étoufe presque l'ame & tous les

les eſprits de la ſemence de l'homme ; & s'il en reſte quelques-uns, ils ne ſervent qu'à faire cailler & à former quelques veines parmi une chair ſans figure, ou s'il ſe fait quelque ſorte de conception, ce qui eſt animé ne vit pas long-tems ; ſi bien que l'un & l'autre fardeau ; c'eſt-à-dire, & celui qui a été peu ce tems animé, & celui qui n'a jamais eu de principe de vie, demeurant l'un & l'autre fort long-tems dans la matrice, ils y croiſſent comme des potirons ou des trufles ; & l'on en a vû y demeurer quelques années, ou toute la vie même, comme la femme d'un Potier d'étain de Paris, qui porta un fardeau dix-ſept ans, & qui en mourut enfin, ſelon la remarque d'*Ambroiſe Paré*.

Tous ces faux-germes & ces fardeaux ſe forment quelquefois tous ſeuls, comme nous venons de le dire, quelquefois avant le véritable enfant, & quelquefois auſſi après ; c'eſt-à-dire, par ſuperfétation.

Il n'eſt pas plus dificile à croire que la véritable conception ſe faſſe après

la

la génération d'un faux-germe ou d'un fardeau, que de croire que la superfétation soit possible, de laquelle l'on ne doute plus presentement, & que de croire aussi que le véritable fétus se puisse former dans les entrailles d'une femme, après qu'elle a introduit dans la cavité de sa matrice un pessaire pour la tenir assujétie, comme l'expérience me l'a fait voir, & que quelques autres histoires nous l'assurent. Car soit que le faux-germe se forme dans une des cornes de la matrice, soit que le fardeau ocupe son fond, cela n'empêche pourtant pas que le véritable fétus, ou que la semence de l'homme, ne s'empare de la corne vuide.

La superfétation d'un faux-germe ou d'un fardeau arrive quelquefois, lorsqu'un enfant est formé dans une des cornes de la mattice & qu'il ne descend pas si-tôt dans sa cavité. Si pendant ce tems-là une femme amoureuse est caressée, alors elle peut concevoir une fois, par la vertu de la semence de l'homme qu'elle reçoit dans les premiéres semaines de sa grossesse,

& ainſi donner lieu à une ſeconde génération & à la formation d'un faux-germe ou d'un fardeau, ſelon que la matiére ſera diſpoſée pour les former.

La ſemence de l'homme entre donc dans la même corne où la véritable conception ſe fait pour y produire un faux-germe animé, & y trouvant la ſemence de la femme vers l'extrémité de la trompe qui touche la matrice, elle imprime ſes caractéres féconds ſur une partie des humeurs qu'elle renferme & qui ſont propres à les recevoir. Mais comme la corne de la matrice, où eſt le premier fétus qui a toutes ſes parties acomplies, en eſt irritée après quelques ſemaines, elle les jette dehors l'un & l'autre, le dernier conçu ne faiſant que de recevoir ſes premiers linimens.

Le véritable & le faux-fétus tombent donc dans la cavité de la matrice, & là s'éforcent d'un côté & d'autre d'atirer des humeurs pour ſe nourrir; mais comme le premier formé eſt le plus fort, il s'empare auſſi de ce qu'il y a de meil-

meilleur dans les parties naturelles de la femme : au lieu que l'autre étant languiſſant, & par ſa premiére conformation & par ſa privation de l'aliment qui lui eſt convenable, il demeure imparfait & prend la figure qui répond aux animaux dont nous avons parlé ci-deſſus.

Quelquefois au contraire le faux-fétus ſuce ce qu'il trouve de meilleur, & ne laiſſe au véritable que le ſuperflu & les ordures ; d'où vient que ce fetus ne pouvant vivre de ce mauvais aliment, il languit & il meurt avant que de naître. C'eſt de-là qu'eſt venuë la fable que l'enfant naiſſant étoit mordu par le faux-germe, & que par ſes morſures il l'empoiſonnoit de ſon venin.

On peut ici former une queſtion ; ſavoir, ſi une femme peut engendrer un faux-germe ou un fardeau, ſans avoir été careſſée d'un homme ?

Ceux qui ſont d'avis que les vierges, auſſi-bien que les femmes, ſont ſujétes aux déſordres de la conception, comme *Jules Scaliger* & *Lévinus Lem-*

nius le ſoutiennent, lorſqu'ils diſent que *Galien* a juſtement comparé les œufs des poules aux fardeaux des femmes, & que ces animaux faiſant des œufs ſans mâle, une femme pouvoit auſſi faire un fardeau ſans la communication d'un homme; que la forte imagination d'une fille amoureuſe pouvoit faire une impreſſion ſuſiſante ſur des matiéres renfermées dans ſes parties naturelles, & que de-là il pouvoit ſe former auſſi-bien un fardeau que des taches ſur le corps d'un enfant: & qu'enfin on avoit des exemples de perſonnes d'une vie exemplaire, qui avoient engendré des fardeaux ſans avoir été careſſées par des hommes.

Mais ce ſentiment, qui paroît favorable aux femmes qui ont proſtitué leur pudicité, ne ſauroit forcer l'eſprit de ceux qui ont examiné de bien près les actions de la nature ſur le fait de la génération. Car il eſt aiſé de ſavoir par expérience, que de toutes les Religieuſes & de toutes les filles qui ſont au monde, il n'y en a pas une qui ait engendré un fardeau, & nous n'avons

vons point d'hiſtoire qui nous le faſſe remarquer ; & ſi nous en avons quelques-unes, elles nous ſont fort ſuſpectes, & nous les croïons ſupoſées : car outre pluſieurs raiſons, les filles n'ont pas les vaiſſeaux de la matrice aſſez ouverts qui puiſſent donner aſſez de ſang pour en former un. Il n'y a que les femmes ſanguines & amoureuſes qui ſoient capables de ces ſortes de générations, quand elles s'allient à contre-tems avec un homme.

La forte imagination d'une femme, non plus que l'ardeur exceſſive de l'amour, ne ſont point capables de faire quelque ſorte de génération, comme *Lévinus* nous le veut faire acroire. Car quelle aparence que l'action de l'ame, qui eſt immatérielle, puiſſe former des taches ſur le corps des enfans, & qui plus eſt, un corps dans les flancs d'une femme ? C'eſt ce que nous avons examiné ailleurs, en parlant des taches des enfans, & que nous examinerons encor au *chap.* 7. de ce Livre.

Au reſte, on ne pourroit atribuer la cauſe éficiente de cette eſpéce de géné-

nération qu'à la ſemence de la femme ; qui ſe mêle parmi le ſang de ces régles pour en faire un fardeau. Mais comment ſe pourroit-il faire que cette ſemence, qui originairement eſt du ſang féminin, pût avoir des parties ſi diférentes entr'elles pour faire cailler le ſang dont elle procéde, & de plus pour y former une peau, des artéres & des veines ? Il n'y a que la ſemence de l'homme qui eſt d'une toute autre matiére, qui puiſſe cauſer des éfets ; & c'eſt à celle-là auſſi à qui l'on en doit atribuer la faute & la véritable génération humaine. *Une choſe ne peut agir ſur ſoi-même :* il faut qu'elle ait des parties de diférente ſubſtance, pour mettre un corps en mouvement & pour en former quelque choſe. Il eſt vrai que la ſemence de la femme peut faire mouvoir ſon ſang, comme fait la bile lorſqu'elle y eſt mêlée, mais elle n'en peut rien former.

De plus, perſonne n'a dit juſqu'ici, que le faux-germe s'engendroit ſans la participation d'un homme, & cependant il eſt auſſi-bien une erreur de la

con-

conception, que le fardeau qui n'eſt que la chair de l'arriére-faix mal faite.

Diſons encor, que ſi le fardeau pouvoit ſe former ſans la ſemence d'un homme, nous ne verrions pas ſi ſouvent des enfans conçus & liez avec des fardeaux ; & *Aléxandre Benoît* ne nous feroit point obſerver un enfant de 4. ou 5. mois étoufé au milieu d'un fardeau, dont il tiroit ſon aliment, comme de l'arriére-faix. Et *Kerkringe* ne nous en montreroit pas un autre, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus.

Ajoûtons à cela, que ſi le ſang des régles s'eſt caillé quelquefois, & qu'en ſortant il ait donné des marques d'un fardeau, comme le témoigne *Marcellus*, on doit croire que ce n'étoit que du ſang qui ſe caille aiſément, lorſqu'il eſt pur & qu'il eſt hors de ſes vaiſſeaux : ſi on le met en l'eau, il ſe diſſoud incontinent, & on voit par-là que ce n'eſt que du ſang en grumeaux, & non une fauſſe-conception.

On peut encor dire que l'équivoque du mot de *Fardeau* a été la ſeule cauſe que pluſieurs Médecins ont cru

que le fardeau pouvoit être engendré ſans la participation d'un homme. Ils étoient fondez ſur les écrits de quelques anciens Médecins qui ont pris le fardeau pour une humeur de la matrice ; mais la génération de ce fardeau ne dépend point du commerce d'un homme avec une femme : il n'en eſt pas de même de celui dont nous parlons, qui ne peut être engendré ſans que l'homme y ait contribué de ſa part.

Enfin les œufs des poules n'ont nulle proportion aux fardeaux des femmes. Il eſt vrai que les femmes ont des matiéres qui répondent aſſez bien aux matiéres des œufs, & que celles qui jouiſſent d'une ſanté parfaite, & qui ſont dans une belle jeuneſſe, rendent ſouvent de la ſemence proportionnée au blanc de l'œuf, & des régles qui répondent au jaune, qui ont l'une & l'autre les mêmes uſages ; mais l'expérience nous a montré que cette ſemence & ce ſang des régles n'engendroient rien, s'ils n'étoient touchez par un homme ; comme il ne ſortiroit point de poulet d'un œuf, à moins qu'il ne fût ren-

rendu fécond par la femence du coq.

On peut donc conclure, après *Hypocrate*, *Ariftote*, *Galien*, & plufieurs autres, que les générations ne fe peuvent faire fans qu'une femme ait été careffée par un homme.

Il feroit bon de raporter ici les fignes des faux-germes & des fardeaux, pour les diftinguer d'avec la véritable groffeffe, puifque c'eft principalement l'afaire d'un Médecin, qui ne doit jamais s'y tromper.

Si donc une femme eft groffe d'un faux-germe ou d'un fardeau, elle a plus de douleur au ventre, que celle qui l'eft d'un véritable enfant. Sa douleur procédant plutôt d'une caufe qui eft contre les loix de la nature, que de celle qui eft contre fes équitables decrets.

D'ailleurs elle a les mammelles moins dures & moins pleines de lait : il y en a même qui manquent de lait, & qui nous marquent par-là qu'elles n'ont point d'enfans dans les entrailles.

Au refte, le fardeau n'aïant point de mouvement par lui-même, il tombe du

du côté que la femme se tourne ; au lieu que l'enfant demeure ataché par sa propre vertu dans le lieu où il est ; & qu'on le sent mouvoir de bas en haut, quand on met la main sur le ventre d'une femme grosse de cinq ou six mois, ce que l'on n'aperçoit point dans un faux-germe ni un fardeau.

Enfin une femme a beaucoup plus de peine & plus de tranchées à rendre un faux-germe ou un fardeau, qu'un enfant qui donne le branle aux couches ; au lieu qu'un fardeau étant immobile, les éforts doivent tous venir du côté de la mere.

****

CHAPITRE VI.

S'il y a un art pour faire des garçons ou des filles.

LA nature a fait tant d'impression sur les hommes par la loi qu'elle a imprimée dans leur cœur, qu'en dépit d'eux ils ont une envie secrete de se perpétuer. Cette passion est extrême dans

dans quelques personnes, & il s'en est vû qui n'ont rien épargné pour avoir des successeurs, principalement de sexe le plus noble. L'art qui enseigne ce secret, ne sauroit être trop estimé, puisque c'est souvent de-là que dépend le bonheur des Roïaumes & la tranquilité des familles.

Avant que de découvrir les régles de cet art, & que de dire ce que l'expérience m'a fourni sur cette matiére, il me semble qu'il faut auparavant expliquer de quelle maniére s'engendrent les garçons & les filles, afin de faire des remarques plus exactes pour les régles que l'on en doit établir, & pour fortifier en même-tems mon opinion sur la formation de l'homme, que j'ai exposée au chapitre quatriéme de cette Partie.

J'avouë que la question est grande, par laquelle on demande s'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, & qu'elle est peut-être la plus dificile qui soit dans la Médecine : je crois neanmoins qu'elle deviendra aisée à comprendre & à décider, si l'on veut en-

trer dans ma penſée, qui explique aſſez probablement, ſi je ne me trompe, l'origine & le progrès de la génération. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de grandes dificultez ici auſſi-bien qu'ailleurs, mais il me ſemble qu'il y a plus de vraiſemblance dans cette opinion que dans toute autre.

Tout le monde demeure d'acord, qu'à parler en général, le tempérament des hommes eſt fort diférent de celui des femmes : que les hommes ſont plus chauds & plus ſecs ; qu'ils ont une chair plus reſſerrée, une peau plus rude, des membres plus forts & plus robuſtes, un eſprit plus pénétrant, qu'ils vivent d'alimens plus durs, plus chauds & plus ſecs, & que leur exercice eſt ſouvent plus violent. Les femmes au contraire ſont plus froides & plus humides ; c'eſt-à-dire, moins chaudes & moins ſéches : elles ont une chair plus molette, plus délicate & plus polie, un eſprit plus aiſé ; elles uſent d'alimens plus froids & plus humides ; enfin, elles ſont preſque toujours dans l'oiſiveté.

Si

Si la nature des hommes & des femmes est de la sorte, il est certain que les uns & les autres ont puisé cette nature & leur inclination, qui en est comme un éfet inséparable, qu'ils l'ont puisée, dis-je, dans les flancs de leurs meres, lorsqu'elles leur ont fourni la premiére matiére dont ils sont composez.

Pour expliquer cette pensée, on doit se ressouvenir de ce que j'ai dit ailleurs & réfléchir un peu sur les principes de notre formation.

Dans une femme féconde, les cornes de la matrice sont remplies de semence, qui se change en petites boules grosses à peu près comme de petits pois, lesquelles sont rangées dans leurs petites cellules, comme sont en quelque maniére les œufs dans l'ovaire d'une poule, dont il naît plusieurs enfans, quand la semence de l'homme en a touché plusieurs. La boule que la semence de l'homme a renduë féconde, conserve parmi ses liqueurs le germe d'un enfant, qui d'abord sans doute est moindre qu'un ciron, & qui a

été formé, ſi c'eſt un garçon, d'une matiére chaude, ſéche & épaiſſe, pleine de feu & d'eſprit, avec des pores reſſerrez & des parties preſſées. Mais ſi c'eſt une fille, la matiére en eſt moins chaude, plus humide & plus délicate. Les parties en ſont plus déliées, & les pores plus ouverts & plus polis. Elle ne contient pas tant de feu, & il n'y a pas une ſi grande abondance d'eſprits: ſi bien que la diférence de l'un & de l'autre ſexe, ne vient que de la diverſité des ſubſtances des ſemences du pere & de la mere, de leurs qualitez premiéres, & de celles que l'on apelle de la matiére. Entre ces deux diſpoſitions de la ſemence féconde de la femme, il y en a une troiſiéme qui tient le milieu, & qui a ſon projet extrêmement tempéré dans toute ſorte de maniére, ſi bien qu'il naîtroit de-là une hermaphrodite, s'il n'étoit déterminé pour un garçon ou pour une fille, par l'ame de l'homme, & par l'activité de ſa ſemence, comme nous le verrons ci-après dans une diſſertation particuliére.

Her-

Hercule, si nous en croïons les Poëtes, étoit si robuste, qu'il n'engendra presque jamais d'enfans qui ne fussent mâles, & entre soixante & douze qu'il fit, il ne s'y trouva qu'une seule fille. Mais sans m'arrêter à ce qui pourroit paroître fabuleux, je trouve dans l'Ecriture que *Gédéon*, qui fut l'un des Princes du Peuple Hébreu, étoit d'un tempérament si chaud & si actif, qu'il engendra soixante & onze enfans mâles, sans qu'il soit jamais parlé d'aucune fille.

Lorsque la matrice reçoit la semence de l'homme, & que ses cornes, par une vertu particuliére, atirent cette humeur, pour la communiquer à la semence de la femme, qui a de la disposition à recevoir une impression subite par l'activité de la matiére spiritueuse de l'homme, alors l'ame & les esprits de cette matiére agissante servent de principe subalterne à tout ce bel ouvrage. Si ces principes trouvent une boule où il y ait un germe de garçon, ils lui donnent de la fécondité, en faisant fermenter toutes les petites

parties de l'humeur qui y eſt renfermée. Ils pénétrent & excitent ce petit projet que l'intelligence de la mere avoit commencé à former. Mais ſi l'ame & les eſprits qui ſont envelopez dans la ſemence de l'homme, touchent & rendent féconde une autre boule qui ait des diſpoſitions à faire une fille, la ſemence de l'homme y fera les mêmes impreſſions, puiſque ſouvent elle eſt indiférente à toute ſorte de ſexe, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs.

Les inclinations ſecrettes qui nous ſont naturelles, découvrent infailliblement les principes de la génération de l'un & de l'autre ſexe; car ſi je puis raiſonner des cauſes par ſes éfets, il me ſera permis de dire, que comme les hommes ſont naturellement robuſtes, & qu'avec cela ils ont un apétit naturel à vivre d'alimens chauds & ſecs, à s'ocuper inceſſamment, & à ſe donner de la peine à la guerre & aux grandes afaires, on doit conclure que leurs principes ſont plus forts & plus groſſiers que ceux dont les femmes ſont faites. Il s'en trouve peu

qui haïssent le vin & qui rejettent les choses qui leur piquent la langue. Les femmes au contraire sont naturellement délicates, & leur inclination, pour parler en général, ne se porte guéres au travail : elles usent, par une coûtume naturelle, d'alimens froids & humides, qui sont proportionnez à leur tempérament, & il ne s'en est guéres vû qui n'aimassent avec passion & le lait & les fruits; la nature leur demandant par un apétit secret dequoi faire subsister toutes leurs parties par des choses qui leur sont proportionnées.

Les principes de l'homme & de la femme sont donc fort diférens, puisque l'un & l'autre ont des inclinations si oposées. Le principe de l'un est plus chaud, plus sec & plus resserré ; & le principe de l'autre, plus froid, plus humide & plus molet.

L'expérience nous fait connoître cette vérité ; car une femme grosse d'un garçon, sera ordinairement plus vermeille & se portera beaucoup mieux, que si elle l'étoit d'une fille : la chaleur d'un garçon échaufe & ex-

cite la mere, au lieu qu'une fille par sa froideur augmente le froid & l'humide de son tempérament ; ce qui la rend valétudinaire & malade pendant toute sa grossesse.

S'il se rencontre quelquefois des femmes qui soient d'un tempérament plus chaud que quelques hommes, on n'en doit pas imputer la cause à la nature ; mais aux humeurs de la mere qui les a portées dans ses flancs, au lait de la nourrice qui les a allaitées, à l'exercice & aux alimens chauds dont elles ont usé pendant leur vie.

1. Ainsi ce n'est pas la matrice qui est la principale cause des mâles ni des femelles. Elle n'est que le champ de la nature où l'on seme, puisqu'elle ne fait pas la génération, & ne reçoit que ce qu'on lui envoïe de côté & d'autre. Elle s'ocupe seulement à préparer la semence de l'homme & à l'atirer dans ses cornes. Elle favorise ensuite la conception. Elle fomente les nouveaux germes & leur distribue l'aliment dont ils ont besoin. Enfin elle agit comme une bonne mere,

qui

qui fait vivre son enfant aux dépens d'autrui.

Bien qu'il semble qu'elle soit plus chaude du côté droit, à cause du foïe qui y est placé, que du côté gauche, l'expérience cependant nous montre qu'elle reçoit également de l'un & de l'autre des matiéres plus ou moins chaudes. Et il s'est aussi-bien trouvé des garçons du côté gauche de la matrice, que des filles du côté droit. Nous avons même quelquefois trouvé dans la dissection de quelques femmes, un mâle & une femelle du même côté. De-sorte que ce n'est ni la matrice, ni ses parties droites ou gauches qui sont la cause de la diférence des sexes.

2. Ce n'est pas non plus le sang des régles; car lorsque l'embrion se nourrit de sang, il a déja aquis sa nature & son sexe, & il seroit alors impossible de les lui faire changer. Les alimens peuvent, à la vérité, altérer notre tempérament, mais ils ne sauroient jamais le transformer dans un autre, bien loin de pouvoir faire changer nos parties de lieu & de figure.

3. L'i-

3. L'imagination de la femme, quelque forte qu'elle ſoit, ne peut encor produire cet éfet. Car combien y a-t-il de femmes qui n'ont que des filles & qui ne peuvent avoir des garçons, bien que leur imagination ſoit inceſſamment embaraſſée & comme farcie de l'idée de ces derniers ? L'imagination ne change ni nos humeurs ni leur tempérament ; la bile ne ſauroit par ſa force devenir pituite, & la matrice qui a des diſpoſitions pour une fille, ne ſauroit par ſon moïen en avoir pour un garçon, le tempérament de l'un & de l'autre étant trop éloigné, leur matiére trop opoſée, & leurs parties trop diférentes.

4. L'expérience nous aprend qu'on fait des garçons & des filles en quelque tems de lune que ce ſoit, & bien que la lune ait beaucoup d'empire ſur nos humeurs, & qu'elle preſide d'autant plus à la génération, qu'elle joint ſes influences à celles du ſoleil & des autres aſtres, cependant je ne crois pas qu'elle puiſſe faire changer les ſexes ; car quoiqu'elle enfle & multiplie la ſemen-

ſemence dans ſon croiſſant & dans ſa vigueur, & qu'elle en diminuë la force dans ſon décours & dans ſa défaillance, on ne peut pourtant la regarder que comme une cauſe fort éloignée pour la diférence du ſexe. Enfin les Maquignons & les Métaïers perdent leur peine, quand ils lient aux étalons & aux taureaux leur teſticule gauche, pour avoir des chevaux & des taureaux, ou le teſticule droit, pour s'aquérir des cavales & des vaches; puiſque l'expérience nous a déſabuſez là-deſſus & nous a fait voir que les hommes qui avoient perdu à la guerre le teſticule droit, ne laiſſoient pas d'engendrer des enfans de divers ſexes.

Il eſt donc véritable, que ce n'eſt ni la matrice, ni le ſang des régles, ni l'imagination de la femme, ni la ligature des parties génitales du mâle, ni enfin les aſtres qui ſont les cauſes prochaines de la génération des mâles & des femelles: mais c'eſt plutôt la diſpoſition & le tempérament de la matiére dont nous ſommes formez, ainſi que nous l'avons fait voir ci-deſſus.

Aprés

Après avoir expliqué le plus exactement que nous avons pû les premiéres causes de la génération des garçons & des filles, & en avoir découvert les causes immédiates, par le moïen de la matiére qui sert à les former, il faut presentement donner des régles pour engendrer en cette matiére & ces esprits qui contribuent à la diférence des sexes.

Premiére Régle. On ne voit guéres de trop jeunes ni de trop vieilles gens engendrer des garçons. Ils ne font ordinairement que des filles. La chaleur naturelle est trop foible dans les premiers pour cuire & perfectionner la semence. Les derniers sont trop languissans, & la glace de leur âge s'opose à l'abondance & à la chaleur des esprits qui doivent contribuer à former un garçon. Et parce que la semence n'est qu'un excrément de tout le corps & des testicules, il faut que toutes les parties soient fortes & vigoureuses pour engendrer de la matiére à faire un garçon; ce qui ne se rencontre ni dans les uns ni dans les autres.

Seconde Régle. La maniére de vivre eſt une des principales cauſes du ſang & des humeurs : ſi l'on mange & que l'on boive des choſes ſucculentes, chaudes & pleines d'eſprits, les humeurs participent de ces mêmes qualitez, & la ſemence a alors des diſpoſitions pour un garçon à venir. Mais ſi les alimens ſont froids, quelle aparence qu'elle puiſſe ſervir à engendrer de la matiére pour former un garçon ? Elle n'aura tout au plus que des diſpoſitions pour le corps d'une fille. Et l'expérience nous aprend, que ceux qui ſe nourriſſent d'alimens chauds & ſucculens, & de chair d'animaux laſcifs, aquiérent par-là, non-ſeulement la force d'engendrer, mais auſſi de faire un garçon, pourvû qu'il y ait tant ſoit peu de vivacité dans leur tempérament.

Troiſiéme Régle. Il n'eſt pas beſoin de manger ni de boire beaucoup & à contre-tems, quand on a deſſein de faire un garçon. La chaleur eſt plus vive & plus forte, quand nous ſommes réglez. L'excès cauſe des cruditez,

&

& l'on ne voit guéres d'hommes ni de femmes déréglez à table qui engendrent des garçons. Leur semence n'a presque point de chaleur ni d'esprits : & parce qu'elle est indigeste & imparfaite, elle n'est propre qu'à former une fille.

Quatriéme Régle. Si le manger & le boire éteignent notre chaleur naturelle, quand nous en usons avec excès ; l'action déréglée de l'amour nous épuise & nous rafraîchit de telle sorte, qu'après nos embrassemens réïterez nous n'engendrons que des filles. L'expérience nous le fait voir dans les jeunes gens, qui dans les premiers jours de leur mariage se caressent si éperdûment, qu'ils n'engendrent point du tout, ou s'ils engendrent, ce n'est ordinairement que des filles. Que l'on fasse réfléxion sur tous les mariages que l'on fait aujourd'hui parmi les hommes, l'on y verra sans doute beaucoup plus de filles aînées que l'on n'y rencontrera des garçons. Les Jardiniers impatiens ne recueillent jamais de bonnes graines. Ils désassaisonnent

toujours la terre; & quand ils veulent la semer, ou ils sont frustrez de leur atente, ou les plantes qui en viennent sont foibles & languissantes. Nous nous pressons trop pour l'ordinaire quand nous nous caressons, & si nous savions nous modérer, notre ouvrage seroit plus parfait & dureroit plus long-tems. Si lorsque nous caressons une femme, nous nous contentions d'une fois, il en naîtroit aparemment un garçon, au lieu que si par hazard une femme conçoit de la seconde ou de la troisiéme fois qu'on l'embrasse l'une après l'autre, il n'en naîtra assûrément qu'une fille, ou s'il reste encor quelques esprits & pénétrans dans la matiére qui doit servir pour un garçon, il sera fort petit, & peut-être defiguré, par le peu de matiére & d'esprits que lui fournira son pere.

Nous voïons tous les jours de jeunes femmes qui n'ont fait que des filles avec un homme, & qui étant mariées avec un autre ne produisent que des garçons. La chaleur de nôtre jeunesse nous précipite dans les délices de

l'amour : notre ſemence n'eſt pas plutôt faite, qu'elle eſt épanchée, & nos emportemens amoureux durent ſouvent dans les deux ſexes juſqu'à l'âge de vingt-ciuq ou de trente ans. Mais ſi un homme ne careſſoit ſa femme que trois ou quatre fois le mois, la ſemence de l'un & de l'autre ſeroit plus cuite, plus épaiſſe & plus remplie d'eſprits ; elle auroit plus de diſpoſition à former un garçon, que ſi on l'épanchoit plus ſouvent. Et c'eſt aſſûrément pour cette raiſon que les vieillards font quelquefois des mâles ; car comme ils manquent preſque de chaleur naturelle, & que leur ſemence eſt cruë & foible, s'ils n'atendoient deux ou trois mois, pour donner le tems à la nature de la cuire & de la perfectionner, ils ne ſauroient déterminer la ſemence de la femme à leur donner un ſucceſſeur.

Cinquiéme Régle. L'expérience m'a fait encor remarquer, que ſi les femmes qui ont des régles modérées, conçoivent après leur écoulement, elles font pour l'ordinaire des garçons ; mais ſi el-

ſi elles ont des régles abondantes, & qu'elles engendrent avant que ces régles paroiſſent, ou dès qu'elles finiſſent, elles font toûjours des filles. Si nous examinons la cauſe de ces diférentes productions que nous avons ſouvent obſervées, nous trouverons qu'elles prouvent clairement l'opinion que j'ai établie. Car les femmes qui ont abondamment leurs régles, étant d'un tempérament plus humide que les autres, elles ne peuvent produire en elles-mêmes de ſemence propre à faire un garçon, puiſque la complexion de leur corps & de leurs humeurs eſt opoſée à la génération d'un mâle. Dans le tems que les régles coulent encor, la matrice en eſt humectée & rafraîchie tout enſemble; & bien que cette partie pût réſerver alors une ſemence pleine de chaleur & gonflée d'eſprits, ſon intempérie & celle de tout le corps ſeroit pourtant une cauſe qui diminuëroit cette même chaleur, & qui diſſiperoit une partie de ces eſprits. Au lieu qu'une femme qui a ſes régles modérées, eſt agitée d'au-

tant de feu & de chaleur qu'il lui en faut pour un garçon ; la femence qu'elle engendre eſt chaude, féche & bien cuite, & après que ſa matrice s'eſt une fois défaite de toutes ſes impuretez, & qu'elle a été échaufée par le paſſage du ſang qui a coulé avec médiocrité, elle devient encor mieux diſpoſée qu'auparavant: ſi bien que la ſemence de l'homme y arrivant, elle la diſſoud & la raréfie alors plus promptement, pour la faire devenir propre à donner des caractéres de fécondité au projet du mâle qu'elle conſerve.

Sixiéme Régle. Enfin j'ai auſſi obſervé que les régions du Midi n'étoient pas ſi peuplées d'hommes que celles du Septentrion. Qu'il y avoit dans les premiéres ſix fois plus de femmes que d'hommes, & que dans les autres, les hommes égaloient preſque en nombre les femmes, ou les ſurpaſſoient même. Il eſt aiſé, ce me ſemble, d'en découvrir la cauſe.

La chaleur des Païs Méridionaux diminuë inſenſiblement la chaleur naturelle. Elle diſſipe continuellement des eſprits,

esprits, en tenant toûjours ouverts les pores des corps: si bien que l'on n'est ni si vigoureux, ni si grand mangeur que dans les Païs temperez ou froids. Les humeurs ne sont pas si bien digérées dans ceux-là que dans ceux-ci, & la semence dans les premiers est plus propre à engendrer des filles qu'à faire des garçons. Je dirai encor, que parce que les hommes y sont incessamment pénétrez d'une chaleur étrangére, & qu'ils ont acoûtumé de joüir des femmes avec excès, ils ont une semence cruë & indigeste, qui est toûjours disposée à faire des filles. J'ajouterai à ces raisons, que les femmes étant dans une continuelle oisiveté, & leur beauté consistant à ne point marcher pour être trop grasses, quelle aparence y a-t-il que dans cet état elles puissent avoir une semence forte & bien digérée, & que l'intelligence puisse former dans leurs flancs le projet d'un garçon d'une matiére si mal cuite? Au contraire, dans les Païs temperez & dans ceux qui sont médiocrement froids, on a beaucoup plus de chaleur naturelle. Le

froid bouchant les pores des corps en empêche la diſſipation, & la ſemence étant par cette raiſon plus chaude & plus remplie d'eſprits, on engendre auſſi plus de garçons que de filles.

C'eſt encor pour cela même que l'on fait plutôt des mâles, pendant que le vent ſoufle du côté du Nord. En éfet, les vents froids qui régnent dans nos climats le matin & le ſoir, pendant les ſaiſons les plus chaudes, empêchent l'épuiſement de nôtre chaleur naturelle, en arrêtant nos eſprits, qui le diſſiperoient autrement. C'eſt dans ce tems-là que notre chaleur & nos eſprits ſe multipliant dans nos corps, vivifient & animent, pour ainſi dire, la ſemence qui doit ſervir de principe à un garçon: & s'il eſt vrai que les Bergers aïant remarqué la vertu de ce vent ſur leurs troupeaux, ſont tous leurs éforts pour les faire acoupler pendant qu'il ſoufle, dans l'eſpérance de profiter plus ſur les beliers qu'ils ne feroient ſur les brebis, on peut bien dire qu'il n'a pas moins de pouvoir ſur la génération des hommes.

Pour

Pour moi, j'ai observé que le vent du Septentrion a une telle propriété pour conserver la vie des animaux & pour fortifier leur chaleur, que si par exemple, on tire hors de l'eau des carpes ou des anguilles, & puis qu'on les mette dans la paille le ventre en haut, on empêchera par ce moïen les premiéres de mourir pendant trois jours, & les autres pendant six : ce que l'on ne sauroit seulement faire pendant un jour entier, lorsque le vent du Midi soufle médiocrement.

En éfet, il afoiblit les animaux, en dissipant leur chaleur naturelle & en faisant évaporer leurs esprits : si bien que la coction se fait alors fort mal, le sang & les humeurs se distribuent très-lentement, & la semence ne peut avoir des esprits que pour animer le corps d'une femelle.

On doit donc conclure après toutes ces raisons, qu'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, & que si l'homme & la femme se marient lorsqu'ils ne croissent plus, s'ils observent exactement la façon de vivre que je

viens de prescrire, s'ils ne se caressent que rarement, & qu'ils donnent le tems l'un & l'autre à la chaleur naturelle de cuire leur semence & à l'ame de la perfectionner, & s'ils attendent qu'un vent soufle du Septentrion au plein de la lune, je suis très-persuadé, par l'expérience que j'en ai, qu'ils feront un garçon plutôt qu'une fille.

CHAPITRE VII.

Si les enfans sont bâtards ou légitimes, quand ils ressemblent à leur pere ou à leur mere.

PArce que la plûpart des Jurisconsultes, avec quelques savans Médecins, soutiennent qu'une femme pensant fortement à son mari au milieu de ses plaisirs illicites, fait par la force de son imagination un enfant qui ressemble parfaitement à celui qui n'en est pas le pere; il sera bon à examiner si la ressemblance d'un enfant dépend de l'imagination, ou de quelqu'autre cause.

se. C'est pourquoi nous rechercherons ce que c'est que la ressemblance des enfans à leurs ancêtres, nous en établirons les diférences, & nous tâcherons d'en découvrir les causes les plus véritables.

La ressemblance, selon le plus commun sentiment, est une qualité naturelle qui fait les hommes semblables les uns aux autres; si bien qu'en les regardant, ou en les voïant agir, on se trompe souvent, comme fit autrefois à Rome le Magistrat *Antonius*, qui acheta pour jumeaux deux beaux garçons, que *Torannius* lui vendit bien cher, quoique l'un fut Asiatique & l'autre Européen.

Les enfans ressemblent en trois façons à ceux dont ils sont issus. Ils leur ressemblent, dis-je, ou en qualité d'homme, ou en qualité de mâle & de fémelle, ou en qualité de particulier; desorte que l'espéce, le sexe & l'individu, établissent les trois sortes de ressemblance. Et pour ne parler ici que de la derniére, je dirai que les enfans ressemblent à leur pere ou à leur mere,

mere, dans l'ame & dans le corps.

Quoique l'ame de l'homme ſoit d'une matiére extrêmement ſubtile, que nous ne pouvons découvrir avec les yeux, elle nous donne pourtant des marques de reſſemblance par les éfets qu'elle produit. Les paſſions & les inclinations des enfans nous ſont connoître ceux dont ils ont été engendrez. Je ne parle point ici de l'ame immortelle, que j'ai nommée intelligence; je ſuis perſuadé qu'elle n'eſt pas matérielle, & qu'elle eſt d'une autre nature que l'ame, qui eſt la principale cauſe de la reſſemblance. Cette ame dont nous parlons, nous donnera, par exemple, des marques d'une exacte œconomie dans les fils, comme nous l'avons obſervé dans le pere, & elle inſpirera à ce même enfant les inclinations criminelles que l'on remarque dans la mere. L'ame de cet enfant reſſemble donc par ſes qualitez à ſon pere & à ſa mere. Pour le corps, il aura des proportions & des reſſemblances, à la figure, à la couleur & aux actions de ceux qui l'ont engendré : ou bien il reſ-

ressemblera à son grand-pere ou à son oncle : ou enfin il ne ressemblera ni aux uns ni aux autres ; mais il retiendra les deux autres sortes de ressemblances dont nous avons parlé ci-dessus.

J'avouë qu'il est fort dificile de découvrir les causes de toutes ces ressemblances, depuis que nous avons perdu la science qu'en avoient les *Psylles* ; ce qui a fait que les anciens ont été si partagez sur cette matiére, & que presque tous les Jurisconsultes ont plutôt atribué la cause de la ressemblance à l'imagination de la mere, qu'à toute autre chose.

Mais avant que de dire ce que je pense sur cette ressemblance, il me semble que je dois auparavant examiner si l'imagination en peut être la véritable cause.

1. Les Jurisconsultes disent, après quelques Médecins, que la femme a l'imagination si prompte & l'esprit si vif, que l'on ne doit pas s'étonner si elle imprime sur ce qu'elle conçoit dans ses entrailles, la ressemblance de ce qu'elle desire avec passion & de ce

qu'elle

qu'elle s'imagine fortement ; deſorte que ſi, par exemple, elle a un apétit déréglé pour le vin, pour des mûres, ou pour quelqu'autre choſe, ou qu'elle s'imagine fortement être careſſée par quelque perſonne ; ſon imagination eſt tellement atachée à ces ſortes d'objets, que l'expérience nous fait voir tous les jours que l'enfant qui ſe forme alors dans ſon ſein, reçoit les marques des deſirs ou des idées de ſa mere. Juſques-là même qu'il s'eſt trouvé des femmes blanches engendrer des enfans noirs, ſemblables aux Ethiopiens, pour avoir contemplé trop atentivement, pendant qu'elles concevoient, ou auſſi-tôt après avoir conçû, des Mores, ſoit réellement ou en peinture. L'imagination eſt ſi forte dans quelques femmes, qu'elles envoïent de leur cerveau à l'enfant qui ſe forme dans leurs entrailles, les corpuſcules des objets externes qu'elles y ont reçûs ; deſorte que ces images corporelles ſe communiquent aux parties tendres de l'enfant, par une ſuite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere.

2. Bien

2. Bien que les bêtes femelles aïent des ames incomparablement moins mobiles que les femmes, les Naturalistes nous font pourtant remarquer qu'elles ont assez de force pour faire ces impressions sur leurs petits : car si l'on envelope d'un mouchoir blanc le col d'un paon qui couve, ou que l'on peigne de diverses couleurs les œufs d'une poule, qui couve aussi, les petits du paon deviendront tous blancs, & les poulets tout bigarrez.

Mais parce que l'imagination de la femme est beaucoup plus vive que celle de ces animaux, elle communique aussi plus fortement à son enfant ce qu'elle s'est une fois vivement imaginé : desorte que si elle pense vivement à son amant, à son oncle, ou à son grand-pere lorsqu'elle conçoit, l'enfant qu'elle engendrera sera tout semblable à l'une de ses personnes.

3. La ressemblance n'est pas une preuve de filiation, selon le sentiment des mêmes Jurisconsultes. L'enfant qui ressemble à son pere n'est pas pour cela légitime. L'on ne sauroit sur cette

conjecture le déclarer héritier de son pere. Sa mere, dans des embrassemens illégitimes, a pû l'avoir engendré avec cette ressemblance par la force de son imagination : car en pensant toujours à son mari lorsqu'elle étoit entre les bras de son amant, elle a imprimé sur le corps tendre de l'enfant, qu'elle concevoit alors, les traits du corps & tous les caractéres de l'ame de celui sur lequel son imagination étoit fixement arrêtée. Sans doute que ce fut la même cause pour laquelle un Cuisinier de Rome ressembloit si bien à *Pompée le Grand*, que plusieurs le prenoient pour ce grand Capitaine.

On peut dire à tout cela, qu'il est vrai que notre ame étant liée à notre corps aussi étroitement qu'elle l'est, peut faire sur nous de violentes impressions ; l'expérience de tous les jours nous en donne assez de preuves. Mais je ne saurois me persuader que l'action de cette même ame soit capable de produire les ressemblances dont il s'agit. Ceux qui le soutiennent, ne se fondent que sur de vaines observations ;

tions; ſur des preuves imaginées, & ſur des raiſonnemens mal établis. Car que peut l'imagination d'un paon ou d'une poule ſur des œufs qu'ils n'ont pas pondus ? L'ame de ces deux eſpéces d'animaux eſt ſi peu active, qu'il n'y a pas d'aparence qu'elle pût agir hors d'eux-mêmes, & imprimer ſur des œufs étrangers des caractéres qu'elle ſe ſeroit figuré, ſi l'on peut parler de la ſorte.

S'il naît tous les jours des poulets bigarrez dans les fours d'Egypte, & que nos poules en faſſent éclore de mêlez, ſans que les œufs aïent été auparavant peints: peut-on aſſurer que c'eſt l'imagination de ſes animaux qui eſt la cauſe de la variété du plumage de leurs petits ?

Les taches, de quelque couleur qu'on les remarque aux enfans, ne viennent pas non plus de l'imagination de la mere, ainſi que nous l'avons obſervé ailleurs. L'imagination n'a point un pouvoir ſi violent, que d'imprimer des caractéres ſur un corps étranger: car lorſqu'un enfant ſe forme dans les

flancs de ſa mere, il n'agit que par lui-même, & alors il n'a beſoin d'elle, que comme une ſemence a beſoin de la terre. Comment donc peut-on comprendre qu'une femme groſſe de deux, de trois ou de quatre mois, aïant un apetit déſordonné de manger, par exemple, des mûres, & ſe mettant alors fortement ce fruit dans l'imagination, puiſſe communiquer à ſa main la vertu d'imprimer ſur l'endroit de ſon corps où elle ſera poſée, la reſſemblance de ce fruit, qui paſſant de-là, ſans s'arrêter, & ſe mêlant parmi ſon ſang, ſes eſprits & ſes ſucs qui coulent alors inceſſamment à ſes parties naturelles, puiſſent être imprimées ſur le corps de l'enfant au même endroit que la mere aura touché le ſien? En vérité l'imagination des hommes a ici plus de force que celle des femmes, & ce n'eſt que celle des premiers qui a inventé ces ſortes de raiſonnemens: ils n'ont pû trouver de cauſe naturelle de ce qui arrive; ils en ont allégué d'aparentes, pour ne demeurer pas court, aïant à rendre raiſon de cet éfet. Car de s'imaginer

giner qu'il y a une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere, & qui s'implantent dans le corps de l'enfant pour lui porter les corpuscules des objets externes, & pour lui imprimer les marques de ces mêmes objets, c'est ce que l'Anatomie ne nous a pas montré jusqu'ici.

Mais il est bien plus vraisemblable de dire que ces marques sont des inégalitez des défauts de la matiére dont nous sommes formez, que l'ame qui a ménagé le petit corps de l'enfant n'a pû en aucune façon corriger, ou plûtôt que ce ne sont que des contusions que le corps tendre de l'enfant a reçûës dans le commencement de sa vie. Et comme le sang est une fois sorti des veines par quelques coups, ou de la mere ou de l'enfant, ne se dissipe pas alors entiérement, les parties qui le reçoivent en demeurent toujours tachées.

Pour goûter bien ce sentiment, l'on n'a qu'à faire réflexion sur toutes les marques que les enfans aportent du ventre de leur mere, & l'on observera

toujours qu'elles ont du rouge. Il n'eſt pas poſſible que les femmes groſſes n'aïent jamais ſouhaité ardemment que de manger des choſes de cette couleur; nous voïons tous les jours le contraire, & leur apétit déréglé eſt auſſi-bien pour des choſes vertes, jaunes noires ou blanches, que pour des rouges. Cependant on n'obſerve preſque jamais aucune de ſes couleurs-là imprimées ſur la peau de leurs enfans.

Mais encor, n'eſt-ce pas une pure fable, que de dire qu'il y a eu des femmes blanches & mariées avec des hommes blancs, qui par la force de leur imagination aïent fait des enfans noirs? Elles n'avoient pas ſans doute le ſecret de *Julie* fille d'*Auguſte*, qui ne faiſoit jamais d'enfans qui ne reſſemblaſſent à ſon mari, quoiqu'elle fut careſſée par pluſieurs autres; parce qu'elle ne ſouffroit point leurs careſſes qu'elle ne fut groſſe de lui.

Pour moi je me perſuade aiſément que les femmes ont beaucoup contribué à introduire cette opinion, ſur la cauſe de la reſſemblance des enfans, afin

afin de se couvrir des fautes qu'elles commettent très-souvent, & qu'ensuite des personnes habiles & politiques, aïant consideré que ce sentiment étoit assez favorable pour le bien & pour la tranquilité de l'Etat, ont cherché des raisons pour l'apuïer.

Mais bien loin que l'imagination de la femme soit la cause de la ressemblance, il est même impossible qu'elle puisse produire les éfets que l'on se persuade.

1. Tout le monde sait quels transports sent une femme dans ses parties amoureuses quand elle est caressée; il semble alors que la chaleur naturelle l'abandonne pour y courir avec précipitation. Son imagination n'est alors fixée sur aucun objet qui puisse la détourner; & si elle est arrêtée sur quelqu'un, c'est assurément sur celui qui est présent.

Quoique la peur trouble en quelque façon ses voluptez, & qu'elle fasse quelqu'impression sur son ame, lorsqu'elle s'abandonne à des libertez illicites, elle prend néamoins ses précau-

tions

tions de telle ſorte, qu'elle peut jouir en aſſurance de ſes plaiſirs amoureux. Si elle ne peut avoir cette force d'eſprit, & que la crainte la trouble, bien loin de faire un enfant ſemblable à celui que la peur repreſente à ſon imagination, elle fait un avorton, qui manque de ce qu'il lui faut pour être formé : car ſon ame étant ailleurs, & ſon eſprit étant dans un mouvement irrégulier, elle ne peut concourir entiérement à la génération d'un enfant parfait. C'eſt delà même qu'il arrive que les grands hommes font quelquefois des enfans qui ſont indignes d'être leurs fils ; parce que l'ame des peres étant ocupée à de grandes afaires, ils ne communiquent pas aſſez de chaleur ni d'eſprits à leur ſemence, qui eſt ainſi la cauſe d'un enfant diforme ; ce que nous examinerons en particulier au chapitre ſuivant.

2. D'ailleurs, s'il eſt vrai que l'imagination ſoit la cauſe de la reſſemblance ; pourra-t-on dire que les mouches, ou que les plantes mêmes ont de l'imagination, pour engendrer ce qui leur

leur eſt ſemblable?Une mouche à miel, par exemple, a la même figure & les mêmes inclinations que celles qui l'ont engendrée, & celle-ci eſt ſi ſemblable, qu'il eſt impoſſible qu'on ne les prenne l'une pour l'autre. Cependant peut-on dire que c'eſt l'imagination de ces animaux qui eſt la cauſe de leur reſſemblance?

3. D'autre part, l'imagination de la femme doit avoir été vivement frapée par les objets, dont elle doit faire l'impreſſion ſur le corps de l'enfant qui ſe forme dans ſon ſein. Mais ſi cette femme n'a jamais vû ſon grand-pere, ou qu'elle n'ait jamais oui parler des défauts de ſes ancêtres, pour ſe les repreſenter fortement à l'imagination, comment pourra-t-elle faire un enfant louche, borgne, boiteux, ou piébot? Cependant l'hiſtoire nous aprend qu'il y avoit autrefois des familles à Rome qu'on ne diſtinguoit que par les défauts de leurs ancêtres, qui étoient *Sorabons*, *Conclues* ou *Scaures.* Et à Surgéres, dans notre voiſinage, il y a un muet qui eſt fils d'un homme qui parle,

le, & petit-fils d'un autre muet.

Je connois une femme boiteuſe du pié droit, qui fit ſa premiére fille incommodée du même pié; cependant elle m'a ſouvent proteſté qu'elle n'avoit jamais penſé à ſon incommodité pendant qu'elle concevoit, ni durant toute ſa groſſeſſe. Auſſi eſt-il certain que ſon défaut eſt peu ſenſible, & qu'elle y eſt tellement acoûtumée, qu'elle n'y penſe preſque jamais.

Les petits hommes du Septentrion ont tous les cuiſſes courbées en dedans; mais ce n'eſt pas ſans doute l'imagination de leur mere qui les rend ſemblables à leurs ancêtres; c'eſt plutôt quelque choſe d'interne & d'eſſentiel que nous découvrirons ci-après. Car de s'aller imaginer que le caprice d'une femme puiſſe forcer les principes dont l'ame ſe ſert pour agir naturellement, j'avouë que c'eſt ce que je ne ſaurois comprendre.

4. Au reſte, ſi l'imagination eſt la cauſe de la reſſemblance externe, elle doit auſſi être une cauſe univerſelle & agir inceſſamment de la même façon

dans

dans tous les particuliers ; desorte que les enfans dévroient toujours naître semblables à ceux que la mere s'est fortement imaginé. Si elle a pensé, par exemple, à un Héros, l'enfant qui en naîtra aura la figure de la personne imaginée ; & cependant nous voïons tous les jours le contraire, & nous sommes témoins qu'un enfant ressemble à son frére, à son oncle, ou à son bisaïeul, en qui la mere n'aura pas pensé, ni au moment de la conception, ni même après sa grossesse.

5. Après-tout, pour faire une ressemblance, il faut que toutes les petites parties qui doivent concourir à composer un enfant, soient tellement disposées pour une grosse tête ; par exemple, pour un nez aquilin, pour de gros yeux noirs, & pour tout le reste du corps, que nous remarquions dans un enfant une figure semblable à celle de son aïeul. Ce n'est point à l'imagination de la mere, qui est une faculté animale, comme l'apellent les Médecins, à former ainsi un corps & à en observer toutes les dimensions ;

elle

elle manque d'inſtrument pour cela, & n'a d'empire que ſur ce qui lui apartient. La formation d'un enfant ne peut être que l'action de l'intelligence, qui ſe ſert de l'ame pour lui donner la figure convenable. C'eſt donc à cette ame à donner la forme externe, & à chaque partie & à tout le corps même. Et ce ſeroit une choſe ridicule, que la faculté formatrice de l'ame, qui n'eſt autre choſe que l'ame même, compoſât une partie, & que d'un autre côté l'imagination qui n'en eſt qu'une faculté, lui donnât la figure. La Boulangére qui mourut en cette ville, il y a quatre ou cinq ans, à ſa troiſiéme couche dificile, parce qu'elle ne ſe pouvoit délivrer d'un enfant, qui avoit, comme ſon pere, les épaules fort larges, ne mourut que par l'éfort qu'elle fit en tâchant de le mettre au monde. Il reſſembloit ſi par faitement à ſon pere dans la largeur de ſa poitrine, que je ne puis croire que cette conformation ſoit venuë de l'imagination de la mere.

Sur ce principe, la mere de *Pierre Foreſtus*, l'un de nos ſavans Médecins, refu-

refusa en mariage, pour sa fille, un homme fort riche, parce qu'il étoit large d'épaules, dans la crainte que sa fille ne mourut en couche, par l'expérience qu'elle en avoit.

6. Mais encor est-ce l'imagination de la mere, qui a engendré dans les reins de son fils une pierre qui lui a été tirée à l'âge de cinq ans ? La mere a-t-elle jamais pensé à cette maladie, à laquelle le pere avoit des dispositions, quand à l'âge de 18. ans il fit cet enfant, puisque le pere même n'avoit point encor ressenti cette incommodité, dont il ne s'est aperçû qu'à l'âge de 50. ans ?

7. Enfin on ne peut atribuer à l'imagination de la mere, l'horreur qu'avoient deux fréres pour du fromage, puisque leur mere aimoit avec passion cet aliment : on dévroit plutôt atribuer cette répugnance à des causes internes & essentielles, puisque, selon la remarque de *Skenkius*, qui nous en fait l'histoire, leur pere ne pouvoit en souffrir l'odeur sans se pâmer.

Après tout cela, il faut donc dire

que ce n'eſt point l'imagination de la mere qui eſt la cauſe de la reſſemblance des enfans, non plus que des inclinations & des maladies auxquelles ils ſont ſujets : que c'eſt plutôt un pareil, & je puis dire un même principe qui a fait le corps du pere, qui travaille ſur celui du fils, & que l'ame de celui-ci imprime des caractéres ſemblables ſur une matiére qui lui obeït, & qui a des diſpoſitions à ces mêmes accidens.

Afin d'examiner de plus près cette queſtion, on doit obſerver pluſieurs choſes que je juge être néceſſaires pour la bien entendre.

Premiérement, on doit remarquer que la ſemence eſt animée de l'ame de l'homme qui eſt communicative, comme nous l'avons expliqué ailleurs.

Secondement, que les ſemences de l'homme & de la femme étant mêlées, ont des mouvemens actuels & des mouvemens en puiſſance : que les premiers ſont des puiſſances prochaines, & que les autres ne ſont que des mouvemens éloignez.

En troiſiéme lieu, que la reſſemblan-

blance est essentielle ou accidentelle ; que la naturelle, procédant des principes internes de l'enfant, est toujours certaine & constante : au lieu que l'accidentelle ne l'est point.

1. Cela étant supposé, examinons d'abord la cause de la ressemblance du fils au pere, & de la fille à la mere, comme la plus naturelle de toutes.

2. Recherchons ensuite la cause de la ressemblance de la fille au pere, & du fils à la mere.

3. Observons aussi la cause de la ressemblance que les enfans ont confusément avec leur pere & leur mere.

4. Découvrons encor pourquoi les fréres & les sœurs se ressemblent.

5. Voïons après cela la source de la ressemblance des enfans aux grands-peres, aux bisaïeuls & aux oncles.

6. Examinons enfin pourquoi un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

1. La cause de la ressemblance du fils au pere, & de la fille à la mere, ne peut être prise que des principes internes qui servent à former ces enfans ; c'est-à-dire, des semences de l'homme

& de la femme, qui étant unies ensemble ne font qu'un corps, sur lequel l'ame, qui est l'autre principe, venant à agir, se fabrique un domicile pour sa demeure.

Je le dis encor une fois; je ne parle point ici de l'ame immortelle, qui ne se communique jamais, & qui ne fait point de ressemblances. Je parle seulement de l'ame maternelle, qui sert d'instrument à l'intelligence, qui la fait agir selon ses ordres.

Les esprits ou l'ame qui réside dans la semence de l'homme, s'étant donc mêlée avec l'ame qui est dans la semence de la femme, lorsque la conception s'acomplit, & ne faisant alors qu'un même composé, travaille en qualité de principe sur la matiére la plus terrestre & la plus épaisse de la semence de l'un & de l'autre sexe. Et parce que la semence d'une femme peut être d'un tempérament chaud & sec, qu'elle a les parties de sa matiére pressées les unes auprès des autres, & qu'elle ne manque pas d'esprit pour produire un mâle, la semence de l'homme lui imprí-

primant son caractére, fait un mélange qui a toutes les qualitez convenables à former un garçon : car l'ame qui est dans la semence de l'homme, aïant le mouvement fort prompt & fort actif, l'emporte sur l'ame qui est dans la semence de la femme & fait ainsi obéïr la matiére sur laquelle elle travaille : si bien, que celle-ci étant pénétrée par celle-là, il se fait un mélange dans la boule où se forme l'enfant, qui cause la ressemblance qu'a cet enfant avec son pere.

Si l'on mêle du levain bien aigre parmi de la pâte, le pain qui en sera fait sentira l'aigre, quoique le levain y soit entré en beaucoup plus petite quantité. Tout de même, l'ame qui est dans la semence du pere, ou, si l'on veut, les esprits qui y résident étant fort pénétrans, se font connoître dans le mélange qui se fait de deux semences. Et c'est ce qui arrive toujours selon les loix de la nature, que le fils est semblable au pere, & la fille à la mere; autrement, selon le sentiment d'*Aristote*, ce seroit un espéce de monstre,

 s'ils

s'ils ressembloient à quelqu'autre personne.

Le projet de l'enfant aïant donc reçû la complexion du pere, par les impressions qu'a fait sa semence, sur la semence de la femme, se perfectionne tous les jours par ces mêmes principes. Si le pere, par exemple, est bilieux & mélancolique, qu'il soit haut & prompt, & qu'il ait avec cela la voix grosse & de bonnes inclinations; une portion de son ame, qu'il communique à son enfant par le moïen de sa semence, portera par tout avec elle ces qualitez qui en sont inséparables. Elle dilatera & étendra la matiére des os: elle produira de la chaleur & de la sécheresse dans les principales parties; elle causera, en un mot, un tempérament bilieux & mélancolique: enfin la partie de la semence du pere, qui n'est autre chose qu'une portion de son ame, avec sa partie grossiére, dont le corps est en partie formé, l'emportant sur l'ame, la matiére qui est dans la semence de la mere, est la source de la ressemblance qu'a un garçon avec

son

ſon pere, non-ſeulement d'eſpéce, mais encor de ſexe & d'individu.

Il en arrive ainſi de la reſſemblance qu'a une fille avec ſa mere : car la matiére qui eſt renfermée dans une boule, étant d'une complexion froide & humide, ſi on la compare à la matiére dont un garçon eſt formé, ne peut ſervir qu'à faire une fille, principalement ſi la ſemence de l'homme eſt foible & languiſſante & qu'elle aproche du tempérament de celle de la femme, l'ame aïant une force dominante prend le deſſus ſur l'ame de la ſemence de l'homme, & étant unies enſemble, impriment ſur la matiére, qui eſt diſpoſée à recevoir ſon caractére féminin, des marques de reſſemblance avec la femme dont elle procéde. Deſorte que ſi la femme eſt d'un tempérament froid & humide, qu'elle ſoit pituiteuſe & ſujette aux fluxions, que ſes paſſions ſoient modérées & ſes mœurs raiſonnables; l'ame qui agit fortement ſur la matiére du projet de l'enfant, produira auſſi les mêmes éfets dans la fille qui doit naître. Car ſi le tempéra-

ment de la mere eſt la cauſe de tout ce que nous remarquons en elle ; que ſes mœurs & ſa ſanté en ſoient des éfets, & que la diſpoſition de l'ame & de la matiére de la ſemence ſuive auſſi par néceſſité ce même tempérament, on doit ſans doute aprendre que la fille ſoit ſemblable à ſa mere & qu'elle ait les mêmes inclinations, puiſqu'elle poſſéde plus de ſon corps que de l'ame & du corps de ſon pere. L'ame de la ſemence du pere, & ſa ſemence même, n'a ſervi dans cette ocaſion qu'à rendre la ſemence de la mere prolifique & à augmenter la matiére du projet. Elle a ſoufert, pour ainſi dire, plus qu'elle n'a agi, & l'on diroit même que le pere n'a rien contribué pour faire cette fille, tant elle reſſemble à ſa mere dans les qualitez du corps & dans les paſſions de l'ame.

2. Mais ſi la fille reſſemble au pere, & le fils à la mere, ce qui arrive ſouvent, on doit concevoir d'une autre façon la cauſe de la reſſemblance individuelle. Si le pere, par exemple, eſt grand & gros, s'il eſt ſanguin & pitui-

teux,

teux, qu'il ait la chair molasse & les actions lentes : si la mere, au contraire, est petite, séche & bilieuse, prompte & agissante, & qu'elle ait la chair ferme; il peut arriver, & arrive même tous les jours, que la fille ressemblera au pere, & le fils à la mere.

La source de cette ressemblance est, que l'ame & la matiére qui servent à la conception, sont la cause de la ressemblance, lorsque l'une ou l'autre semence fait paroître dans le mélange de la formation ses qualitez premiéres & secondes. Je pourrois dire, pour éclaircir ceci, que l'ame & la matiére de la semence de l'homme étant conformes à ses principes, c'est-à-dire, étant froides, humides, lentes & pituiteuses, comme est celui d'où elles procédent, elles dominent sur l'ame & sur la semence de la femme, & par leur matiére & par leurs qualitez; si bien que l'ame qui est dans la semence du pere, aïant souvent des mouvemens très-actifs & très-pénétrans, s'empare de l'ame de la semence de la mere, & par ce mélange il ne se fait qu'un corps

sub-

ſubtil, dont la partie dominante retient toujours le parti de la complexion du pere : l'ame dominante imprime donc ſon caractére féminin ſur l'enfant, qui doit ſe former dans les entrailles de ſa mere, & rend cette fille ſemblable à ſon pere. Elle eſt grande & groſſe comme lui ; elle eſt lente dans ſes actions ; ſes yeux ſont bien fendus, ſes régles ſont abondantes ; enfin elle eſt pituiteuſe & ſanguine comme ſon pere.

Mais ſi le pere ne donne que fort peu de ſemence, qui ne ſerve ſeulement qu'à faire fermenter la ſemence de la femme, pleine de feu & d'eſprits, il naîtra de ce mélange un garçon, qui aura le tempérament de la mere, la même figure, & les mêmes inclinations. Il ſera petit comme elle, & il lui ſera tout ſemblable, ſi l'on excepte le ſexe. Car cette femme étant d'une complexion chaude & ſéche, ſi nous la comparons à ſon mari, imprime ſur le projet de ſon enfant un caractére maſculin qui ſe feroit toujours connoître, à moins que la ſemence du pere ne dé-

détournât l'inclination de la nature.

3. Il n'en arrive pas ainsi lorsque les enfans ressemblent & à leur pere & à leur mere tout ensemble. Les semences des deux sexes sont alors tellement égales en matiére, en force, & en qualité, que l'enfant a des parties de l'un & de l'autre, ou bien il a une partie semblable à la même partie du pere, & il en a une autre qui ressemble à une partie de la mere. Cet enfant, par exemple, avec le nez de son pere & la bouche de sa mere, a la poitrine de sa mere & le foïe ou l'estomac de son pere. En un mot, il sera sujet aux incommoditez de l'un & aux passions de l'autre.

La cause de cette ressemblance, n'est autre chose que le mouvement diférent des diférentes parties de la semence de l'homme & de la femme; & s'il est vrai que la semence coule des principales parties de l'un & de l'autre, & qu'avec cela elle soit animée, ainsi que nous l'avons prouvé, il me semble qu'on ne doit point avoir de peine à concevoir comment une partie

tie d'un enfant reſſemble à une partie de ſon pere, & qu'une autre partie de ce même enfant reſſemble à une partie de ſa mere. Car comme la portion de la ſemence qui coule, par exemple, de la tête du pere ou de la mere, fait des mouvemens diférens, l'une & l'autre portion étant mêlées, ſans pourtant être confonduës; l'intelligence qui a ordre de la nature de former un enfant, trouvant une matiére diſpoſée à former la tête d'une telle ou d'une telle façon, par la victoire d'une ſemence ſur l'autre, travaille ſur cette même matiére, ſelon les ordres qu'elle a reçus. Mais comme elle rencontre beaucoup de matiére dans la portion de la ſemence qui doit ſervir à faire le nez, & qu'outre cela cette matiére a encor des mouvemens forts & actifs, elle forme par le moïen de l'ame qui lui obéït toujours, cette partie de l'enfant ſemblable à celle de ſon pere; c'eſt-à-dire, elle fait un nez gros & aquilin.

Il en arrive de même dans la formation des autres parties du corps de cet

en-

enfant ; si bien, que si la portion de la semence qui est destinée à former le cœur & la poitrine, tient plus de la matiére & de l'ame de la semence de la mere, l'enfant à venir sera sujet aux mêmes passions & aux mêmes incommoditez que la mere. Enfin, selon les divers mouvemens forts ou foibles que le projet aura reçu, l'enfant aura quelques parties semblables à celles de son pere, & quelques autres à celles de sa mere.

4. C'est encor la même cause qui rend les jumeaux & les jumelles semblables les uns aux autres. Car si nous faisons réflexion sur ce que nous avons dit au *chap.* 3. de ce Livre, nous serons persuadez que la semence de l'homme se communiquant presque dans un moment, a beaucoup de petites boules que la femme conserve dans les conduits de sa matrice ; elle leur imprime son caractére, & fait les mêmes impressions sur les unes que sur les autres ; si bien que s'il s'y trouve de la diférence, soit pour le sexe soit pour l'individu, cela vient plutôt de la fem-

me que de l'homme ; car pour la semence de l'homme, elle se partage à plusieurs boules de l'un ou de l'autre côté de la matrice, quand il y a des dispositions pour l'y recevoir, & faisant les mêmes impressions sur les unes que sur les autres, elle cause ainsi la ressemblance des jumeaux & des jumelles.

5. Mais il n'en est pas de même quand les enfans ressemblent à leur grand-pere ou à leur bisaïeul. La nature ne fait point alors agir l'ame par des mouvemens actuels & prochains, elle ne la fait agir que par des mouvemens en puissance, & ne fait point representer les personnes dont l'ame procéde, mais celle dont elle a été produite. Ces trois enfans, qui dans la famille des *Lépides* à Rome, nâquirent loin les uns des autres, avec une membrane qui leur couvroit un œil, sont des preuves autentiques de ce que j'avance.

Pour comprendre bien cela, on doit être persuadé que les ressemblances que nous avons avec nos Ancêtres sont en puissance dans notre semence, par l'ame & les humeurs qu'ils nous ont com-

communiquées, si bien que s'il y a quelque cause accidentelle, qui empêche un enfant de ressembler à son pere ou à sa mere, on doit croire qu'il representera l'un de ses parens, dont l'idée est demeurée dans l'ame du pere & de la mere. Car s'il est vrai que mon ame soit venuë de mon pere, & que l'ame de mon pere soit sortie du sien, & ainsi toujours en remontant, par le commandement que Dieu fit à la nature au commencement du monde, selon la remarque de *Tertullien*, je pourrai dire, que mon ame porte avec elle le caractére & l'idée de tous ceux par lesquels elle a passé. Et si la semence communique successivement à plusieurs particuliers à peu près le même tempérament, quelle dificulté y a-t-il à croire qu'un enfant peut ressembler à son bisaïeul, non-seulement selon la figure de ses parties externes, mais encor selon ses passions & son humeur? Une pierre d'aiman touchant un morceau de fer, lui communique sa propre vertu, & puis ce morceau de fer agit avec une pareille activité que la

pierre même. Ainsi il arrive souvent que la semence du fils fait de pareilles impressions que feroit la semence du pere. C'est dequoi on sera plus pleinement persuadé par la question que nous allons examiner ; savoir, pourquoi un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

6. Il n'est pas besoin de répeter ici ce que nous avons dit ci-dessus, de la cause de la ressemblance qu'ont les enfans avec leur pere ou avec leur mere ; nous avons prouvé assez évidemment, ce me semble, que la portion de l'ame de l'homme & de la femme, qui acompagnoit la semence de l'un & de l'autre sexe, & que le tempérament qui en étoit inséparable, étoient la cause de cette ressemblance ; & que c'étoit d'où venoit l'éfigie, les passions de l'ame, la santé, les maladies qui faisoient ressembler les enfans à leurs ancêtres. Nous avons encor fait remarquer que cette ressemblance étant naturelle, ne pouvoit venir que d'un principe interne, & que si elle manquoit quelquefois à paroître, il falloit en atribuer le chan-

changement à des causes étrangéres, qui troublent la nature dans son action, & qui détournent les mouvemens libres qui se trouvent dans la semence du pere ou de la mere.

En éfet, si ces mouvemens sont un peu interrompus par des causes étrangéres, les enfans naissent semblables à leur grand-pere ou à leur bisaïeul, selon l'observation qu'en a fait *M. Bégon*, Intendant de cette Province, l'un des sages hommes & des plus curieux que je connoisse. Il m'a dit qu'il avoit remarqué aux Antilles des enfans jumeaux engendrez par des Métifs, que l'on nomme Mulâtres, dont les uns étant blancs, avoient les cheveux longs, & les autres étant noirs, avoient les cheveux crêpus, & que cette ressemblance ne pouvoit venir que de leurs ancêtres qui avoient été de ces espéces-là. Car, ajoûtoit-il, il y a autant d'espéces d'homme qu'il y a d'espéces de chien. Mais *Vossius*, qui a observé qu'en Afrique il naissoit un enfant blanc d'un pere & d'une mere Négres, & que ces productions diférentes ve-

noient plutôt de la vérole de leurs parens, qui faisoient un ladre, que de la ressemblance de leurs ancêtres, dit aussi que ces enfans étoient foibles & languissans de vûë, & ne voïoient qu'au clair de la lune. S'ils sont beaucoup interrompus, ils ressemblent à leurs parens en ligne collatérale. S'ils sont forcez & agitez, ils ne ressemblent ni aux uns ni aux autres, mais seulement à l'espéce de l'homme. Enfin si ces mouvemens sont entiérement inégaux, & qu'ils trouvent une matiére brouillée & désunie, il en vient des hermaphrodites & des monstres.

Le suc dont l'enfant se nourrit d'abord, le sang des régles par lequel il se perfectionne, les passions de l'ame de sa mere, le lieu large ou étroit où il demeure pendant neuf mois, les alimens dont il use après être né, l'habitude qu'il prend pour ses mœurs, par les exemples qu'il imite, sont de puissantes causes, que je pourrois apeller étrangéres, qui troublent quelquefois les mouvemens directs de la nature & qui l'empêchent de faire des impres-

sions

ſions naturelles ſur un enfant. La nature reſſemble en cela à un Peintre, qui fait ſouvent des tableaux par imitation; mais qui en fait auſſi quelquefois par caprice.

Pour éclaircir davantage cette queſtion, je puis dire que la ſemence étant animée, comme nous l'avons prouvé, porte avec elle des caractéres d'individu, & que ces caractéres étant des mouvemens actuels & prochains, ne manquent jamais à être communiquez au corps ſur lequel ils ſont imprimez, comme il y a d'autres mouvemens éloignez qui ne portent point avec eux l'idée d'un particulier, mais qui portent en général la figure & la repreſentation d'un homme, il s'enſuit qu'aux moindres petits deſordres qui arrivent dans la génération, le pere ou la mere peut engendrer par ces derniers mouvemens un enfant qui reſſemble à un homme, mais qui n'aura aucune reſſemblance avec ceux qui l'auront engendré.

L'imagination de la mere trouble plutôt l'action de la nature qu'elle ne con-

contribuë à la reſſemblance. J'avouë cependant qu'elle a quelque pouvoir ſur ſes eſprits & ſur ſes humeurs ; & ſi elle ne fait point d'impreſſion ſur le projet d'un enfant qui ſe gouverne par lui-même dans ſes premiers jours de vie , elle en fait du moins ſur le ſuc nourriſſier ou ſur le ſang des régles, dont l'enfant ſe nourrit dans les flancs de ſa mere.

On ſait quels changemens & quels deſordres cauſent les alimens au commencement de notre vie. Comme ils entretiennent notre chaleur , quand ils ſont bons , ils la détruiſent quand ils ſont mauvais. J'atribuë l'embonpoint de certains peuples à l'uſage du lait , du beure & du fromage , & à un air froid & humide qu'ils reſpirent ; au lieu que l'on en remarque d'autres qui ont une toute autre figure , parce qu'ils vivent dans un air tout opoſé à celui-là , & qu'ils uſent d'autres alimens.

Enfin il y a quantité d'autres cauſes éloignées de notre tempérament & de nos inclinations naturelles ; ſi bien

que,

que, quand l'âge nous met en état d'être comparez à notre pere ou à notre mere, nous nous trouvons alors fort diférens, soit par notre faute, ou par la faute de ceux qui ont eu soin de notre éducation.

Ainsi j'ose conclure hardiment, qu'à moins qu'il n'y ait des causes accidentelles & éloignées, qui changent la ressemblance que nous devons naturellement avoir avec ceux qui nous ont engendrez, nous leur sommes fort semblables. Les *Garamaniens*, qui n'étoient pas sauvages en ceci, faisoient mourrir tous leurs enfans en commun jusqu'à l'âge de cinq ans, & alors ils donnoient à chacun les enfans qui lui ressembloient le plus, jugeant par-là qu'il étoit leur pere & qu'il étoit obligé d'en prendre soin. Ils croïoient donc que la ressemblance étoit une puissante conjecture de filiation, & qu'elle procédoit de quelque principe interne qui étoit invariable.

Pour moi j'avouë que j'aurois mauvaise opinion d'une femme qui auroit un enfant qui ressembleroit à l'un de

ses

ſes domeſtiques ; & ce ſeroit, ſelon mon ſentiment, une preuve aſſez forte pour le faire eſtimer illégitime ; au lieu que s'il étoit ſemblable à ſon pere, ce ſeroit ſans doute une grande conjecture pour la chaſteté de la mere.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi il y a des enfans qui naiſſent foibles ou imparfaits, & d'autres forts & robuſtes.

S'Il eſt vrai que le mariage des Rois a principalement en vûë le bien de leurs Etats, il eſt juſte que celui de leurs ſujets ait auſſi pour fin la gloire de leurs Princes. Un Roi ne ſera jamais en état de ſe défendre contre les inſultes de ſes ennemis, bien loin de conquérir des Villes & des Provinces, s'il a des ſujets foibles ou imparfaits : au contraire, rien ne pourra réſiſter à ſa puiſſance, s'il en a de bien faits & de robuſtes.

C'eſt donc une choſe digne d'un Roïaume bien policé, de régler telle-

ment

ment ce qui concerne les mariages, que tous ceux qui y naiſſent, puiſſent un jour être capables de ſoutenir les entrepriſes de celui qui y commande.

Si nous pouvions découvrir la cauſe qui fait qu'il y a tant de perſonnes petites, valétudinaires ou contrefaites, & en même-tems ce qui fait les hommes forts & robuſtes, ſpirituels & adroits; ce ſeroit, ce me ſemble, un moïen aſſuré pour remédier aux déſordres qui n'arrivent que trop ſouvent dans les familles & dans les Etats, par la négligence qui ſe remarque dans les mariages & par les abus qui s'y commettent tous les jours.

Si le Roi *Archéſilaüs* n'eût épouſé une femme jeune & petite, jamais les Lacédémoniens, ſes ſujets, n'euſſent eu pour lui tant de mépris ni tant d'indiférence. Car quelle aparence qu'une telle femme eut pû fournir aſſez de matiére pour former un enfant d'une taille avantageuſe? Ses entrailles auroient été trop preſſées & ſes flancs trop reſſerrez, pour s'élargir comme il faloit, & elle n'auroit pas eu aſſez d'humeurs pour

pour lui communiquer la nourriture dont il auroit eu besoin. Cet enfant auroit été un nain comme sa mere, & puis il auroit été un objet de mépris & la haine des peuples, & un sujet indigne d'être le fils d'un Roi.

En éfet, une petite femme de douze ans, ou quand même elle seroit plus âgée, a les flancs trop serrez & les parties de la génération trop petites pour y contenir durant neuf mois un enfant de belle taille; & bien loin de le porter jusqu'au bout de sa grossesse, elle seroit contrainte d'acoucher avant que toutes les parties de l'enfant fussent acomplies. Mais encor si le mari & la femme sont fort jeunes & d'un même âge, la semence de celui-là n'augmentera presque pas la matiére de la boule où l'enfant dévra être formé. Elle ne communiquera seulement que ses esprits fermentatifs pour la génération, & ainsi l'enfant sera toujours foible, languissant & petit.

Les petites personnes viennent encor d'une autre cause; car si le pere & la mere sont d'un temperament extrême-

trêmement lascifs, l'expérience fait voir que les enfans qui en naissent ne peuvent être grands. L'amour de deux jeunes personnes mariées les embrâse souvent de telle sorte, qu'il ne se passe point de jour que cette passion violente ne les agite & ne les epuise. Et si par hazard il naît quelqu'enfant de ces embrassemens réïterez, ce ne sont que des nains & des enfans foibles, qui n'ont pas eu dans les flancs de leur mere assez de matiére pour y être bien formez. On se joint trop souvent l'un à l'autre pour avoir de la semence bien cuite & bien digérée; & ainsi le mari ne communique à sa femme que fort peu de matiére pour la génération, & encor est-elle mal conditionnée. La femme, de son côté, n'a que de très-foible semence, puisque l'amour l'oblige à la répandre plutôt qu'il ne faudroit. Ce peu de matiére donc qui sert à former cet enfant, ne peut servir qu'à faire des parties trop petites, pour être jamais les parties d'un corps bien proportionné.

Si les personnes mariées imitoient

la chasteté d'un Roi des *Palmyréniens*, & de *Zénobie* sa femme, nous aurions aussi beaucoup plus d'hommes grands, spirituels & robustes que nous n'en avons. On raporte que cette Princesse étoit si modérée dans sa passion, qu'elle ne s'aprochoit jamais de son mari que pour en avoir des enfans, & que pour cela elle atendoit toûjours le tems de ses régles pour connoître si elle étoit grosse ou non. Si ses régles paroissoient, elle retournoit incontinent après entre les bras du Roi, afin d'obéir plutôt aux ordres de la nature qu'à sa propre passion. Et si les régles ne venoient point, elle se passoit pendant sa grossesse des plaisirs du mariage, que la plûpart des femmes souhaitent alors avec tant d'ardeur.

C'est le véritable moïen de faire des enfans forts & spirituels que d'en user de la sorte. Il semble que l'on se remarie toutes les fois que l'on se caresse après un assez long intervale. Il ne manque alors ni matiére ni esprits pour former un enfant bien fait, & l'expérience fait voir tous les jours que

les plus grands hommes sont souvent venus de conjonctions illégitimes. Jamais Rome n'auroit été la terreur de ses voisins, si *Romulus* son Fondateur ne fut né de la sorte ; & jamais deux Villes considérables de l'Europe n'eussent levé deux Statuës à l'honneur & à la mémoire d'*Erasme*, si la naissance ne lui eut donné de l'esprit.

En éfet, la semence a le tems de se cuire & de se perfectionner, les esprits s'y assemblent en plus grande foule, lorsque l'on se caresse rarement. Les plaisirs de l'amour sont même plus grands, quand on les prend avec modération, & ils ne dégoûtent pas comme ils sont ordinairement.

Pour peu de santé qu'aïent un homme & une femme, pourvû qu'ils observent tout ce que l'on doit observer pour faire des enfans forts & spirituels, ils ne manquent pas d'y réussir : *Et nous ne voïons jamais guéres*, pour me servir de la pensée d'un Poëte, *des Aigles fiéres engendrer de foibles Colombes.*

Mais si dans l'excès de l'amour, la femme prend le dessus & n'observe pas

toute la bienséance que l'on doit observer quand on se caresse amoureusement, on ne doit pas douter que cette posture ne soit l'une des causes des petites & foibles personnes : car puisqu'un homme lascif, comme nous venons de le dire, ne répand à chaque fois que fort peu de semence ; si d'ailleurs il ne garde pas une posture convenable, le peu de matiére qu'il répandra ne sera pas reçuë où elle doit l'être, & ainsi il ne se fera point de conception, ou s'il s'en fait, ce ne sera qu'un avorton ou un nain, qui n'aura rien d'avantageux, ni dans l'ame ni dans le corps.

Tout le monde sait que la vieillesse est froide & languissante, & qu'elle n'a guéres de vigueur dans les embrassemens amoureux. Si l'on fait un enfant en cet âge-là, on doit croire pour l'ordinaire qu'il sera lent ou stupide, son pere n'aïant de matiére & d'esprits que pour lui donner seulement la forme d'homme ; à moins que sa mere, qui est souvent jeune & amoureuse, ne contribuë de son côté

au

au génie de son enfant, par l'abondance de son feu & de ses esprits. Un cheval engendré d'un vieux cheval, n'est jamais agile, & les Ecuïers savent très-bien qu'il n'est pas si propre au manége ni à la guerre que les autres. Mais dans la fleur de l'âge, quand on ne croît ni ne décroît plus, on a tout ce qui est propre à faire des enfans spirituels & robustes. C'est pour cela, qu'au raport de *César*, les anciens Allemans, qui ont toujours passé pour des gens forts, estimoient que c'étoit une chose honteuse à un homme de connoître une femme avant l'âge de vingt ans.

La mauvaise façon de vivre des peres & meres, est encor l'une des causes les plus communes de la foiblesse des enfans. Jamais un homme débauché n'engendrera un enfant robuste & vertueux; & les incommoditez qui acompagneront cet enfant pendant sa vie, ne seront que des suites assurées & des marques évidentes des crimes de son pere & des foiblesses de sa mere. La ladrerie, la goute, les écroüelles, la stupidité de l'esprit, & les autres

fâcheuses maladies, viennent souvent de la vie déréglée de ceux qui nous ont engendrez. Nous héritons souvent de leurs incommoditez, & presque jamais de leur vertu. Et comme le sang de ces peres & meres est tout plein de cruditez & de pituite, toutes les parties qui s'en nourrissent, sont aussi des excrémens qui ont des usages diférens de ceux que la nature s'étoit proposez. Les testicules, pour ne m'arrêter qu'à ces parties génitales, ne peuvent faire d'un sang crud & froid, une bonne semence, qui soit ensuite la cause d'un enfant sain & vigoureux. Au lieu d'être pleine d'esprits & de feu, d'avoir une matiére écumeuse & raréfiée, & d'être pure & tempérée, elle est pituiteuse & pleine d'ordures; ce qui ne cause que des désordres dans la génération.

Ceux qui s'étudient à avoir des enfans sains & spirituels, observent entr'autres choses, un tems qui ne soit incommode ni pour eux, ni pour leurs femmes; sur-tout ils se donnent bien de garde, ainsi que nous l'avons re-

marqué, de les connoître pendant leurs régles, ou peu de tems auparavant. Car s'il arrive que la conception se fasse, lorsque les régles sont prêtes à couler, ou qu'elles coulent même, les ordures dont la matrice est alors remplie, tachent & infectent la semence de l'homme, qui porte ensuite de mauvaises qualitez dans le lieu où réside ordinairement la semence de la femme, & où se fait la conception. La génération s'y acomplit pourtant, mais la matiére qui sert à former l'enfant, n'étant pas pure & bien conditionnée, les parties qui en sont faites en deviennent mal faites; desorte que dans la suite elles font fort mal leurs fonctions, & rendent par conséquent l'enfant valétudinaire & incommodé. Nous n'avons sur cela que trop d'exemples, si l'honnêteté & la bienséance me permettoient de les mettre au jour.

On doit donc observer bien des choses pour n'engendrer pas des enfans mal faits; car si le corps a des défauts, quand on les néglige, l'ame auf-

si n'en a pas moins : & je suis assûré que si *Thersites* n'eût été si laid, il n'eût point eu une si méchante ame; & il est impossible qu'une ame pût bien faire ses fonctions dans le corps d'un homme tel qu'étoit le sien. Il avoit le dos enfoncé, la tête pointuë, du duvet au menton, au lieu de barbe; & avec cela il étoit boiteux & louche. Cette laideur est une marque de tous les vices, au lieu que la beauté du corps est l'image d'une belle ame, & le caractére d'un homme de bien, si nous en croïons *S. Ambroise.*

Ce ne sont point les astres qui nous font spirituels, robustes, valétudinaires ou imparfaits. Ils sont trop éloignez de nous. Et quoique le soleil & la lune aïent à la vérité plus de force que les autres, cependant ils n'agissent sur nous que comme des causes étrangéres, bien diférentes de celles qui nous sont essentielles. Nous voïons tous les jours des enfans conçus au même aspect des astres & à la même heure du jour, qui ont néamoins des inclinations toutes diférentes & des

corps

corps de diférente forme. J'avouë pourtant qu'un enfant sera plus prudent & plus sage, qui aura été formé au printems ou en automne, & qu'un autre sera plus prompt ou moins actif, qui aura été conçu en été ou en hiver; mais ces diverses inclinations ne dépendent pas tant des astres, que des humeurs qui dominent en ces saisons dans le corps de leur pere ou de leur mere.

Les enfans diformes & qui tiennent du monstre, ne sont conçûs que par des causes naturelles, quoiqu'en veüillent dire quelques Docteurs. Ils dépendent de l'homme ou de la femme, ou enfin de quelque alliance qui est contre les loix de la nature.

Les Naturalistes nous font remarquer, que si un coq couvre une poule une seule fois, il rend plusieurs de ses œufs féconds; & si l'on regarde de près ces mêmes œufs, l'on verra dans quelques-uns deux jaunes, d'où naîtront ensuite deux poulets, souvent séparez & quelquefois unis. Quelquefois aussi, mais plus rarement, il paroîtra

roîtra ſur un jaune deux taches ou deux ongles, qui auront reçû en même-tems les impreſſions génératives du coq ; & je ne doute pas que ce ne ſoit de-là que naiſſent les poulets diformes & qui aprochent du monſtre.

J'en dis autant à proportion des enfans. Car ſi la ſemence de l'homme touche pluſieurs boules, qui aïent des diſpoſitions à en recevoir des impreſſions, elle les fait toutes fermenter & les vivifie au même moment ; ſi bien que de cette génération il naît pluſieurs enfans, qui ont des envelopes diférentes, & qui ont auſſi des arriére-faix particuliers. Mais s'il ſe trouve dans une boule une matiére ſéparée en deux par une petite membrane, ou que cette matiére ait deux projets d'enfans, la ſemence de l'homme ne laiſſe pas de les exciter toutes deux à la fois & de les animer, comme s'il n'y en avoit qu'un. Chaque partie de la boule reçoit les impreſſions génératives de la ſemence de l'homme, & il en vient des jumeaux ou des jumelles, qui étant ſeparez les uns des autres,

tres, & rarement unis, ont souvent un arriére-faix commun. Mais si deux boules sont unies, il se fait un monstre peut-être semblable à celui que je vis il y a un mois, qui avoit deux têtes, quatre bras, & deux piez seulement; c'est la véritable cause, selon mon avis, de la génération des monstres.

La matrice peut encore contribuer à la diformité d'un enfant, selon le sentiment de quelques Médecins; car étant cicatrisée d'un côté, & ne pouvant s'y dilater comme dans ses autres parties, il arrive qu'elle presse l'enfant du côté de la cicatrice & qu'elle lui cause par ce moïen une mauvaise conformation. Mais l'expérience nous aprend que les enfans sont imparfaits, qui sont élevez dans une matrice incommodée de la sorte.

Il y a encor d'autres sortes de monstres, qui se forment par le mélange des espéces diférentes. Les histoires que nous avons sur ce sujet, nous font croire que la chose est impossible. L'*Hippautore*, que le Cardinal de *Comitibus* mena de France en Italie, & qu'il don-

na enſuite au Cardinal *Scipion Borghèſe*, n'eſt pas une hiſtoire faite à plaiſir. Tout Rome le vit & l'admira pendant trente-deux ans, après-quoi il mourut, faute de dents. Il avoit la tête de taureau, & le reſte preſque ſemblable à un cheval. J'aprens qu'en Auvergne, & ailleurs, on ſe plaît à avoir de ces ſortes d'animaux, engendrez par un cheval & par une vache.

Si l'on doute du mélange des hommes avec les bêtes, l'on n'a qu'à jetter les yeux ſur l'antiquité, & l'on y verra *Paſiphaé*, femme du Roi *Minos*, engendrer un Minotaure, par les plaiſirs qu'elle prit avec un taureau. On y verra encor cette belle fille, nommée *Onoſcélé*, engendrée d'un homme & d'une âneſſe. Si ces deux exemples ſentent un peu la fable, au moins celle de cette fille Toſcane, qui acoucha d'un animal, moitié homme & moitié chien, ne ſera point ſuſpecte. *Volaterran* nous a laiſſé par écrit, que ce monſtre nâquit durant le Pontificat du Pape *Pie III.* & qu'il avoit les mains, les piez & les oreilles d'un chien, & le reſte d'hom-

d'homme. Ces monstres sont si véritables, que l'on m'a assuré qu'il en naissoit dans l'*Isle Formose*, qui avoient la figure d'homme, avec une queuë veluë d'un poil roux, semblable à celle d'un bœuf. Si cela étoit impossible, comme quelques-uns se le persuadent, jamais l'Ecriture-Sainte n'auroit fait une Loi là-dessus, qui condamne à mort, la bête & la femme qui s'y seroit soumise.

Il est donc aisé de connoître la cause des monstres, sans que je me donne la peine de ne la point remarquer; car s'il est vrai, comme je l'ai prouvé ailleurs, que la semence soit animée & qu'elle vienne de toutes les parties du corps des deux sexes, comme l'expérience nous le fait voir, il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour découvrir la cause immédiate des inclinations & de la figure du corps des monstres.

Fin de la troisiéme Partie.

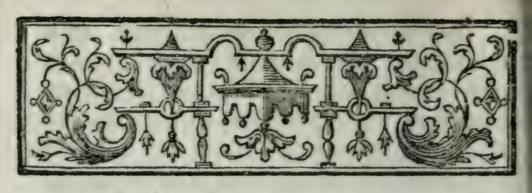


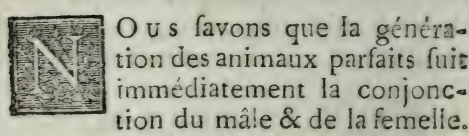
TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

QUATRIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE I.

De l'impuissance de l'homme.



NOus savons que la génération des animaux parfaits suit immédiatement la conjonction du mâle & de la femelle. Que le mâle doit être dans un âge médiocre, selon son espéce, qu'il doit avoir ses

ſes parties naturelles bien formées, & avec cela joüir d'une ſanté parfaite, pour agir comme il doit dans cette action. Mais pour ne parler ici que de l'homme, il doit être vigoureux, plein de ſang & d'eſprits, & avoir tout ce qu'il faut pour careſſer amoureuſement une femme; il doit encor commander à ſes parties amoureuſes, qui doivent lui obéïr, lorſqu'il eſt queſtion de faire ſon devoir auprès d'une femme.

S'il eſt trop jeune ou trop vieux, qu'il ſoit malade, ou qu'il ait quelque défaut naturel dans ſes parties principales ou amoureuſes, il n'y a pas de dificulté qu'on ne le puiſſe taxer d'impuiſſance. Car ſi le membre viril eſt trop court ou trop petit, qu'il ſoit molet ou paralytique; que le trou par où doit paſſer la ſemence ne ſoit pas dans le lieu où il doit être; que d'ailleurs un homme ſoit trop gras & qu'il ait le ventre prodigieuſement avancé, que ſes teſticules ſoient petits ou fletris, ou qu'il n'en ait point du tout; que ſa ſemence ſoit trop liquide, qu'elle for-

te en trop petite quantité, ou qu'elle ait d'autres défauts : en un mot, s'il manque quelque chose du côté de l'homme pour les deux grands ouvrages de la copulation & de la génération, la loi permet à une femme de demander en justice la dissolution de son mariage, & je ne doute point, si nous en croïons un Archevêque, qu'il ne faille atribuer à quelqu'une de ces causes le divorce qui arriva au Roi *Lothaire* & à la Reine *Théberge.*

Tout ce qui détruit notre chaleur naturelle, & qui éteint notre feu & nos esprits, s'opose directement aux actions du mariage. Nos testicules se flétrissent, nos vaisseaux spermatiques se desséchent,& notre membre se diminuë, quand nous sommes acoûtumez à garder scrupuleusement la chasteté & la continence. Et s'il est vrai ce que *Vidus Vidius* le jeune nous raporte d'une personne Eclésiastique, qui avoit pendant toute sa vie gardé exactement, comme elle devoit, les régles de la bienséance, nous ne devons pas douter que les parties de notre corps n'e-

xerçant

xerçant pas l'action pour laquelle la nature les a faites, ne se flétrissent & ne se dessechent en quelque façon.

Les contentemens excessifs que nous prenons avec les femmes, ne nous causent pas des désordres moins fâcheux : il est vrai qu'ils ne nous aportent pas de semblables flétrissures, mais il nous rendent incapables de continuer nos plaisirs licites. Les vaisseaux spermatiques s'afoiblissent, les vésicules séminaires se relâchent, & les parties principales de notre corps s'épuisent & se rafraîchissent tellement par la dissipation de notre chaleur & de nos esprits, qu'elles ne sont plus ensuite en état de fournir la matiére qui est nécessaire pour former un homme. Témoin *Théodoric*, Roi de Bourgogne, qui après s'être épuisé auprès de *Laodicée* & des autres Courtisanes de sa Cour, ne pût jamais consommer son mariage avec *Hermamberge* fille du Roi d'Espagne. Témoin encor *Néron*, qui après avoir passé sa jeunesse dans les débauches des femmes, témoigna deux fois son impuis-

ſance à la belle *Poppée*, ſelon le raport de *Pétrone.*

D'ailleurs, s'il eſt vrai ce que l'on dit ordinairement, que la bonne chére excite à l'amour, l'on peut aſſurer auſſi que l'extrême indigence rend un homme impuiſſant. Car puiſque l'abſtinence, ſelon la penſée des Théologiens, eſt le meilleur de tous les remédes contre la concupiſcence de la chair; il ne faut pas douter que ſi elle eſt exceſſive, elle ne détruiſe tous les mouvemens qui nous pourroient porter à rechercher les embraſſemens des femmes. Notre ſang eſt diminué, & nos eſprits ſont épuiſez par-là: nos parties principales & amoureuſes en deviennent languiſſantes; tant il eſt vrai qu'il n'y a rien de plus opoſé à l'amour, que ce qui nous rafraîchit & nous épuiſe tout enſemble.

Mais les paſſions de l'ame ſont encor quelque choſe de plus violent que tout ce que nous venons de dire; & pour ne parler ici que de la haine qui eſt fomentée dans l'eſprit d'un homme, par la laideur d'une femme, par

ſa

ſa mauvaiſe humeur, par ſa conduite indécente, ou enfin par une odeur exécrable qui ſort de ſon corps, elle eſt une des principales cauſes qui peut rendre un homme impuiſſant à l'égard de cette femme-là.

Après tout, comme il n'y a rien qui nous détruiſe plutôt que les maladies, puiſqu'elles nous conduiſent à la mort, les Juriſconſultes ont eu quelque raiſon d'écrire que l'on ne doit point préſumer qu'un homme valétudinaire, & encor moins un homme malade, ſoit capable d'engendrer, la maladie le rendant impuiſſant & incapable de careſſer une femme. Il eſt certain que les plaiſirs de l'amour demandent de la force & de la vigueur pour s'opoſer aux épuiſemens & aux foibleſſes qui en naiſſent, lors même que nous les prenons avec meſure : au lieu que la maladie étant une diſpoſition contre les loix de nature, elle afoiblit & détruit même toutes les actions de nos parties, qui par conſéquent ne ſont pas en état de faire leur devoir, quand il eſt queſtion d'engendrer.

Mais

Mais les Juriſconſultes n'ont peut-être pas remarqué que leur déciſion étoit trop générale pour être vraïe, puiſqu'il y a quelques maladies qui nous excitent à l'amour & dans leſquelles on peut engendrer. Nous ſavons qu'un homme qui eſt ateint d'un *ſatyriaſme*, & qu'un autre qui ſoufre quelque douleur de goute ou de pierre, ſont alors plus amoureux, & ne peuvent s'empêcher de preſſer étroitement leurs femmes : leurs humeurs chaudes & aiguës qui cauſent leur maladie, ſont alors mêlées avec des vents qui ſe cantonnent pour l'ordinaire parmi leurs parties natureiles, & qui les chatoüillent ſans ceſſe & les excitent à ſe venger agréablement des douleurs qui les preſſent. Il y a même des maladies qui ont rendu des hommes féconds, d'impuiſſans qu'ils étoient auparavant. *Avenzoar*, Médecin Arabe, raporte de lui-même, que ne pouvant engendrer dans ſa jeuneſſe, il engendra aiſément après une fiévre aiguë qui lui rafraîchit tellement les viſcéres, & puis le mit dans une telle complé-

xion,

xion, qu'il se trouva ensuite propre à faire des enfans.

Il faut donc modérer les décisions des Jurisconsultes, & ne pas dire d'un autre côté, par une espéce de contradiction, comme fait une de leurs gloses, que l'on doit compter le commencement de la vie d'un enfant qui naît après la mort de son pere, du jour que son pere est mort, comme si un homme étoit en état d'engendrer dans une fiévre aiguë, dans une longue maladie, & dans quelqu'autre incommodité qui aflige les parties principales ou amoureuses. C'est-là s'oposer à la raison & à l'expérience de tous les jours.

Mais je ne veux m'arrêter ici qu'aux hommes qui sont toûjours impuissans, & qui étant incommodez dans leurs parties naturelles, ne peuvent jamais se joindre amoureusement à une femme, quand ils seroient même en la fleur de leur âge. Les défauts naturels qu'ils ont dans leurs parties amoureuses, le manquement de l'humeur, qui est la semence des hommes, ou enfin les pollutions nocturnes & gonorrhées,

rhées, qui arrivent par la foiblesse de leurs vaisseaux, sont de puissans obstacles pour l'amour, qui les rendent plus froids que glace, quand ils se trouvent auprès d'une femme.

Quelle aparence y a-t-il qu'un membre d'un ou de deux travers de doigt, soit une mesure sufisante pour satisfaire une femme & pour engendrer des enfans ? Un homme si mal pourvû, manque de force, de chaleur, d'esprits & de semence ; & s'il sort quelque humeur dans ses agitations amoureuses, ce n'est qu'un peu de sérosité, qui n'a pas toutes les qualitez requises pour la génération. La femme a beau se faire éfort pour la recevoir, ses parties, quelques affamées qu'elles soient, ne peuvent rien faire d'une humeur qui manque de disposition pour le grand ouvrage de la nature.

L'impuissance de se joindre à une femme, est encor augmentée par la petitesse de la verge, qui étant trop courte & trop petite tout ensemble, ne peut réjoüir une femme, ni lui fournir

nir une liqueur propre à former un enfant.

Tous les remédes sont inutiles pour ces sortes de défauts ; & bien que *Galien* & *Fallope* nous en proposent quelques-uns, nous sommes pourtant du sentiment de ceux qui croïent que ces deux maladies sont incurables, si elles sont extrêmes, & que les Juges peuvent prononcer hardiment sur la dissolution d'un mariage qui n'aura pas d'autres arrhes de sa validité.

Car de s'imaginer que les bouillons succulens, les alimens choisis & l'excellent vin, puissent faire croître les parties que la nature n'a pû alonger, c'est manquer de connoissance pour les maladies qui arrivent aux parties nerveuses. On a beau froter ces parties malades *d'huile de vers de terre*, *d'huile de lavande* ou de *Palma Christi*, parmi lesquelles on aura mêlé un peu de poudre *du nerf de taureau* ou *de cerf*, tout cela ne produit rien & ne sert qu'à embarrasser davantage le malade. La boucle qui perce le prépuce & à laquelle une bale de plomb est atachée,

ni l'emplâtre de poix de Bourgogne, qu'on aplique ſouvent ſur les parties naturelles d'un homme, & qu'on en ôte pluſieurs fois, ne guériront pas non plus tous ces défauts, ni n'en feront croître ni alonger la verge d'un homme qui eſt naturellement trop petite.

Quoique l'on faſſe pour guérir ces défaut naturels, l'on ne fera que comme ce méchant nourriſſier, dont parle *Galien*, qui nourriſſant fort mal l'enfant dont il avoit le ſoin, frapoit aſſez fortement ſes feſſes avec la main, de deux en deux jours, pour le faire enfler, & pour faire voir à ſon pere ſon embonpoint ſupoſé.

Bien que la moleſſe & la flétriſſure de la verge ſoient des maladies qui peuvent quelquefois être guéries; cependant il s'en trouve ſouvent d'incurables, auxquelles la Médecine n'a jamais pû ſubvenir. Car ſi cette partie eſt naturellement ſtupide & immobile, quoiqu'elle ſoit médiocrement groſſe & longue, il n'y a point d'art qui la puiſſe vivifier, ni de remédes qui la puiſ-

puisse guérir. La chair ou la cendre de *tarentule*, la poudre d'un *nerf de taureau*, ou la *racine de satyrion* ont trop peu de force dans de pareilles langueurs ; & si la main d'une belle femme, qui est le plus excellent de tous les remédes, n'a pas assez de vertu pour guérir la molesse de la verge d'un homme, les autres remédes y auront peu de force, principalement si les nerfs qui sortent de l'os *sacrum* & qui sont distribuez à la verge, sont foibles, bouchez ou cicatrisez : ou si un homme a reçû vers ces parties-là quelque grand coup, ou s'il lui est survenu quelque humeur considérable, qui ait altéré toutes les parties voisines. Enfin si la paralysie arrive à l'une ou à l'autre cuisse, le membre viril qui reçoit les mêmes influences de l'extrémité de la moële du dos en demeure immobile, aussi-bien que l'une de ces parties-là, & il est impossible de l'en guérir, à moins que l'on ne combatte toute la maladie qui en est la cause. Mais comme cette incommodité est presque toujours incurable, principalement

dans les hommes qui commencent à vieillir, il ne faut pas aussi espérer que l'on puisse soulager une partie, qui dans cet âge a fort peu de chaleur, pour se défendre contre la violence de ce mal.

Quelquefois la verge de l'homme n'est pas trouée par le bout, elle l'est à la racine, à côté, par-dessus ou par-dessous. On en a vû qui avoient deux ouvertures; l'une pour l'urine, & l'autre pour la semence, comme avoit un Avocat de Padouë, dont *Vésale* nous fait l'histoire. Tous les hommes qui ont ces sortes de défauts sont quelquefois incapables de caresser une femme, & presque toujours inhabiles à la génération. En éfet, *Platérus* nous raporte, qu'un homme qui avoit deux trous à la verge, ne laissa pas de se marier : mais parce qu'il ne satisfaisoit pas sa femme comme elle desiroit, ils se séparérent volontairement l'un de l'autre. Cependant il y a quelques histoires contraires, qui nous aprennent que l'on peut engendrer avec ces défauts. Celle de *Denis*, Orfêvre Romain,

main, en est une preuve évidente : il ne laissa pas d'engendrer, bien qu'il eût la verge trouée à la racine du gland, comme nous le raporte *Zacchias*, qui témoigne l'avoir vû.

Nous avons dit ailleurs que la nature plaçoit d'abord dans le ventre les testicules des hommes, & que peu-à-peu, par leur propre poids, par l'agitation continuelle du ventre, & par la force de la chaleur naturelle, ils descendoient dans la bourse : mais s'il arrive par quelque obstacle que ce soit, qu'ils n'y descendent pas, il ne faut pas pourtant prendre ces hommes pour impuissans, bien qu'en aparence ils manquent de ce qui fait juger de la virilité d'un homme. Pourvû qu'ils aïent l'activité d'un homme vigoureux, qu'ils soient velus par le corps, qu'ils aïent la voix forte & grosse, beaucoup de poil au menton & aux parties naturelles, on peut juger qu'ils sont capables d'engendrer, quoiqu'on ne leur trouve rien dans la bourse.

M. de Montagne, Gentilhomme de cette Province, m'a souvent montré

ſes parties, & *M. d'Argenton*, qu'*Ambroiſe Paré* diſſéqua, n'étoient tous deux pas moins capables d'engendrer, pour n'avoir pas des teſticules dans la bourſe. Il falloit plûtôt blâmer la legereté de la femme du dernier, lorſqu'elle lui fit un procès ſur cela, que de l'acuſer lui-même d'être impuiſſant. Auſſi par le Decret & la déciſion qu'en fit alors la Faculté de Médecine de Montpelier, *Hucher* en étant Chancelier, il fut déclaré qu'il n'eſt pas beſoin, pour être capable d'engendrer, de trouver des teſticules dans la bourſe d'un homme, pourvû toutefois qu'il ait d'autres marques ſufiſantes de virilité. C'eſt ce qui a fait dire à *Riolan*, qu'un homme dont il fait l'hiſtoire, qui impoſoit ſouvent aux Médecins, qui croïoient qu'il étoit rompu, n'étoit pas moins capable d'engendrer, pour avoir ſes teſticules cachez dans ſes aînes.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui en manquent tout-à-fait; ils ſont lâches; ils ont la voix éféminée; ils n'ont point de poil au menton ni aux parties naturelles. En éfet, la force & le courage

rage des hommes dépendent des testicules ; car il ſort de ces parties des humeurs & des vapeurs ſubtiles, qui ſe mêlant parmi les eſprits de notre ſang & de notre ſuc nerveux, font toute notre hardieſſe & toute notre vigueur. Ceux qui ont de petites teſticules, qui ſont avec tout cela flétris, ne peuvent recevoir ces vapeurs pour les encourager auprès des femmes & par tout ailleurs. Témoin les animaux que l'on coupe & que l'on biſtourne, qui n'ont pas tant de vigueur ni tant de force qu'auparavant.

Si un homme a le ventre extrêmement gros, il n'y a pas d'aparence que ſon embonpoint lui permette de careſſer une femme, ſur-tout ſi elle eſt elle-même d'une taille à peu près pareille : & quand ils ſe pourroient joindre, leur ſemence ne peut guéres être prolifique, ſi nous en croïons l'expérience. Il eſt vrai que l'on peut choiſir une poſture commode, ainſi que nous l'avons expliqué ailleurs, ſi l'un & l'autre eſt aſſez agile pour cela : mais en vérité la peine paſſe le plaiſir. Et

comment eût pû faire *Vitellio*, Lieutenant-Général des Armées du Roi d'Espagne aux Païs-Bas, s'il lui eût fallu entrer dans la lice amoureuse, lui qui dans ces Provinces-là ne trouvoit point de cheval assez fort pour le porter à une lieuë ? A la vérité, le vinaigre mêlé avec de l'eau est un reméde assuré pour se faire diminuer, si l'on en use pour sa boisson ordinaire : mais il est pire que le mal, ce qu'éprouva ce grand Capitaine ; car après en avoir bû pendant un an, il diminua de plus de 60. livres, comme nous l'assûre l'Historien.

Toutes les maladies dont nous venons de parler, étant incurables, elles doivent rendre un homme impuissant & l'empêcher de se marier : ou s'il est marié, elles doivent être des causes légitimes à une femme pour demander en justice la dissolution de son mariage. Car si la maladie est naturelle, perpétuelle & incurable ; qui est-ce qui doutera qu'une femme ne soit bien fondée à demander un autre mari ?

ARTI-

ARTICLE II.

Du Congrès.

LE premier Parlement de France n'auroit pas été si souvent surpris s'il avoit connu exactement les causes de l'impuissance des hommes. Et le Marquis de *Langey* en particulier n'auroit pas éprouvé la disgrace de l'Arrêt donné contre lui le 8. de Février 1659. si le Congrès qui fut ordonné étoit une preuve infaillible de la virilité d'un homme.

Les Oficiers de nos Evêques n'invalideroient pas tous les jours si légérement des mariages, s'ils avoient bien étudié les maladies qui en empêchent la consommation, ou s'ils avoient nommé des personnes savantes pour les en instruire. L'Oficial du *Mans*, par exemple, n'auroit pas prononcé il y a quelques années sur la dissolution du mariage de *Pierre Nau*, qui voulut bien se trouver impuissant au Congrès, s'il

s'il avoit connu l'impuissance supofée de cet homme-là : car puisque par Arrêt de la Chambre, donné le 15. Juillet 1655. la femme de *Nau* fut obligée de retourner avec son mari, & d'y mener son enfant légitime, qui étoit la seule preuve que le pere n'étoit pas impuissant : ne doit-on pas dire que cet Oficial, quelque homme de bien qu'il put être, n'avoit pas assez observé toutes les circonstances qu'il faut observer dans de pareilles ocasions pour connoître l'impuissance d'un homme.

En éfet, nous avons bien d'autres marques plus assurées que le Congrès public, pour connoître la virilité d'un homme. Et j'oserois dire que le Congrès qui fut autrefois aboli par l'Empereur *Justinien*, comme oposé à la pureté du Christianisme, n'a été rétabli que par quelques curieux de notre siécle. Car il est l'infamie des sexes & le deshonneur de nos tems ; & je ne sai si dans l'histoire l'on en pourroit trouver des exemples qui ne soient ridicules. C'est une loi qui blesse la pudeur ; elle est

eſt trop dure & trop injurieuſe à l'homme : il y faut faire voir à tout le monde des parties que la nature a cachées avec tant de ſoin, & chercher même aux témoins d'autres témoins que nous fuïons, lorſque nous ſuivons les ordres de la nature. Car quelle honte eſt-ce de montrer en plein midi ce que nous avons ſoin de cacher même pendant la nuit ? Ce n'eſt qu'un prétexte de divorce, & qu'un éfet de la laſciveté & de l'audace des femmes. Ce ſont elles-mêmes qui ont fait naître dans l'eſprit des Juges la penſée d'une épreuve, auſſi peu ſûre qu'elle eſt deshonnête. De mille hommes, il n'y en a peut-être pas un qui puiſſe ſortir victorieux du Congrès public. Nos parties naturelles ne nous obeïſſent point quand nous le voulons, bien loin d'obéïr aux Juges : elles ſe flétriſſent ſouvent contre notre volonté, & ſouvent elles ſont dans la glace, quand notre cœur eſt le plus embrâſé. Si nous ſommes prêts à nous animer, le courage nous manque, la crainte nous ſaiſit, la haine s'empare de notre cœur, la pu-

deur

deur s'opose à des libertez éfrontées.

D'ailleurs, joüir d'une femme hardiment, n'est pas une marque de virilité; les Eunuques se portent avec ardeur dans les plaisirs charnels, & l'on en a vû souvent de mariez : mais à dire le vrai ils ne réüssissent pas dans l'ouvrage de la génération; & la conjonction même de l'homme & de la femme n'étant pas elle seule une marque de virilité, on ne doit pas juger par le Congrès de la fécondité d'un homme.

Celui qui se sent impuissant, ne doit point se marier. Celui qui en doute, doit consulter un savant Médecin qui l'éclaircisse là-dessus. Et celui qui est vigoureux, ne doit point s'exposer au Congrès public. On ne commande jamais à l'amour; c'est l'amour qui nous commande, & nous n'avons point encor vû jusqu'ici de gens amoureux s'allier par la haine.

Il y a beaucoup plus de dissolutions de mariages, depuis environ cent ans que le Congrès est introduit en France, qu'on n'en avoit vû auparavant. C'est pourquoi le Parlement de Paris

aïant

aïant enfin jugé que le Congrès étoit ennemi de la chasteté, & qu'il n'étoit pas la véritable marque de la virilité d'un homme, fit défense le 18. de Février 1677. par un Arrêt solemnel, aux Juges Civils & Ecclésiastiques, d'ordonner à l'avenir la preuve du Congrès dans les causes du mariage. Messire *René de Cordouan*, Marquis *de Langey*, dont nous avons parlé ci-dessus, fut la cause de cette réforme; car après avoir épousé en secondes nôces Demoiselle *Diane de Montaud de Navailles*, dont il a eu sept enfans, il fit bien voir par-là qu'on n'est pas toûjours maître de ses actions, quand on s'expose en public à caresser une femme.

ARTICLE III.

Du divorce entre des personnes mariées.

QUoiqu'il y ait des Jurisconsultes qui font une distinction entre la dissolution du mariage & le divorce, l'un étant la cause de l'autre, néamoins par-

parce que nous n'examinons ici ni ces termes ni la chose même qu'ils signifient avec autant d'exactitude qu'ils le font, nous userons tantôt de l'un & tantôt de l'autre, pour exprimer notre pensée sur ce que nous avons à dire là-dessus.

La dissolution du mariage n'est autre chose qu'un juste empêchement de l'usage du marige prononcé par un Juge compéte, nt qui par une évidente connoissance de cause, fait défense au mari & à la femme de coucher ensemble, & de se rendre les devoirs réciproques des personnes mariées. Si les causes qui font le divorce sont incurables, la loi permet à celui qui se porte bien de se remarier : mais si avec le tems on y peut remédier par les régles de la Médecine, comme nous l'avons examiné ailleurs, je ne saurois me persuader que l'on puisse avoir une raison légitime de dissoudre un mariage qui a été fait avec tant de solemnitez.

Il faut aujourd'hui dans le Christianisme des causes bien plus puissantes

pour

pour causer le divorce, qu'il n'en falloit dans les siécles passez. Ce n'est plus le caprice d'un mari qui repudie une femme, comme il arrivoit autrefois parmi les Juifs, mais une cause légitime connuë par des Juges & aprouvée par leur Sentence. Il est vrai que la Loi ancienne permettoit aux Juifs de répudier leur femme, & d'en prendre une autre à leur discrétion; mais ce n'étoit, comme parle l'Ecriture, qu'*à cause de la dureté de leur cœur.*

Toutes les causes de divorce que les Juifs avoient, celle de l'impudicité étoit la plus forte & la plus commune; la jalousie troubloit souvent la paix & la tranquillité de leur mariage, & quelquefois n'aïant pas d'autres raisons aparentes, ils acusoient leurs femmes d'impudicité, & leur reprochoient, pour avoir lieu de les répudier, qu'elles s'étoient abandonnées avant de se marier. C'est en vûë de cela que *Moïse*, pour prévenir ces désordres, fit une Loi, par laquelle il commanda aux peres & aux meres de garder soigneusement les linges qui avoient ser-

vi la premiere nuit des nôces à la défloration de leur fille, afin qu'étant un jour faussement acusée par son mari, ils puissent montrer aux Magistrats, pour sauver la réputation de la femme, des signes véritables d'une virginité injustement soupçonnée; ce que l'on observe encor aujourd'hui dans quelques villes d'Espagne.

Les loix des Païens étoient aussi legéres sur cette matiére, que celles des Juifs étoient dures. *Cicéron* n'eut pas répudié sa femme, & ne lui eût pas fait dire *qu'elle eût soin de ses afaires*, pour avoir manqué quelquefois à lui écrire pendant son éxil, & *Sulpitius Gallus* n'eût pas fait faire le même compliment à la sienne, pour l'avoir seulement trouvée une seule fois sans coëfe par la ruë, si leurs loix eussent été fort équitables. Ce n'est pas aussi parmi nous la froideur, la haine, ni l'intérêt qui obligent un mari de faire divorce avec sa femme, comme font encor aujourd'hui les Orientaux; mais l'impuissance du mari ou de la femme, qui en fait la dissolution par l'autorité des Magistrats.

Je

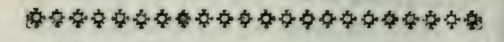
Je me persuade que les Juges d'aujourd'hui n'ont pas entrepris par-là de toucher à la substance du mariage : ils savent trop bien que c'est un Sacrement que les hommes ne peuvent annuler ; mais ils examinent seulement l'habileté & la puissance d'engendrer des mariez, & outre cela la validité du Contrat civil.

Pour n'oublier rien qui puisse contribuer sur cette matiére à la curiosité du Lecteur, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos, avant de finir ce chapitre, de mettre ici le Formulaire du Libelle de Répudiation dont se servoient les Juifs, comme *Rabby Mosche de Coisi* nous le raporte.

Le troisiéme jour de la semaine, le 29. de la lune de..... l'an.... de la création du monde : Je N. Pharisien, demeurant présentement à Vénise, ville située au fond du Golfe Adriatique, proteste & déclare en présence de N. N. témoins, que de mon libre mouvement & sans contrainte, je vous délaisse & répudie, vous ma femme, nommée N. fille de N. fils de N. afin que vous soïez désormais libre, & que vous puissiez

chercher un autre mari pour votre condition, ſans que perſonne s'entremette de vous y former aucun empêchement, d'aujourd'hui à l'éternité des ſiécles. Et c'eſt ici le cartel de divorce, le Libelle de démiſſion, l'inſtrument de déſertion que je vous envoïe, ſelon les Ordonnances de Moïſe & d'Iſraël.

Les témoins ſignoient dans le corps du Libelle, & au bas, auſſi-bien que le mari.



ARTICLE II.

de la ſtérilité des femmes.

ON ſait que la ſtérilité dépend plus ſouvent des femmes que des hommes, & que la chaleur naturelle étant un des principaux inſtrumens de toutes nos actions, fait par ſon défaut la ſtérilité dans les uns & dans les autres. Si elle eſt foible, les parties en ſont défectueuſes : s'il manque quelque choſe au grand atirail des parties génitales de la

la femme, toute l'action de ces mêmes parties est interrompuë, & il ne faut point s'atendre à la génération.

Qu'une femme soit dans la fleur de son âge & qu'elle jouisse d'une santé parfaite, qu'elle soit mariée avec un homme vigoureux, & qu'elle prenne avec lui tant qu'il lui plaira des plaisirs modérez, si elle n'a pas de disposition à faire un enfant, jamais elle ne peut espérer l'avantage de porter le doux nom de mere. Car si elle est trop vive & trop emportée dans l'amour, qu'une chaleur excessive consume ses entrailles, qu'elle n'ait presque point ses régles, ou si elle en a modérément, qu'elles ne soient point rouges, qu'elle aparence qu'elle puisse concevoir? Elle brûle, pour ainsi parler & desséche la semence qu'on lui donne; & s'il s'en forme par hazard un enfant, ou il est contrefait, ou il ne demeure point neuf mois dans les flancs de sa mere. Si d'un autre côté, une froideur extraordinaire & une grande humidité ocupent ses parties principales, que sa matrice soit extrêmement humectée par la graisse

qui se trouve aux environs, si elle a les flancs resserrez & le ventre étroit, & s'il ne paroît de poil par son corps qu'à la tête, jamais elle ne retiendra la semence qu'on lui aura communiquée, & par conséquent il ne se fera jamais de conception, ou s'il en arrive par hazard quelqu'une, le fétus sera sufoqué par la grande humidité des parties de sa mere, & sortira avant le terme; si bien qu'une telle femme ne pourra jamais avoir d'enfant, à moins que l'on ne corrige ces grands défauts, qui ne se corrigent presque jamais.

Il en arrive de même aux femmes qui ont la matrice mal faite, soit par un défaut de nature, ou par quelqu'autre accident étranger, comme sont les grands ulcéres, les grandes cicatrices, & les autres incommoditez de la matrice.

Mais tous ces défauts ne sont pas de légitimes causes pour empêcher le mariage quand il n'est pas fait, ou pour le dissoudre quand il est consommé. Les indispositions qui n'empêchent point une femme d'être caressée de son mari, ne

ne sont point capables de causer le divorce ; & souvent quand une femme est stérile avec un homme, l'expérience nous fait voir qu'elle ne l'est pas avec un autre. Une plante aime sa terre, & ne graine jamais dans un lieu oposé à son tempérament. Un homme ne pourra faire concevoir une femme, dont la semence n'est pas proportionnée à la sienne, ni dans sa matiére ni dans ses qualitez. Mais si ce même homme trouve une femme qui n'est ni si chaude ni si boüillante que lui, il viendra sans doute de leurs embrassemens amoureux une génération avantageuse.

Il n'y a que les incommoditez qui vont jusqu'à s'oposer aux plaisirs de l'amour & à empêcher un homme de s'allier amoureusement à sa femme, qui puissent être des causes légitimes de la dissolution du mariage. Car si une femme est extrêmement étroite, & si le conduit de la pudeur est bouché, ou par la grandeur excessive du clitoris, ou par cette membrane charnuë, que l'on nomme *Hymen*, ou par les cicatrices d'un fâcheux acouchement, ou par l'a-

l'abaiſſement de l'os *Pubis;* ou enfin qu'il y ait d'autres cauſes qui l'étréciſſent ſans remède; on doit croire que cette femme eſt abſolument ſtérile, parce qu'elle ne peut ſoufrir les careſſes d'un homme.

En éfet, toutes les cauſes qui peuvent empêcher un homme de joüir avec ſa femme des plaiſirs que le mariage lui permet de prendre, ſont toutes capables de faire le divorce. Et comme les défauts de la femme ne ſont que dans ſes parties externes, la loi a permis qu'elles fuſſent examinées par des perſonnes diſcretes & entenduës, afin d'en faire leur raport aux Juges, qui doivent enſuite prononcer des Arrêts juſtes & équitables.

Un homme eſt bien ſurpris la premiére nuit de ſes nôces, quand dans la chaleur de ſa paſſion, touchant ſa femme avec tendreſſe, il reſſent un membre auſſi roide que le ſien, qui lui frape le ventre. C'eſt alors qu'étant tout éperdu, il ſort du lit, & s'imagine ou être enſorcelé, ou qu'on a voulu le railler en lui donnant un homme

pour

pour une femme qu'il avoit choisie. Cependant à la clarté d'une bougie, il aperçoit le visage de sa femme qui l'apelle avec douceur ; mais il n'y a ni caresse ni complaisance qui le puissent tirer de l'étonnement où il est ; si son ame en revient un peu, ses parties amoureuses n'obéïssent pas si-tôt à sa passion. Néamoins comme l'amour est un enfant, on l'apaise quand enfin on le flâte. Les parties naturelles de cet homme sentent donc une seconde fois les ateintes de l'amour ; mais il n'a pas si tôt fait une seconde tentative qu'il est aussi surpris qu'auparavant, & ce qui acroît encor davantage son étonnement, c'est qu'il ne peut se débarasser d'entre les bras de son épouse, qui le presse de la poitrine à mesure que sa passion augmente. C'est alors qu'il ne doute plus des charmes ; car dans cette ocasion, par une étrange métamorphose, l'homme devient comme une femme, & la femme prend la place d'un homme : si bien que celui-là a ses parties toutes flêtries & toutes molettes par la surprise où il est encor ; celle-ci

a les siennes toutes en état de faire épreuve de sa vaillance. Enfin cet homme étant un peu revenu à lui, se met en devoir d'examiner la cause de son étonnement; il n'a pas plutôt jetté les yeux sur les parties naturelles de sa femme, qu'il aperçoit une verge droite & dure comme la sienne. Il l'interroge là-dessus. Elle lui répond avec assez de pudeur & de sincérité, qu'elle croit que toutes les femmes sont faites comme elle, & elle lui avoüera véritablement ce qu'elle en a ressenti depuis qu'elle se connoît. Elle lui dit donc que pendant l'hyver, le froid excessif fait presque entiérement retirer son *clitoris*, & qu'en ce tems-là il ne paroît ni plus long ni plus gros que la moitié du petit doigt; mais dès que la chaleur de l'été se fait sentir, cette partie se grossit & s'allonge extrêmement; d'où vient, ajoûte-t-elle, qu'il ne faut pas s'étonner si elle est presentement si grosse & si longue, puisque nous sommes dans les plus longs jours & dans les plus violentes chaleurs. Elle lui avouë encor qu'elle n'a point vû de fem-

femme plus amoureuse qu'elle, & que lorsque quelque personne lui plaît, ou que l'amour lui échaufe l'imagination, elle sent que cette partie s'agite, se roidit & s'endurcit même contre sa volonté ; qu'elle n'a jamais éprouvé avec personne ce qu'elle étoit capable de faire, mais qu'elle s'aperçoit bien maintenant, par l'étonnement & par les transports qu'elle remarque en lui, qu'il faut bien que cette partie ne soit pas semblable dans toutes les femmes.

Le mari étant pleinement informé de toutes choses & aïant mûrement délibéré sur ce qu'il devoit faire en cette occasion, lui propose de communiquer son défaut à quelqu'un de ses amis. Elle y consent aussi-tôt, & le mari en parle incessamment à un sage & docte Médecin, qui, pour satisfaire aux priéres du mari & aux larmes de la femme, se met en devoir de couper cette partie, qui est d'une excessive grandeur. On la lie donc, & on la laisse ainsi liée pendant un jour, après-quoi il survient de si fâcheux accidens, qu'à

qu'à cauſe de cela on n'en pût faire l'extirpation.

Une pareille avanture arriva à *Platérus*, qui aïant deſſein de couper le *clitoris* d'une Matrône, n'en put venir à bout, par les mêmes obſtacles que nous venons d'alléguer.

Haly Rodoam auroit ſans doute fait la même opération ſur une Reine qui lui découvrit ſa turpitude, s'il eût crû pouvoir extirper cette partie ſans courir riſque de ſa réputation, & ſans expoſer la vie de cette Princeſſe.

Dans un tel état, il eſt impoſſible qu'un homme puiſſe careſſer ſa femme, ainſi que nous l'examinerons en particulier, ci-après au Chapitre des Hermaphrodites ; & ſi cette maladie eſt incurable, comme elle l'eſt ſans doute, on doit croire qu'un Juge eſt bien fondé, quand, ſur le raport de quelques perſonnes ſavantes dans ces ſortes de matiéres, il ordonne la diſſolution du mariage.

On ne ſauroit encor guérir la compreſſion que fait l'os *pubis* au conduit de la pudeur. Ce conduit en eſt quelque-

quefois si étréci dans les dehors, qu'il est impossible qu'un homme qui a même la verge médiocre, s'y puisse faire passage.

Les deux os des cuisses pressez en dedans, & le croupion retroussé par-devant, causent quelquefois les mêmes obstacles. C'est pourquoi la loi n'estime pas saine une femme contrefaite dans ses parties naturelles.

Il arrive quelquefois tant d'ulcéres au conduit de la pudeur de quelques Courtisanes, qu'il s'en est vû, qui après être guéries, l'avoient presque tout fermé par des cicatrices : si bien que les régles venant à paroître, ne pouvoient couler qu'à peine par le petit trou qui restoit, & qu'un homme voulant encor badiner avec elles, ne pouvoit pénétrer dans un lieu qui avoit été autrefois si ouvert.

Les facheux acouchemens causent autant d'incommoditez aux femmes, que font les maladies secretes : car après que le pas a été déchiré en plusieurs endroits, il y vient beaucoup d'ulcéres, qui étant négligez, se rem-

pliſſent de tant de chair ſuperfluë, que le conduit de la pudeur en eſt preſque tout bouché. Cette chair baveuſe devient ſolide & dure avec le tems, & ne peut être fléchie par la verge d'un homme, quelque forte & quelque roide qu'elle ſoit ; témoin ce que dit *Riolan* d'une femme, qui fut ſi fermée après de pénibles couches, qu'il lui étoit enſuite impoſſible de ſoufrir ſon mari.

Ces maladies ſont trop invétérées pour être guéries, & il n'y a point de femme qui voulut s'expoſer à ſoufrir qu'on la diſſequât toute vive. On pourroit ici propoſer quantité de *peſſaires d'argent, d'étain, de plomb*, ou même de chair de diférente groſſeur, que l'on pourroit froter de *beurre frais*, ou d'*onguent roſat*, & les placer dans le conduit de la pudeur, les uns après les autres, en commençant par les plus petits. Mais les cicatrices, dont ce lieu eſt tout rempli, en empêchent l'élargiſſement ; & par conſéquent pour en dire ce que je penſe, toutes ces incommoditez ſont incurables, & ſont des

causes légitimes pour empêcher une femme de se remarier.

Entre les maladies incurables de la matrice, on peut ajoûter à celles dont nous venons de parler, les grandes excrescences, si nous en croïons *Gordon*, les *schirres* & les tumeurs considérables, si nous voulons suivre le sentiment de *Fabrice de Hilden*, qui remarque qu'une femme ne pût soufrir deux maris l'un après l'autre, & par conséquent ne pût avoir des enfans, parce qu'elle avoit un *schirre* vers l'orifice interne de la matrice. Il nous fait encor l'histoire d'une autre, qui après avoir beaucoup soufert dans un fâcheux acouchement, en devint stérile par une tumeur dure que l'on trouva après sa mort, qui ocupoit une partie du pas de la matrice. Cependant, si les duretez sont si petites qu'elles se puissent toucher, & qu'elle arrivent à de jeunes personnes, je ne doute point qu'on ne les puisse guérir, par les remédes dont on se sert ordinairement dans de pareilles ocasions.

Enfin qu'on puisse couper l'hymen

& les membranes qui lient quelquefois fortement les caroncules les unes aux autres, néamoins il y a des ocasions où ces membranes sont si épaisses & si garnies de vaisseaux, qu'il y a du danger à en faire l'ouverture; car elles sont tellement jointes au conduit de la pudeur, qu'il semble que ce n'en est qu'une production. Ces parties étant coupées, il en arrive quelquefois des inflammations, des fiévres & des convulsions mêmes. Dans cet endroit-là, les plaïes ne peuvent se réünir qu'avec peine, les humiditez qui sortent par-là du corps de la femme étant des causes assez fortes pour les en empêcher: ce qui y cause des ulcéres sordides & sales, qui souvent sont suivis d'une gangréne, qui mene infailliblement une femme à la mort.

Voilà les maladies qui peuvent causer le divorce, par l'obstacle qu'elles aportent à la copulation de l'homme & de la femme. On ne doit point ici se faire fort sur le contrat de mariage. Il est de la nature des autres contrats; car s'il se trouve que ceux qui ont con-

tracté, ne peuvent faire la chose à laquelle ils se sont obligez, le contrat demeure nul, par l'impuissance de l'un des deux : tout de même, puisque ceux qui se marient s'obligent à se rendre mutuellement les devoirs du mariage ; si l'un ou l'autre ne peut ensuite le faire, alors le mariage est nul, pour vû toutes fois que le Juge ait prononcé sur sa dissolution. En éfet, si l'homme ou la femme a quelques maladies ou quelques défauts sans remédes, qui les empêchent de se joindre ensemle, il n'y a pas lieu d'espérer une fécondité heureuse, qui est le principal fruit & la douce satisfaction du mariage.

CHAPITRE III.

Si les charmes peuvent rendre un homme impuissant & une femme stérile.

LA curiosité n'est blâmable que dans son excès, & l'on seroit injuste si l'on trouvoit mauvais qu'on étu-

étudiât avec ſoin les belles & les bonnes choſes. C'eſt cette ſorte de curioſité qui ne touche que les grandes ames. Elle polit l'eſprit ſans le ternir, elle fixe le jugement ſans le détruire, & enrichit la mémoire ſans la charger.

L'homme eſt placé au milieu du monde, pour obſerver tout ce que la nature y fait de plus curieux, & il ne doit pas paſſer pour trop entreprenant, quand il en remarque exactement toutes les circonſtances. Mais ſi ſon envie de ſavoir eſt déréglée, & qu'elle ſe porte à des choſes vaines ou illicites, c'eſt alors qu'elle doit être cenſurée, & qu'elle le doit rendre auſſi malheureux que l'Empereur *Adrien*, le plus curieux de tous les hommes.

L'art de pénétrer dans l'avenir a de tout tems flâté les hommes, & je ne crois pas qu'il y ait eu jamais de ſcience recherchée avec plus de ſoin, mais auſſi avec moins de ſuccès, que celle que l'on apelle la *Magie noire*. Car tout ce qu'on nous dit eſt ſi éloigné de la raiſon & du bon ſens, que la plûpart des ſavans ſe ſont toûjours défiez de

ſes

ses promesses & moquez de ses maximes.

En éfet, pour ne m'arrêter qu'au nœud d'éguillette, par lequel les Magiciens & les Sorciers prétendent empêcher un homme de caresser sa femme la premiére nuit de ses nôces, nous examinerons si tout ce que l'on fait & tout ce que l'on dit en le nouant, peut avoir quelque empire sur les parties amoureuses d'un homme qui aime ardemment, & qui est de lui-même en état de satisfaire agréablement son épouse. Nous verrons ensuite si le Démon, ou les Magiciens qui en sont les suports, peuvent détruire la fécondité d'une femme; qui a tout ce qu'il faut pour engendrer.

Qu'il est dificile de se défaire de ce que l'on a apris dans ses plus tendres années! Il faut avoir beaucoup de force d'esprit ou de bons Maîtres pour se désabuser des fables que l'on nous a debitées. Les idées s'en conservent toujours, au moins dans les personnes qui ont l'esprit foible, sur-tout, quand à cet-

à cette vaine perſuaſion ſe joint la mauvaiſe façon de vivre, ou l'humeur mélancolique. C'eſt alors qu'il eſt abſolument impoſſible de les faire démordre de leurs ſentimens mal fondez.

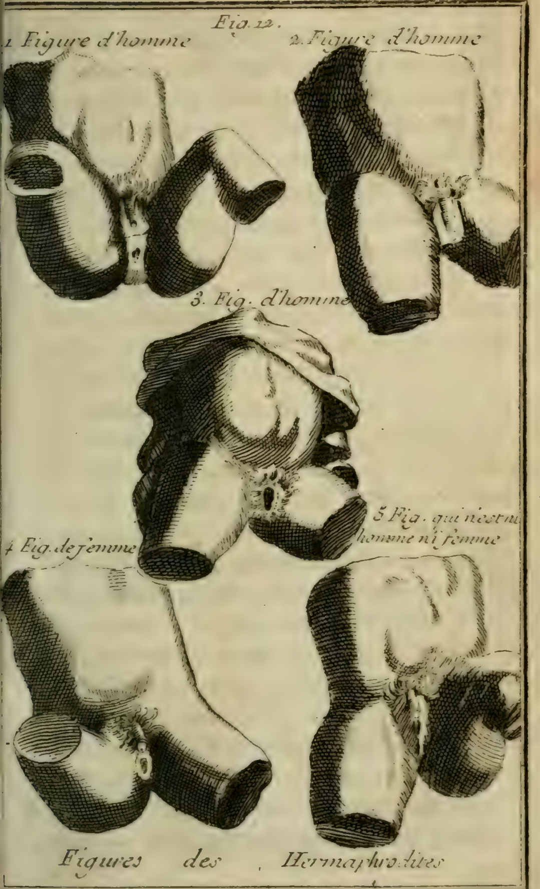
Si dans cette diſpoſition où ſont ces perſonnes, on leur dit, avant qu'elles ſe marient, que l'on a deſſein de leur noüer l'éguillette, leur eſprit, déja perſuadé des enchantemens, en reçoit une nouvelle impreſſion, lorſqu'ils veulent ſe joindre amoureuſement à leur femme, la perſuaſion de la fable, la crainte du ſortilége, & l'amour conjugal, font un ſi grand deſordre dans leur ame & dans leur ſang, qu'il ne leur reſte de chaleur que pour ſe conſerver la vie, bien-loin d'en avoir pour la donner à un autre. Le trouble où ils ſe trouvent alors, les fait ſouvent tomber dans une humeur noire, qui leur cauſe enſuite une haine pour leur femme preſque irréconciliable. Ils ont de la peine à la voir & à la ſoufrir; & quand il eſt queſtion de la careſſer & de coucher avec elle, une certaine horreur s'empare tellement de leur eſprit, qu'ils

qu'ils ne sont jamais plus contens que quand ils ne voïent plus l'objet de leur chagrin. Cette imagination blessée, bien-loin de se guérir par le tems, sent tous les jours augmenter son mal, & ils publient ensuite eux-mêmes, aussi-bien que les autres, qu'ils ont été ensorcelez, & qu'en se mariant on leur a noüé l'éguillette.

Ce qui m'arriva sur ce sujet, il y a environ 35. ans, est une preuve de ce que je dis. *Pierre Burtel*, tonnelier de son métier & puis faiseur d'eau-de-vie, travaillant pour mon pere dans une de ses maisons de campagne, lui dit un jour de moi quelque chose de désavantageux, ce qui m'obligea le lendemain de dire au tonnelier, que pour m'en venger, je lui noüerois l'éguillette quand il se marieroit, comme il le devoit faire en peu de tems avec une servante de notre voisinage. Cet homme crut bonnement ce que je lui disois, & bien que je ne lui parlasse qu'en riant, néanmoins ces feintes menaces firent une si forte impression sur son esprit, déja préocupé des charmes, qu'après être

être marié, il demeura près d'un mois ſans pouvoir coucher avec ſa femme. Il ſe ſentoit quelquefois des envies de l'embraſſer tendrement; mais quand il falloit exécuter ce qu'il avoit réſolu, il ſe trouvoit impuiſſant : ſon imagination étant alors embaraſſée des idées du ſortilége. D'un autre côté, la femme qui étoit bien faite, avoit autant de froideur pour lui qu'il en avoit pour elle; & parce que cet homme ne la careſſoit point, la haine s'empara auſſitôt de ſon cœur, & témoigna pour lui les mêmes répugnances qu'il avoit pour elle. C'étoit alors un beau jeu de les entendre publier l'un & l'autre qu'ils étoient enſorcelez, & que je leur avois noüé l'éguillette. Je me repentis alors d'avoir raillé de la ſorte avec un homme ſi foible, & je fis tout ce que l'on peut faire dans cette ocaſion pour leur perſuader que cela n'étoit pas : mais plus je proteſtois au mari, que ce que javois dit n'étoit que des bagatelles pour me venger de lui, plus il m'abhorroit & croïoit que j'étois l'auteur de toutes ſes infortunes. Le

Curé



Figures des Hermaphrodites



Curé de Nôtre - Dame qui les avoit mariez, emploïa même tout ſon eſprit & toute ſa prudence à ménager cette afaire. Enfin il en vint plutôt à bout que moi, & rompit le charme par ſes ſoins, après vingt & un jour, ſans que le marié fut obligé de piſſer par l'anneau de ſon épouſe. Depuis ils ont vécu enſemble près de 28. ans, & quelques enfans ſont nez de leur mariage, qui ſont maintenant des bourgeois des plus aiſez de la Rochelle.

L'amour n'a jamais emploïé ſes ſoins que pour donner des agrémens à l'un & à l'autre ſexe. Il a voulu les obliger par-là à ſe joindre ſouvent, & en ſe joignant à perpétuer leur eſpéce. On ne ſauroit exprimer quels violens deſirs ils nous fait naître dans le cœur, pour nous lier amoureuſement; & ſi ce n'étoit pas par un ordre exprès de la nature, je ne ſaurois croire que les envies qu'il nous inſpire inceſſament, fuſſent ſi preſſantes qu'elles le ſont, C'eſt une rêverie que de croire qu'un Magicien puiſſe s'y opoſer, & que nous ne puiſſions réſiſter à ſes chames.

Les

Les belles portent avecs elles un filtre & un sortilége bien plus pressant, & c'est contre celui-ci qu'il y a peu de remédes. D'ailleurs le Mariage est un Sacrement, sur lequel le démon n'a point d'empire. Il ne sauroit détruire l'ouvrage de Dieu, ni ruiner ce que *Jesus-Christ* a établi par ses Loix si saintes. Et je ne saurois croire qu'il y ait aucune liaison entre les actions d'un tel art, & les mystéres de la nature & de la grace. La haine des Démons & la perfidie des Sorciers, ne doivent point faire de peur aux Chrétiens, & les Conciles ne nous défendent autre chose, que de ne pas croire qui nous veulent persuader qu'on peut nous lier ou nous délier par la vertu des sortiléges. Il y a déja long-tems que nous sommes revenus de ces sortes de folies, que le Paganisme avoit inventées pour abuser les esprits crédules. Si tout le monde ressembloit à un *Duc de Nevers*, qui aima mieux s'exposer au péril de mourir par un flux de sang, que de soufrir qu'on le lui arrêtât par des paroles & par des charmes, assû-

rément il n'y auroit pas tant de foibleſſe parmi le peuple qu'il en paroît aujourd'hui, & le peuple Chrétien ne ſeroit pas ſi ſot que de croire à cette heure ce que l'on auroit eu de la peine autrefois à perſuader aux Païens. C'eſt ce que diſoit ſouvent *S. Agobard*, Evêque de Lyon.

L'Aſtrologie judiciaire & la Magie n'ont aucun principe ni démonſtratif ni plauſible. Ceux-mêmes qui en ont traité à fond, ſont encore preſentement à s'en acorder; & parce qu'elles impoſent une fatalité indiſpenſable aux actions des hommes, elles ſont contraires à la Religion Chrétienne & aux maximes d'un Etat bien policé.

Et pour parler en particulier, les figures de *Gamahez*, les couleurs des éguillettes, les caractéres des Taliſmans, & les paroles du ſortilége, n'ont pas aſſez de pouvoir pour s'opoſer à la conjonction de l'homme & de la femme. La plûpart des hommes ſont plus rafinez aujourd'hui qu'autrefois, & ils ne ſe laiſſent pas aiſément aller aux rêveries du Rabiniſme aux impoſtures

de l'Aſtrologie judiciaire, ni aux vaines perſuaſions de la Magie. Les paroles, pour ne m'étendre pas plus loin, ne ſont qu'un ſoufle articulé qui exprime nos penſées; & quand même nous ſerions poſſédez d'un eſprit impur, nous ne ſaurions faire ce que l'on dit que fait un Sorcier par le nœud de l'éguillette. Tout au plus, le Démon n'auroit alors de pouvoir que ſur le corps qn'il poſſéderoit, & ſon empire ne ſauroit s'en étendre juſques ſur l'autre partie de l'homme. Témoin l'Empereur *Frédéric Barberouſſe*, qui ſe moqua ſi juſtement des marques d'un Arabe, qui paſſoit pour Magicien, que les Milanois qu'il aſſiégeoit lui avoient envoïé.

D'autre part, qui peut croire que nos parties naturelles puiſſent être plutôt enchantées que les autres qui nous compoſent? N'eſt-ce point peut-être, parce qu'elles ſervent à des actions impudiques & illicites, que le Démon prend de-là ſujet de les enchanter; Mais notre cœur n'eſt-il pas la ſource du mal que nous commettons

tons? Nos mains n'exécutent-elles pas ses pernicieux desseins, & notre langue ne découvre-t-elle pas ce qu'il a de mauvais? Cependant nous n'avons point apris jusqu'ici, que notre cœur, nos mains & notre langue aïent été ensorcelez.

Au reste, tout le monde sait que les femmes ont plus de legéreté que nous n'en avons, & que l'on en voit plus de Sorciéres, ou plutôt de folles & de mélancoliques, que l'on ne voit d'hommes Sorciers. Cependant, quand il est question d'engendrer, on diroit que le Démon s'atache plûtôt aux hommes qu'aux femmes, comme si les parties naturelles des hommes lui étoient plutôt destinées que celles des femmes.

Dans cette fausse pensée, l'on ne manque ni de raisons aparentes, ni d'autoritez recherchées, pour prouver ce que l'on dit ordinairement là-dessus; & la vérité dans cette ocasion n'a pas tant de lustre que le mensonge.

Mais si nous ne nous laissons pas prévenir en faveur des enchantemens, nous trouverons aisément la véritable

cause pour laquelle ce sont plutôt les hommes qui sont exposez à ces charmes imaginaires. La femme ne fait que soufrir quand on la caresse, & c'est assez qu'elle puisse recevoir les impressions de l'homme pour devenir féconde, au lieu qu'il faut des machines à l'homme pour le faire agir, & peu de chose pour l'en empêcher. Si son imagination est blessée par les désordres de la femme ; si elle est émuë par sa beauté, ou dégoûtée par sa laideur, ses parties amoureuses lui refusent l'obéïssance qu'elles lui doivent. Si un homme aime avec trop de passion : si la pudeur ou la timidité ne peut soufrir les amorces de l'amour : si les Courtisanes, ou la débauche ont épuisé ses forces, & qu'à cause de cela il ne puisse joüir des plaisirs du mariage, on dira aussi-tôt qu'il est ensorcelé, ainsi que le disoit autrefois l'Empereur *Néron* de lui-même, & que l'éguillette lui a été nouée, comme s'il ne paroissoit pas assez de causes naturelles qui le rendent froid & languissant. Jamais on n'eût cru que *Théodoric*, Roi de Bourgogne n'eût été charmé,

mé, si auparavant il n'eût perdu ses forces entre les bras de ses Courtisanes; & jamais *Hermamberge* n'auroit apréhendé le sortilége, s'il avoit été en état de la satisfaire.

Je ne parle point ici des hommes impuissans par la nature, ni de ceux qui ont quelques défauts dans leurs parties naturelles; l'on sait assez qu'ils ne sont pas capables de s'allier étroitement à une femme: mais je parle seulement de ceux à qui il ne manque rien pour s'aquiter agréablement du devoir d'un mari.

Si nous avons un peu de force d'esprit, nous nous moquons de ce que quelques personnes spirituelles ont dit en raillant, ou en voulant profiter de la foiblesse des autres: nous nous moquerons, dis-je, du *Millepertuis* & de la *Ruë* cueillis de nuit, en disant quelques paroles obscures, cousus ensuite dans un linge, avec une aiguille qui a servi à ensévelir les morts, & puis pendus au col d'une fille, avec une éguillette de *nerf de loup*, pour l'empêcher d'être dépucelée. Nous nous rirons des

caractéres Ephésiens, écrits avec du sang de *chauve-souris*, & puis pendus au col de la mariée pour le même éfet. Nous tiendrons pour superstition ce que l'on dit ordinairement des vertus de l'éguillette, faite, soit de *nerf de loup*, soit de *peau de chat*, ou de *chien enragé.* On aura beau la faire teindre d'une ou de trois couleurs, la nouer de trois ou de neuf nœuds, cracher sur la poussiére ou dans son giron, & de dire tout bas quelques mots obscurs & barbares, pendant que le Prêtre dit aux mariez ces mots latins : *Ego vos conjungo :* Rien de tout cela ne sera capable de faire sur nous la moindre impression, si nous avons tant soit peu de force d'esprit.

Nous n'avons que faire pour nous garantir de ces charmes, de graisser la porte de la chambre où l'on doit coucher, avec de la *graisse de loup* ou de *chien noir*, d'attacher à la colomne du lit des mariez des *testicules de coq*, de jetter dans la chambre des *féves coupées par moitié*, & de faire beaucoup d'autres bagatelles que les vieilles femmes ont inventées pour amuser les enfans.

Pour

Pour nous moquer des maléfices, nous n'avons besoin que de vigueur & de hardiesse, il ne faut qu'avoir été sage avec les femmes, & être amoureux quand on se marie, pour mépriser tout ce qui peut s'oposer aux plaisirs du mariage. Et s'il faut s'expliquer ici plus nettement : voulez-vous rompre toute sorte de charmes? Soïez sobre & modérez toutes vos passions, ne soïez ni si lent ni si ardent à l'amour; usez de votre femme lorsque la nature vous excitera à l'embrasser. La chasteté vous rallumera souvent le feu que vous aurez perdu entre ses bras, & par-là, si les mariez veulent, ils aprendront à se moquer du sortilége : *Car c'est une grande partie de la santé que de vouloir être guéri.*

On ne peut douter que les vapeurs noires d'une humeur mélancolique, ne puissent troubler notre imagination & nous persuader des choses qui ne sont pas. Nous en avons des exemples; & il ne se passe point d'années que je n'en fasse quelques observations, en faisant la médecine.

Si un homme ne peut connoître sa femme, parce qu'il croit avoir l'éguillette nouée, il ne faut pas d'abord combatre directement son opinion. Plus on s'opiniâtrera à lui dire que c'est une bagatelle, plus il sera obstiné dans son sentiment. C'est l'éfet de l'humeur noire & mélancolique, que de rendre fermes ceux en qui elle domine. Tout ce que l'on doit faire dans cette ocasion, c'est de traiter cet homme comme un fol, & de tâcher de guérir son imagination blessée par quelque action de souplesse, comme *Montagne* guérit un Comte avec un petit Talisman d'or.

Un Juge Allemand demandoit un jour à une fameuse Sorciére; *qui est ce qui pouvoit être le plutôt guéri d'un sortilége?* à quoi elle répondoit fort à propos que c'étoit celui qui gardoit le plus long-tems ses vieux souliers: voulant dire par-là qu'il ne falloit que du tems & de la patience pour guérir ceux qui pensoient être ensorcelez.

Je crois pourtant, ainsi que je l'ai dit ailleurs, qu'il y a des remédes pour

nous

nous rendre froids auprès des femmes, ſans que nous ſoïons pour cela charmez. Mais ce que l'on apelle fortilége ou enchantement, ne ſe fait que par un pacte tacite ou exprès avec le Démon; & pour cela l'on ne ſe ſert que de paroles obſcures, de figures, d'herbes ſans vertu, & d'autres bagatelles, qui nous font bien voir que ce n'eſt pas la nature qui agit, mais toute autre choſe.

Il eſt impoſſible que le Diable, pour venir à la ſeconde propoſition que je dois examiner en peu de mots, puiſſe empêcher la nature d'agir, quand elle a tout ce qu'il lui faut pour agir. L'enfant qui ſe forme dans les flancs de la mere, ne s'y forme que par un exprès commandement de Dieu. Le Démon n'a nul pouvoir d'empêcher la génération, & encore moins quand elle eſt apuïée par le Sacrement du Mariage. La nature ſuit inviolablement les ordres du Créateur, quand elle n'eſt point empêchée dans ſon action par quelques cauſes naturelles ou violentes: & ſi le Démon ou un Sorcier peut s'opo-

ſer

ser à la conception, ou plutôt : *si le Prince des Puissances de l'air*, pour me servir de l'expression de S. Paul, *exerce son pouvoir sur les incrédules & sur les rebelles*, ce n'est point par sort, mais par l'impie crédulité d'une femme, par sa peur, ou par l'agitation extraordinaire de son sang & des humeurs. Car qu'un serpent mis sous le seuil d'une porte, puisse rendre une femme stérile, il n'y a que les fols & les hypocondriaques qui puissent le croire.

J'ajoûterai encore à ce que je viens de dire, que s'il est vrai que *Jesus-Christ* soit venu enchaîner le Démon pour l'empêcher de nous nuire, & qu'il y ait présentement des hommes plus éclairez que dans les siéles passez, qui se sont aperçûs de la souplesse des uns & de la foiblesse des autres, on ne doit pas s'étonner si on ne voit pas à cette heure tant de Sorciers qu'autrefois. *Médée* qui ne se servoit que d'herbes qui agissent par des qualitez manifestes, passoit pour Sorciére dans un siécle ignorant, & un Joueur de Gobelets passeroit pour Magicien parmi les Siamois,

mois, s'il leur faisoit voir ses souplesses & son industrie.

C'est une grande marque de sagesse de ne croire pas légerement tout ce que l'on nous dit des charmes & du sortilége. Si l'on purgeoit avec l'hellébore, ou avec le vin émétique tous ceux qui pensent avoir l'éguillette nouée, je ne doute point qu'ils ne fussent pour la plûpart bientôt guéris des maladies du cœur & du cerveau, que leur cause l'humeur mélancolique. C'étoit le sentiment du grand Jurisconsulte *Alciat*, qui avoit assisté aux procès de beaucoup de Sorciers, & qui disoit, pendant qu'on les brûloit du côté de Bearn, que le feu n'étoit pas un si bon remede pour eux que la purgation. En éfet, nous ne voïons pas que les Parlemens les plus sensez aïent été si foibles dans ces derniers siécles que de se laisser seduire aux impostures des Sorciers. Celui de Paris se moque avec raison de ces bagatelles, & cette Illustre Compagnie ne s'est jamais repentie, comme ont fait les aures, d'avoir été trop faciles à persuader.

Si l'on eût purgé plusieurs fois le cerveau de *Gratienne Gaillard*, femme de *Jean d'Auroux* de Berri, qui tomboit dans de fâcheux accidens, lorsque dans les premiéres années de son mariage on lui parloit de son mari, au lieu de la démarier comme fit M. *la Chapelle*, Official du Diocèse de Bourges, sans doute que l'on auroit mieux agi dans cette ocasion. Car puisque M. *Couturier*, Docteur en Médecine, & deux autres Médecins, jugérent qu'elle étoit folle, il n'y avoit point d'autres rémedes pour la remettre en son bon sens, que ceux que nous avons proposez.

Les Exorcistes anciens en usoient bien mieux que ne font aujourd'hui nos modernes. Jamais ils n'entreprenoient de faire sortir par les priéres de l'Eglise le Démon du corps des possédez, que les Médecins n'eussent auparavant bien purgé le malade.

Si de grands hommes ont semblé croire aux impostures des Sorciers, ils ont voulu parler comme le peuple, & ont été quelquefois bien aises de

se

se laiser tromper avec lui. L'art fait souvent paroître des choses surprenantes. La nature s'en mêle quelquefois ; mais Dieu ne permet que fort rarement qu'il se fasse des prodiges & des miracles, & c'est à mon avis une foible raison de dire que Dieu permet tout ce que l'on croit pour l'ordinaire des enchantemens.

Mais je rapelle dans mon esprit que l'on est fort mal récompensé, après avoir écrit pour ou contre les Sorciers, & que *Bodin*, qui se déclara autrefois leur ennemi capital, a passé aussi-bien pour Magicien que *Wier*, qui en entreprit la défense. Jamais *Apulée*, acusé de magie, ne se seroit tiré d'afaire avec toute sa philosophie & tout son bel esprit, si *Lollianus Avitus*, ami de *Claudius*, n'eût intercédé pour lui auprès de ce Président. On me permettra donc de n'en rien dire davantage, & il sufit que *Naudé* ait fait en ce siécle l'Apologie des grands hommes acusez de magie.

CHAPITRE IV.

Des Hermaphrodites.

IL faut avouer que la nature se jouë quelquefois, lorsqu'elle donne aux parties qui distinguent les sexes, une figure diférente de celle qu'elles doivent naturellement avoir. Il n'y a qu'à lire les histoires des Hermaphrodites, pour aprendre que des personnes ont eu tout ensemble les parties naturelles d'un homme & d'une femme. Ce sont ces gens que l'on jettoit autrefois dans la mer où dans la riviére, ou que l'on réléguoit dans quelque Isle déserte, comme des présages de quelque sinistre événement.

Si l'intelligence qui travaille dans les entrailles d'une femme, manque quelquefois à former les parties les plus nobles & les plus nécessaires à la vie d'un enfant, on ne doit pas s'étonner s'il lui en arrive autant dans la formation des parties génitales. Mais parce

que

que la propagation de l'espéce n'est pas d'une si grande nécessité que l'existence de la vie, nous ne voïons pas aussi tant de défaut dans le cœur, dans le cerveau, dans le foïe & dans les autres parties principales, que dans les parties amoureuses des hommes & des femmes. En éfet, il ne se passe guéres de lustres que l'on n'entende parler de quelques Hermaphrodites, qui autrefois passoient pour des prodiges & pour des monstres, & qui sont aujourd'hui regardez comme quelque chose de fort curieux.

1. J'en compte de cinq espéces. Les premiéres ont toutes les parties naturelles d'un homme fort bien faites; ils urinent & engendrent comme les autres hommes: mais avec cette diférence, qu'ils ont une fente assez profonde entre le siége & la bourse, qui est inutile à la génération.

2. Les autres ont tout de même les parties naturelles d'un homme fort bien figurées, qui leur servent à faire les fonctions de la vie & de la génération. Mais ils ont une fente qui n'est

pas si profonde que celle des premiers, & qui étant au milieu de la bourse, presse les testicules d'un côté & d'autre.

3. On ne découvre dans les troisiémes aucunes parties naturelles d'homme; l'on ne voit seulement qu'une fente, par la quelle l'Hermaphrodite urine. Cette cavité a plus ou moins de profondeur, selon le défaut de la matiére qui a été emploïée à la former: mais cependant le doigt en trouve aisément le fond. Les régles ne coulent jamais par-là, & cette espéce d'Hermaphrodite est un véritable homme aussi-bien que les deux autres. Ce sont ces sortes d'Hermaphrodites, qui à l'âge de 15. ou de 18. ans, deviennent garçons, de filles qu'ils avoient été estimez auparavant: témoin la femme de ce Pêcheur, qui, au raport d'*Antoine de Palerme*, devint homme après quatorze ans de mariage. Toutes les parties d'un homme lui sortirent tout-d'un-coup, & elle parut alors à son mari aussi vaillante que lui dans l'action naturelle des hommes.

4. Les

4. Les quatriémes sont des filles, qui ont le clitoris plus gros & plus long que les autres, & qui par-là imposent au peuple, qui n'est pas savant dans les parties qui les composent. Ce sont elles que les Grecs apellent *Tribades*, dont les François ont formé le mot de *Ribaudes*; & c'est aussi de cette espéce d'Hermaphrodites dont *Columbus* dit avoir examiné les parties internes & naturelles sans y avoir trouvé aucune chose essentielle diférente des parties naturelles, des autre femmes. La seule marque que ce sont des filles, c'est qu'elles soufrent tous les mois l'écoulement de leurs régles.

5. Enfin, les cinquiémes sont ceux qui n'ont l'usage ni de l'un ni de l'autre sexe, & qui ont les parties naturelles si confuses, & le tempérament d'homme & de femme si mêlé, que l'on auroit de la peine à dire lequel l'emporte sur l'autre. Telle étoit la Bohémienne, qui pria le même *Columbus* de couper sa verge & d'élargir le conduit de sa pudeur, pour avoir la liberté, disoit-elle, de se joindre amoureu-

ſement à un homme. Mais ces ſortes de perſonnes ſont plutôt un eſpéce d'Eunuque que d'Hermaphrodite, leur verge ne leur ſervant de rien & les régles ne leur venant jamais.

Je ne prétens point parler ici de ces femmes à qui les régles manquent, pour quelque cauſe que ce ſoit ; on eſt aiſément perſuadé qu'elles ne changent point de ſexe, & que leurs parties naturelles demeurent toujours les mêmes ? mais on ſait auſſi qu'elles peuvent changer de tempérament & prendre celui d'un homme comme l'a remarqué *Hipocrate* dans la perſonne de *Phaétuſe.*

Beaucoup de perſonnes aſſurent, & il eſt même vrai, qu'il y a des Hermaphrodites ; mais aucun ne nous inſtruit véritablement de leurs cauſes éficientes & matérielles : examinons-en donc exactement la ſource.

1. Il y a ſur cette matiére pluſieurs raiſonnemens. Les uns penſent que la conjonction de *Vénus* & de *Saturne* diſpoſe ſi confuſément dans les flancs d'une femme la matiére qui ſert à former

un

un enfant, qu'il naît delà un Hermaphrodite.

2. Les autres croïent que les Hermaphrodites se forment pendant que les régles coulent : & que les régles étant toûjours impures, elles ne peuvent produire que des monstres.

3. Les troisiémes disent que la nature aïant un soin particulier pour la propagation des hommes, s'éforce toujours autant qu'elle peut à engendrer plutôt des femelles que des mâles. Aussi voïons-nous, ajoûtent-ils, beaucoup plus d'hommes Hermaphrodites que des femmes : la nature aïant marqué à ces premiers les vestiges des parties naturelles de la femme.

4. Les autres croïent que l'homme & la femme aïant contribué tous deux également à la génération, la faculté formatrice qui tâche de rendre le corps sur lequel elle travaille semblable à ceux dont elle est sortie, imprime autant qu'elle peut sur ce corps les caractéres d'homme & de femme, ce qui fait un Hermaphrodite : si bien qu'il s'en est vû qui étoient capables d'engen-

gendrer dans les deux ſexes, & qui avoient la mammelle droite d'homme & la gauche de femme.

5. Les cinquiémes ſe perſuadent que Dieu aïant fait l'homme mâle & fémelle, comme parle l'Ecriture, nous avons eſſentiellement en nous-mêmes la faculté de devenir l'un & l'autre ſexe, & que par conſéquent il ne faut pas s'étonner s'il naît quelquefois des Hermaphrodites, puiſque nous le ſommes en puiſſance.

Enfin il y en a qui diſent là-deſſus tant de fables, que je ne ſaurois me réſoudre à raporter leurs ſentimens.

1. Si nous examinons les raiſons de ceux qui diſent que la conjonction de *Vénus* & *Saturne* eſt la cauſe des Hermaphrodites, & nous verrons clairement qu'elles ſont trop foibles pour nous perſuader. Ces aſtres ſont trop éloignez de nous pour être les cauſes prochaines d'un tel éfet, & pour avoir un empire abſolu ſur le corps d'un enfant qui ſe forme dans les entrailles de ſa mere. Et s'il étoit vrai que leur conjonction put cauſer ces diformitez, au

moins

moins ne seroit-ce pas dans deux Hermaphrodites nez dans les diverses saisons d'une même année.

2. Les seconds ne me persuadent pas plus ; car, selon leur sentiment, il dévroit plutôt naître des galeux des ladres & des valétudinaires que des Hermaphrodites, si la conception se faisoit pendant le flux des régles, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

3. Je ne suis pas non plus convaincu par les raisons des troisiémes ; car la nature n'étant que la puissance de Dieu dans la production des animaux, elle ne travaille jamais selon ses ordres naturels que sur la matiére qu'on lui a donnée ; & par conséquent les Hermaphrodites dépendent plutôt de la disposition de la matiére, comme nous verrons ci-après, que du dessein prémédité de la nature.

4. Le sentiment des quatriémes sent si fort la fable, que ce seroit perdre du tems que de s'arrêter à le réfuter ; car la faculté formatrice, qui n'est qu'un éfet de l'ame, ou l'ame même, si l'on veut, n'a pas le pouvoir de faire des diféren-

ces

ces manifeſtes ; & la génération ne ſe faiſant que par le mélange & la fermentation des deux ſemences , comme nous l'avons prouvé ailleurs , elle ne peut en ſéparer les actions , quand les ſemences ſont une fois jointes : ſi bien qu'il ne s'eſt encore jamais vû d'Hermaphrodite qui pût uſer indiféremment de ſes deux parties naturelles & en produire des enfans. Si nous avons quelques hiſtoires là-deſſus , ce ſont toujours de véritables femmes qui abuſent de leur clitoris , avec lequel elles ne peuvent jamais engendrer dans un autre.

5. Enfin , de croire que nous ſoïons Hermaphrodites en puiſſance , c'eſt une imagination tirée de *Platon* , & une erreur qui fut condamnée ſous le Pape *Innocent III.* Et quoique l'Ecriture paroiſſe d'abord favorable à ce ſentiment , cependant ſi on la conſidére de bien près , on verra qu'elle a un ſens tout autre que celui qu'on lui veut donner.

Mais pour dire ce que je penſe ſur une matiére auſſi dificile que celle-ci ,

il

il me femble qu'on doit prendre la chofe de fort loin, & fe fouvenir de ce que nous avons dit ailleurs de la caufe de la génération des garçons & des filles, après-quoi il fera ce me femble aifé de connoître ce qui fait la confufion des fexes.

Nous avons dit que la femence étoit le plus fouvent indiferente pour les deux fexes, & que fi elle trouvoit une boule dans les cornes de la matrice qui renfermât une matiére chaude, féche, refferrée, preffée & pleine d'efprits, elle la rendoit féconde pour en faire un garçon. Mais que fi elle en rencontroit une autre qui fût moins chaude & moins féche, plus ouverte & plus molette, & moins remplie d'efprits que la premiére, elle ne laiffoit pas de l'animer pour en faire une fille.

Nous avons encore dit, que fi la matiére qui étoit renfermée dans une autre boule, étoit tellement tempérée dans fes qualitez & égale dans fa matiére, qu'elle fût dans un parfait équilibre à l'égard de toutes ces chofes, la femence de l'homme déterminoit cet-

te matiére pour un garçon ou pour une fille, ſelon le plus ou le moins de feu & d'eſprits qu'elle portoit avec ſa matiére lâche ou reſſerrée.

Mais ſi par hazard la ſemence de l'homme a plus de diſpoſition pour déterminer à l'un des deux ſexes la ſemence tempérée de la femme, alors il ſe fait un Hermaphrodite, qui a plus de raport à l'un ou à l'autre, ſelon les diférens éforts de la ſemence animée de l'homme ou de la femme.

Pour éclaircir davantage cette dificulté, examinons la choſe de plus près. L'intelligence d'un enfant, ou ſon ame immortelle, ſi l'on veut, qui a travaillé depuis le commencement de la formation de cette créature à ſe faire un domicile, & qui a déja achevé la plûpart de ſes parties principales, commence vraiſemblablement vers le trente-cinquiéme jour à s'emploïer à faire les parties naturelles d'un garçon. Elle prend donc la matiére qu'elle a d'abord choiſie pour cela & qu'elle a miſe dans l'endroit où doivent être poſées les parties natu-

relles

relles de l'enfant. Elle travaille inceſſament à les former ; mais parce qu'elle manque de matiére pour les acomplir, elle emprunte des parties voiſines, aimant mieux rendre celles-ci défigurées, que de manquer à former parfaitement les parties qui doivent ſervir à la génération. 2. Et ce ſont les défauts qu'on remarque dans les deux premieres eſpéces d'Hermaphrodites, dont nous avons parlé ci-deſſus, qui ſont de véritables hommes.

3. Mais lorſqu'il ne ſe trouve guéres de matiére pour faire les parties génitales d'un garçon, on ne ſauroit dire quelle œconomie l'intelligence prend pour former ces parties. Elle épargne la matiére ; elle ménage le lieu, & diſpoſe ſi bien toutes choſes, qu'elle forme parfaitement les parties génitales d'un garçon ; mais elle les forme en dedans, manquant de force, de chaleur & de matiére pour les faire ſortir au-dehors. C'eſt de cette ſorte qu'elle agit, en formant les parties naturelles de la troiſiéme eſpéce d'Hermaphrodites, qui ſont eſtimez des filles, bien

qu'ils ſoient de véritables garçons.

Ce ſont ceux-ci qui changent de ſexe, & qui de filles qu'ils étoient eſtimez auparavant, deviennent hommes, qui ſe marient enſuite, & qui ſont les peres de pluſieurs enfans. La chaleur naturelle & génitale devenant tous les jours plus forte, pouſſe au-dehors à l'âge de 15. de 20. ou de 25. ans, les parties amoureuſes, qui étoient demeurées cachées juſqu'à ce tems-là, comme il arriva à cette fille Italienne qui devint homme du tems de l'Empereur *Conſtantin*, comme *Saint Auguſtin* nous le raporte. C'eſt peut-être auſſi quelque éfort violent qui fait ſortir ces mêmes parties; témoin *Marie Germain*, dont parle *Paré* qui aïant fait un grand éfort en ſautant un foſſé, devint homme à la même heure par la ſortie des parties naturelles.

4. Au lieu que l'intelligence manquoit de matiére pour former les parties des trois premieres eſpéces d'Hermaphrodites, dont nous venons de parler, dans la quatriéme il s'en trouve plus qu'il ne faut. L'intelligence,

ce, qui vers le quarante-cinquiéme jour de la formation d'une fille, est en peine de placer toute la matiére qu'elle a d'abord réservée pour former ses parties amoureuses, se détermine enfin à faire le clitoris beaucoup plus gros & plus long qu'il n'a coûtume d'être, afin de laisser aux parties génitales interne de cette fille une figure naturelle pour servir un jour à la génération : car elle aime beaucoup mieux manquer dans les choses superfluës que dans les nécessaires. Ce sont ces sortes d'Hermaphrodites, qui étant de véritables femmes, ont fait acroire à beaucoup de gens qu'elles étoient aussi des hommes. C'est ainsi que *Montuus* a pris son Hermaphrodite pour un homme, lorsqu'il caressoit amoureusement ses servantes, & pour une femme, lorsqu'elle se lioit amoureusement à son mari pour avoir des enfans.

Bien que ces quatres espéces d'Hermaphrodites aïent mérité ce nom, la nature ne leur a pourtant pas refusé l'avantage de se servir de leurs parties

 géni-

génitales & d'engendrer comme les autres. Les hommes Hermaphrodites font des enfans, & les femmes Hermaphrodites conçoivent : si bien que les uns & les autres ne diférent des hommes & des femmes, que par quelques parties qui manquent ou qui sont superfluës, mais qui souvent ne troublent point la génération. Cette femme que l'on apelloit *Emitie*, qui étoit mariée avec *Antoine Sperta*, au raport de *Pontanus*, fut éstimée femme pendant son mariage de 12. ans ; mais elle fut ensuite réputée homme après s'être alliée à une femme.

5. Il n'en est pas de même de la cinquiéme espéce que l'on peut apeller parfaits & véritables Hermaphrodites, puisqu'ils n'ont l'usage ni de l'un ni de l'autre sexe. Et c'est de cette sorte qu'ils se forment dans les flancs de leur mere.

L'intelligence qui a le soin de composer ce petit corps Hermaphrodite, est fort en peine quand elle trouve dans le ventre de sa mere une matiére qu'elle peut ménager pour faire ses par-

parties génitales. D'un côté, la matiére est humide, & molette; de l'autre elle est séche & resserrée, ici elle est chaude, là elle est froide ; en un mot, c'est une matiére qui a des parties si diférentes & si rebelles, qu'il est impossible de les pouvoir ménager ; & avec cela il y a si peu de matiére, qu'elle manque de chaleur & d'esprits, dont l'intelligence se sert toujours pour former toutes les parties de nos corps. Si c'est un garçon qu'elle entreprend de former ; il deviendra, quand il sera homme, trop froid & trop lent pour engendrer & aura des défauts dans ses parties génitales. Si c'est une fille, elle sera un jour trop chaude & trop séche, & manquera d'organes, de semence & de régles pour former & faire vivre un enfant.

Néanmoins l'intelligence doit achever son ouvrage, de quelque matiére que ce soit. Elle y travaille donc fortement, & feroit sans doute des parties qui seroient en quelque façon déterminées à l'un des sexes, si la matiére n'étoit point inégale ni d'une com-

plexion diferente. Enfin elle forme un Hermaprodite, ou, si l'on veut, un monstre, qui n'est ni homme ni femme, & qui n'a pas les parties naturelles de l'un ni de l'autre sexe.

On pourroit acuser l'intelligence de s'être trompée dans la figure qu'elle a donnée aux parties naturelles d'un enfant Hermaphrodite. Car on ne peut pas douter que les intelligences, quelques savantes qu'elles soient, ne puissent se tromper quelquefois, & ne pas faire les parties justes : mais que l'on se détrompe là-dessus, l'intelligence a trop de lumiére pour manquer dans cette ocasion, quand elle a une matrice bien disposée.

Cela étant ainsi expliqué, on peut maintenant répondre aux questions que l'on fait ordinairement sur cette matiére : savoir,

1. Si les filles peuvent être changées en garçons, & les garçons en filles ?

2. Si un Hermaphrodite peut user de l'un & de l'autre sexe, & s'il peut engendrer ?

3. Si l'Hermaphrodite peut concevoir

voir dans lui-même, sans se joindre à personne ?

4. Si un Prêtre peut marier un Hermaphrodite, ou une personne qui est acusée de l'être ?

5. Si un Hermaphrodite peut se faire Moine ou Religieuse.

I. Pour éclaircir la premiére question, on doit savoir que le tempérament d'un homme est si diferent de celui d'une femme, qu'il est impossible qu'il arrive dans la nature un changement si extraordinaire. La complexion d'un homme ne consiste pas seulement dans une certaine union des premiéres & des secondes qualitez, mais dans un certain mélange & un arrangement de la matiére dont il est composé, Et par conséquent il est impossible qu'un garçon devienne fille, & qu'une fille devienne garçon, le tempérament de l'un & de l'autre étant une chose trop éloignée, comme nous l'avons examiné ailleurs.

- D'autre part, ceux qui se sont apliquez à disséquer des hommes & des femmes, savent bien que leurs parties géni-

génitales ſont fort diferentes entr'elles; & ſi la nature leur a donné un eſpace ſufiſant pour placer les unes, elle leur en a refuſé un pour placer les autres. Ainſi je pourrois dire, avec le ſavant *Varole, qu'il eſt impoſſible que les deux ſexes ſe puiſſent trouver véritablement dans un même corps.*

Il eſt vrai pourtant que nous aprenons par quelques hiſtoires que nos Médecins ont écrites, que des perſonnes qui avoient été d'abord eſtimées filles, étoient devenuës hommes dans la ſuite, leurs parties naturelles d'hommes s'étant manifeſtées, ou par les enjouëmens du mariage, ou par l'abondance & la force de la chaleur naturelle, ou enfin par quelque mouvement violent. Mais à dire le vrai, ce n'étoient que des hommes cachez, comme étoit cette ſervante de 18. ans qui mourut de peſte, dans le corps de laquelle *Jean Bauhin*, Médecin de Lyon trouva les mêmes organes qui ſervent aux hommes pour la génération.

On peut dire encore que les femmes qui paſſent quelquefois pour des hommes,

mes qui ont quelque poil au menton & par le corps, & qui ont la voix un peu grosse, ne sont que de véritables femmes, bien qu'elles se divertissent de leur clitoris avec leurs compagnes. Si bien qu'après tout cela; on ne peut pas dire que les uns se soient changez dans les autres : car nous n'aprenons point que les hommes soient devenus femmes, & que leurs parties naturelles se soient anéanties, ou soient retournées en dedans pour former les parties d'une femme : & le peu d'histoires que l'on nous fournit sur ce sujet, sont toutes fort suspectes, mal entenduës ou fabuleuses : témoin l'histoire qu'*Ausone* nous raporte d'un Hermaphrodite de *Benevent* en Italie, où il fait à dessein un équivoque pour suspendre l'esprit du Lecteur dans une chose rare & extraordinaire.

Il n'y a plus aujourd'hui de *Thirésias*. La fable céde à la vérité, & l'on ne croit plus à cette heure ce que l'on croïoit autrefois si aisément. Les deux hommes Hermaphrodites de *Licétus*, dont l'un s'étoit marié & l'autre rendu

Moi-

Moine, ne laiſſerent pas l'un & l'autre de concevoir & de porter un enfant dans leurs flancs.

Mais auſſi ce n'étoient que de véritables femmes, que l'on avoit d'abord priſes pour des hommes, à cauſe de la longueur & de la groſſeur de leur clitoris. Ainſi nous devons croire que les parties génitales d'un homme ne ſauroient ſe retirer au dedans pour ſe placer, comme doivent être placées les parties naturelles de la femme ; & quand même cela ſe pourroit faire, je ne ſaurois me perſuader qu'il y eût un lieu aſſez ſpacieux pour les y contenir.

Il faut donc conclure que ces changemens ſont impoſſibles : que les Hermaphrodites qui conçoivent, ſont de véritables femmes : que les autres qui font concevoir ſont de véritables hommes : & que ſi les intelligences qui ont le ſoin de former les corps, ſe trompent quelquefois dans leur ouvrage, c'eſt bien plûtôt par la faute de la matiére, que par leur propre ignorance.

II. La ſeconde queſtion eſt aiſée à décider, après ce que nous venons de dire ;

dire ; car de s'imaginer qu'un Hermaphrodite puisse user de l'un & de l'autre sexe, & qu'il puisse engendrer par les deux, c'est ce que l'on ne pourroit persuader qu'à des enfans. De deux diférentes parties naturelles qu'a un Hermaphrodite, il y en a toûjours une qui est inutile parce qu'elle est contre les loix de la nature, & que l'intelligence ne l'a faite que par force, ne trouvant pas assez de matiére, ou en trouvant trop pour former les parties dont l'enfant auroit besoin pour la génération. Car quelle confusion seroit-ce de trouver dans un seul corps des testicules d'homme & de femme, une matrice & un membre viril ; en un mot tout l'atirail des parties génitales d'un homme & d'une femme ? Le tempérament de l'un & de l'autre, s'il faut le répeter, est trop diférent pour être uni ensemble & pour être changé, quand il faudroit se servir de l'une ou de l'autre de ses parties naturelles.

Les Loix Civiles, qui n'estiment point les Hermaphrodites pour des monstres, veulent qu'ils choisissent l'un

l'un ou l'autre ſexe, pour avoir lieu dans l'une de ces deux qualitez, ou d'homme ou de femme, de ſe joindre amoureuſement à une femme ou à un homme. Et ſi l'Hermaphrodite n'exécute pas exactement la loi, cette même loi veut qu'il ſoit puni en Sodomite, puiſqu'il a abuſé d'une partie contre les loix de la nature. Ce fut pour cette raiſon que la Servante Ecoſſoiſe qui avoit choiſi la qualité de fille, & puis qui engroſſa la fille d'un Bourgeois, fut enterrée toute vive par Sentence du Juge, ſi nous en voulons croire *Weinrich*; & que *Françoiſe de l'Eſtange*, dont parle *Papon*, laquelle avoit badiné avec *Catherine de la Maniére*, fut avec elle apliquée à la queſtion par le Sénéchal de Landes, & elles auroient été toutes deux condamnés à la mort, ſi les témoins euſſent été ſufiſans.

1. 2. Les Hermaphrodites de la premiére & de la ſeconde eſpéce, peuvent careſſer des femmes en qualité d'hommes, & peuvent même faire des enfans, leur défaut étant ſi peu de choſe,

chose, qu'il ne change rien dans la virilité. Car bien qu'ils puissent user de la partie de femme qu'ils semblent avoir, s'ils n'en reçoivent pourtant aucun plaisir, ni ne sauroient engendrer par-là.

3. Il n'en est pas ainsi de la troisiéme espéce, il faut atendre un âge vigoureux pour caresser une femme, quand même quelques-uns s'y seroient alliez après la sortie de leurs parties naturelles; ils auroient de la peine à engendrer, étant du nombre de ceux que la loi apelle froids.

4. Le clitoris qui fait estimer les femmes pour des hommes, s'il est gros & long, est la cause qu'un homme ne peut connoître sa femme; mais si cette partie est médiocre, nous voïons tous les jours, par expérience, que ces sortes de femmes conçoivent, & quoiqu'elles se servent de cette partie pour badiner avec les autres femmes, à qui elles donnent souvent presque autant de plaisir que des hommes; cependant on ne doit point espérer de génération par-là, puisque le clitoris n'étoit

pas troué, l'Hermaphrodite ne peut donner aucune matiére pour la génération: témoin *Daniel de Baubin*, qui badinoit bien avec sa femme, mais qui pût bien être engrossé lui-même par un de ses camarades.

5. J'avouë que la derniére espéce d'Hermaphrodite n'est point capable de caresser une femme, ou d'être caressé d'un homme, & encore moins d'engendrer. Il a les parties naturelles tellement froides & débiles, & avec cela si mal faites, qu'il n'y a pas lieu d'espérer qne l'amour puisse les échaufer; pour joüir des voluptez que la nature a préparées aux autres hommes. Il est donc vrai, à parler en général, que quelques hommes Hermaphrodites peuvent caresser amoureusement des femmes, & peuvent même leur faire des enfans; & que quelques femmes Hermaphrodites peuvent aussi être caressées & concevoir quelquefois, les uns & les autres se servant des parties qui prévalent & qui sont les plus acomplies.

III. Sur ce que les Naturalistes disent,

ſent, que les Hyénes & les Lievres mâles engendrent une fois en leur vie un petit au-dedans de leurs entrailles ; & ſur ce que le docte *Langius* ſoûtient que les Cerfs en font de même, l'on doute ſi les Hermaphrodites les plus vigoureux dans les deux ſexes ne peuvent point auſſi engendrer dans eux-mêmes, ſans avoir la compagnie d'aucune autre perſonne. Car ils ont, dit-on, de la matiére pour former un enfant, un lieu pour le concevoir, des liqueurs pour le nourrir ; ſi bien qu'en cette rencontre il ne manque rien pour la génération.

Mais ſi l'on fait réflexion ſur ce que nous venons de dire, & ſur ce que nous remarquerons au Chapitre ſuivant, on demeurera d'acord que ces générations ſont impoſſibles & ridicules tout enſemble : que les obſervations qu'ont fait les Naturaliſtes ſont fort ſuſpectes & ſentent la fable ; & qu'enfin ils peuvent s'être trompez, en prenant quelques parties des femelles pour les teſticules des mâles. Car quelle aparence de faire ſortir de la ſemen-

ce d'une partie pour la faire entrer dans un autre, sans qu'elle s'évente & qu'elle s'altére en changeant de lieu? Et quand même cela seroit possible, le tempérament qui engendre de la semence masculine, pourroit-il en faire de féminine, & produire des régles en même-tems, ou quelqu'autre chose qui y fut proportionnée? Cela me paroît si éloignée de la raison, & de l'expérience de tous les jours, que je laisse cette question pour passer à une autre, savoir, si un Prêtre peut marier une personne acusée d'être Hermaphrodite.

IV. Bien que le Jurisconsulte *Majolanus* fasse tous les Hermaphrodites irréguliers & incapables du Sacrement de Mariage; cependant il me semble que cette décision est trop générale & qu'elle choque même les loix, puisqu'il y a des Hermaphrodites si vigoureux à embrasser les femmes, & d'autres si disposez à soufrir agréablement un homme, qu'il y auroit de l'injustice à défendre le mariage aux uns & aux autres. Car si les premiers

miers ont les parties naturelles du ſexe maſculin bien faites & bien proportionnées, comme il s'en trouve quelques-uns, une petite fente de nulle conſidération n'empêchera pas l'action amoureuſe de ces hommes Hermaphrodites, non plus qu'un clitoris un peu allongé ne s'opoſera pas aux careſſes que pourra faire un homme aux femmes Hermaphrodites. Ainſi, ſi les uns ont leurs parties capables de divertir une femme, & que les autres ſoient diſpoſez à recevoir les careſſes d'un homme, je ne doute pas qu'un Prêtre ne puiſſe conférer le Sacrement de Mariage à l'un & à l'autre, pourvû néanmoins que cela ne ſe faſſe que par l'autorité du Juge, qui doit être auparavant dûëment informé par des perſonnes ſavantes, & par le ſerment de l'Hermaphrodite, de l'état où il ſe trouve & de la partie qui domine en lui.

En éfet, comme les Juges ignorent ſouvent les marques dont on ſe ſert ordinairement pour connoître la force & la capacité d'engendrer de l'un &

de l'autre ſexe, ils ne doivent jamais décider là-deſſus ſur la ſeule foi des Hermaphrodites, ſans le raport de quelque ſavant Médecin. Celui-ci leur fera remarquer que la hardieſſe, la vivacité dans les actions, la voix forte, beaucoup de poil ſur le corps, & principalement à la barbe & aux parties naturelles, avec tous les autres ſignes qui découvrent la virilité d'un homme, ſont des marques qu'un Hermaphrodite a les parties naturelles d'un homme beaucoup plus fortes que celles de l'autre ſexe. Au contraire, ſi l'Hermaphrodite a les parties naturelles du ſexe féminin bien conformées, que le conduit de la pudeur ne ſoit point défectueux, que la gorge ſoit belle, la peau polie & douce, que les régles paroiſſent dans leur tems, qu'il y ait de la douceur & de l'agrément dans ſes yeux, & qu'on lui remarque avec cela tous les autres ſignes qui diſtinguent pour l'ordinaire une femme d'un homme, cet Hermaphrodite doit paſſer pour une femme. Le Juge peut donc prononcer hardiment ſur le maria-

ria-

riage, tant de l'un que de l'autre; & un Prêtre ne doit point hésiter à conférer le mariage aux Hermaphrodites, qui ont en main le Certificat du Médecin & la Sentence du Juge.

V. La derniére question dépend de la quatriéme; car si un homme Hermaphrodite est capable de se marier, ses défauts ne l'empêcheront pas de se rendre Moine, comme fit l'*Hermaphrodite de Cajette*, qui s'étant marié pour femme à un Pêcheur, demeura quelques années dans son mariage; mais au bout de 14. ans, les parties viriles lui sortirent tout-d'un-coup; si bien que pour éviter les railleries du peuple, il se jetta dans un Monastére, ou *Volatéran* & *Potanus*, qui en font l'histoire, l'ont vû plusieurs fois, & en ont apris la vérité de sa propre bouche. J'en dis de même des Hermaphrodites fémelles, qui peuvent entrer dans le Cloître, pourvû qu'elles ne soient point du nombre de ces femmes lascives, qui sont capables de donner de l'amour aux filles les plus retenuës & les plus saintes. Car si elles étoient

aussi

auſſi laſcives que *Baſſa*, dont parle *Martial*, je m'aſſure qu'il n'y a point de Médecin ſi peu honnête homme, qui voulut donner un Certificat à ces ſortes de femmes, ni un Juge ſi injuſte, qui fût d'avis qu'on les tondît, & qu'on les jettât parmi des Religieuſes.

CHAPITRE V.

Si une femme peut devenir groſſe, ſans l'aplication des parties naturelles d'un homme, où l'on traite fort curieuſement des Incubes & des Succubes.

A Quoi bon la nature auroit-elle fait toute la machine des parties naturelles de l'homme & de la femme, ſi ce n'eût été pour l'excellent ouvrage de la génération? Elle a fabriqué des ſexes divers, qui ont chacun leurs parties diférentes. La femme a le conduit de la pudeur & la matrice pour recevoir. L'homme a des muſcles pour lever ſa verge, & des ligamens caverneux pour la roidir. Si l'érection & l'in-

l'intromiſſion n'euſſent pas été abſolument néceſſaires pour engendrer, jamais la nature n'auroit entrepris d'en faires les organes. Car ſans ces deux actions, ſelon la penſée de tous les Médecins, la génération eſt impoſſible.

Puiſque la nature ne nous a pas ordonné de faire des enfans de la même maniére que nous urinons, mais d'une façon où il ſe trouve beaucoup moins de facilité, on doit croire que l'étroite conjonction des deux ſexes eſt abſolument néceſſaire pour nous perpétuer. En éfet, de cette premiére façon la ſemence d'un homme aïant été expoſée à l'air, auroit perdu tous ſes eſprits & auroit été enſuite incapable de ſervir à la génération.

L'expérience de tous les jours, & l'hiſtoire même que nous raporte *Riolan*, favoriſe notre opinion, contre ceux qui veulent que la génération ſe puiſſe faire par l'épanchement de la ſemence ſur les lévres des parties naturelles d'une femme. Le conduit de la pudeur de la femme, dont il parle, étoit tellement fermé par des cicatri-

ces après un facheux acouchement, qu'il n'y restoit qu'un fort petit trou, par lequel passoient ses régles & son urine, & par lequel passa aussi la semence de son mari qui l'engrossa. Cela n'empêche pas que ces deux personnes ne se soient jointes étroitement, & il faut même qu'une alliance étroite soit arrivée, & que la matrice de l'une ait atiré aussi vivement la semence de l'autre, qu'un estomac afamé arrache la viande de la bouche, & qu'un cerf, par sa vertu particuliére, atire le serpent hors de son trou, si nous en croïons les Naturalistes.

Ce qui a donné lieu aux Théologiens, aux Jurisconsultes & à quelques Médecins, de croire qu'une femme pouvoit engendrer sans l'aplication des parties naturelles d'un homme; ce sont sans doute les histoires qu'*Averroés*, *Amatus*, *Lusitanus* & *Delrio* nous ont laissées par écrit, d'une jeune femme qui devint grosse, pour s'être baignée dans de l'eau où des hommes s'étoient polluez: d'une autre femme engrossée par les caresses d'une

d'une de ses compagnes qui sortoit d'entre les bras de son mari : & enfin d'une jeune fille qui se trouva grosse, son pere s'étant par hazard pollué en dormant dans le même lit où elle étoit.

Mais ces histoires, & plusieurs autres semblables, sont faites à plaisir, pour couvrir la lasciveté des femmes, & pour cacher le vice d'un amour impur. C'est ainsi que l'on s'est persuadé que la génération se pouvoit faire sans se joindre amoureusement ; si bien qu'il seroit permis de croire, selon ce sentiment, qu'une vierge pourroit engendrer naturellement sans être défloree, ce qui pourroit faire douter d'un des plus augustes mistéres de la Religion Chrétienne :

C'est encore ce qui a donné lieu de croire qu'il y avoit des Démons Incubes & Succubes, qui étoient épris & embrâsez d'amour pour les femmes. Et c'est de-là aussi que les Théologiens & le Jurisconsultes ont formé beaucoup de questions ridicules, comme :

1. Si l'enfant d'un Incube & d'une fem-

femme est diférent d'un autre. Si son ame & si son corps aïant été ménagez par l'adresse du Démon, il n'a point quelque chose de particulier par dessus les autres enfans.

2. Si l'enfant engendré par le ministére du Démon, doit être apellé le fils d'un Incube, ou de celui dont l'Incube a dérobé la semence.

3. Si les Incubes & les Succubes joüissent entr'eux des plaisirs de l'amour.

4. Enfin si le Démon peut si bien conserver la semence d'un homme à qui il l'a dérobée, qu'elle puisse ensuite servir à la génération.

On a toûjours estimé les hommes, qui dans la paix ou dans la guerre se sont distinguez par leur génie ou par leur valeur. L'antiquité à fait bâtir des temples & élever des autels à la mémoire de ces Héros, pour lesquels elle commandoit même d'avoir de la vénération. D'où les peuples ont aisément passé jusqu'à cet excès de superstition, que de les prendre pour des Dieux. *Les Pénates, les Faunes, les Sylvains, les*

Saty-

Satyres, les Esprits folets & domestiques en sont venus, & les plus importantes véritez de la politique, de la physique & de la morale des anciens Philosophes, ont été cachées sous ce voile. Ce que dévelope fort bien *S. Augustin, dans sa Cité de Dieu.* Les Prêtres mêmes, pour se faire valoir, se sont éforcez de maintenir l'existence de ces Divinitez. Les Rabbins ont crû que *les Faunes, les Incubes & les Dieux tutélaires* étoient des créatures que Dieu laissa imparfaites le vendredi au soir, & qu'il n'acheva pas, étant prévenu par le jour du Sabath : c'est par cette raison, selon le sentiment de *Rabbi-Abraham*, que ces esprits n'aiment que les montagnes & les ténèbres, & qu'ils ne se manifestent que de nuit au hommes.

Mais laissons ce que la Cabale a avancé de superstitieux & ce que le Paganisme a inventé de ridicule sur cette matiére, pour examiner les questions que les Théologiens & les Jurisconsultes Chrétiens proposent.

1. L'Ecriture-Sainte semble favoriser la premiére proposition, lorsqu'el-

qu'elle nous marque, que les fils de Dieu aïant trouvé les filles des hommes belles, ils s'alliérent avec elles, & que de cette alliance nâquirent les Géans; si bien que l'on peut inférer delà, que puisque les Anges, qui sont ainsi apellez en d'autres passages de l'Ecriture, peuvent se mêler amoureusement avec les femmes & engendrer des enfans; les Démons, qui ne sont diférens des Anges que par leur chute, peuvent aussi, selon le sentiment de *Lactance, atirer les femmes dans des plaisirs impudiques & les soüiller par leurs embrassemens.*

On assure que les enfans qui naissent de ces jonctions abominables sont plus pesans & plus maigres que les autres, & que quand ils tetteroient trois ou quatre nourrices tout à la fois, ils n'en deviendroient jamais plus gras. C'est la remarque qu'a fait *Sprenger* Moine Dominicain, qui fut l'un des Inquisiteurs qu'envoïa le Pape *Innocent VIII.* en Allemagne, pour faire le procès aux Sorciers. Si le corps de ces enfans est donc diférent du corps des autres

tres enfans, leur ame aura sans doute des qualitez qui ne sont pas communes aux autres. C'est pourquoi le Cardinal *Bellarmin* pense que l'Ante-Christ naîtra d'une femme qui aura eu commerce avec un Incube, & que sa malice sera une marque de son extraction.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a douté de l'acouplement des Démons avec les femmes ou avec les hommes, & que l'on a douté encore s'ils pouvoient engendrer. Ces questions furent autrefois agitées devant l'Empereur *Sigismond :* on y allégua tout ce que l'on pût de part & d'autre; & enfin on se rendit aux raisons & aux expériences, qui parurent les plus convaincantes & les plus certaines. Il fut donc résolu que ces acouplemens extraordinaires étoient possibles. En éfet, *S. Augustin*, qui avoit eu longtems de la peine à se déterminer sur cette matiére, avouë enfin, que puisqu'on dit *qu'il y a plusieurs personnes qui se sont trouvées par un malheureux commerce avec les Démons, & qu'on l'a apris de celles-là mêmes qui en on été caressées,*

de la bonne-foi desquelles il n'est pas permis de douter ; il est très-assuré que les Sylvains, les Pans & les Faunes, que l'on apelle ordinairement Incubes, *n'ont pas seulement desiré de caresser amoureusement les femmes, mais qu'ils les ont véritablement caressées, & les Démons que les François apellent* Drusions, *n'ont pas seulement tâché de connoître les femmes*, mais qu'ils *les ont même réellement connuës : si bien*, ajoûte-t-il, *qu'il sembleroit que l'on fut impudent, si on nioit ce qu'on assûre la-dessus avec tant de circonstance.*

On peut encore ajoûter à cela la confession que font une infinité de Sorciéres qui disent avoir été caressées du Démon, & en être même devenuës grosses. Les Livres de *Delrio*, de *Sprenger*, de *Dilancre* & de *Bodin*, sont pleins de semblables histoires ; si bien qu'après tant de preuves autentiques, & tant de confessions de Sorciers & de Sorciéres, qui l'avouent de bonne-foi, & presque de la même sorte, il y auroit de l'opiniâtreté à tenir un sentiment oposé. Car les histoires que l'on nous en fait, paroissent si assûrées, qu'il sem-

ſemble que l'on ne doive pas douter de la vérité de ces conjonctions diaboliques; témoin *Benoît Berne*, âgé de 27. ans, qui fut brûlé tout vif, après avoir avoué que depuis quarante ans il avoit commerce avec une Succube, qu'il apelloit *Hermoline*; & *François Pic*, Prince de la Mirandole, qui l'a connu, nous eſt garant de la vérité de cette hiſtoire.

Toutes ces preuves paroîtroient fortes, ſi nous n'avions la raiſon & l'expérience, qui nous font connoître le contraire. Et pour dire ce que je penſe ſur cette matiére, on me permettra de raiſonner de la ſorte.

La curioſité nous eſt naturelle à tous. Celle qui eſt blâmable eſt une maladie d'ame, qui s'empare principalement des eſprits foibles. Le monde eſt plein de gens qui veulent pénétrer dans les choſes les plus cachées, & juſques dans les ſecrets de l'autre monde. Si on leur parle de quelque choſe d'extraordinaire, incontinent la joïe rejaillit ſur leur viſage, & ils témoignent que c'eſt-là l'endroit qui les flâte le plus.

D'ailleurs, on eſt ſouvent ravi de joïe de trouver l'ocaſion de plaire, & ſi un homme d'eſprit ſe rencontre parmi des perſonnes foibles, il ne manquera pas de fomenter leur deſir d'aprendre, & de prendre plaiſir lui-même à ſe faire écouter & admirer. Il leur fera des hiſtoires qu'il aura adroitement inventées; & quoique les choſes que nous entendons nous faſſent de l'horreur, ſi elles nous ſont pourtant inconnuës, nous nous plaiſons à les oüir reciter. Il parlera des Démons, des Incubes, des Succubes, des Eſprits folets, des Sorciers, &c. ſelon l'adreſſe de ſon eſprit & la ſoupleſſe de ſon génie: il perſuadera ſi bien ce qu'il aura avancé, par des raiſons qu'il s'étudiera à chercher, que tous ceux qui l'écouteront ſeront convaincus de la vérité de la fable. Plus cet Hiſtorien ſe ſera acquis de réputation, ou par ſon autorité ou par ſon mérite, plus on ajoûtera de foi à ce qu'il aura dit: on cherchera même enſuite d'autres raiſons pour apuïer ſa fable, & l'on trouvera ſans doute des preuves pour juſ-

tifier

tifier des choses si surprenantes.

C'est ce qui s'est passé dès les premiers tems, & ce qui se passe encore tous les jours : mais qui ne nous empêchera pas de prouver que l'opinion de l'acouplement & de la génération des Démons ne peut être soutenuë.

J'avouë que la conséquence que l'on tire de l'Ecriture-Sainte seroit juste, si les Anges pouvoient caresser & engrossir les femmes. Car il me semble qu'il n'y auroit pas plus de dificulté à croire le commerce des Démons, que celui des Anges avec les femmes. Mais outre que le passage de l'Ecriture peut bien s'expliquer, sans admettre ces alliances qui répugnent à la nature, elle nous dit que les Saints, qu'elle apelle les fils de Dieu, s'étant joints avec les filles des autres, qu'elle apelle hommes, engendrérent des hommes puissants ; c'est-à-dire, des Rois & des Monarques, qui avoient la puissance & l'autorité en main, pour se faire craindre & respecter des autres hommes en cette qualité.

Ces hommes puissans étoient sans

doute

doute alors apellez *Géans*, par la grandeur de leur autorité ; au lieu que ce terme marque presentement la grandeur du corps ; & cette équivoque du mot de *Géant* a donné lieu sans doute à l'une des plus grandes erreurs qui ait jamais eu cours. C'est ainsi que les mots de *Tyran* & de *Parasite* étoient autrefois fort honorables, au lieu que presentement ils sont odieux à tout le monde.

D'ailleurs les enfans peuvent être lourds par la pesanteur & la grosseur de leurs os. Et ceux qui ont de grandes entrailles & le foïe chaud, peuvent tarir deux ou trois nourrices de suite, pour s'humecter & se rafraîchir. Si ces mêmes enfans ont un jour l'esprit malicieux, qui est un éfet de leur tempérament, on ne doit pas conjecturer par-là qu'ils ont été engendrez par un Démon.

Pour ce qui est de l'Assemblée qui se tint devant l'Empereur *Sigismond*, je ne m'étonne pas si elle décida que les Démons pouvoient avoir commerce avec les femmes, & qu'ils pou-

voient

voient même engendrer, puisqu'elle n'étoit presque composée que de Théologiens, qui, acoutumez à croire simplement ce qu'ils ne voïent pas, & ce qu'ils ne savent pas même, donnérent leur sentiment en faveur de ces générations, qui sont si oposées aux loix de la nature. Si cette illustre Compagnie eût été composée de Philosophes & de Médecins, ou qu'elle se fût réglée par le sentiment de *S. Chrisostôme*, je suis fort persuadé que ces questions n'auroient pas été décidées de la sorte.

Au reste, si l'on examine bien le passage du grand *Augustin*, que nous avons voulu traduire tout entier, on verra aisément que la certitude qu'il a de ces sortes de commerces & de générations, n'est fondée que sur le raport de quelques hommes simples & crédules, ou de quelques femmes superstitieuses & mélancoliques. Si nous voulions croire tout ce qui nous est tous les jours dit & assûré par nos malades, qui ont l'imagination égarée, & qui semblent pourtant l'avoir juste,

nous

nous tomberions ſouvent dans de pareilles erreurs. Car les vapeurs noires d'une bile brûlée, troublent quelquefois tellement leurs ames, qu'ils penſent que leurs ſonges ſont des véritez.

C'eſt donc par une cauſe à peu près ſemblable, que les Sorciéres ſe perſuadent avoir été au Sabath, & avoir été careſſées du Diable, qui avoit ſes parties naturelles héríſſées & écaillées, & la ſemence froide comme de la glace, ſans pourtant que ces miſérables femmes ſoient parties du lieu où elles s'étoient endormies.

Mais pour ne pas m'opoſer à une opinion qui ſemble être reçûë preſque de tous les Théologiens & de tous les Peres; ſans alléguer de puiſſantes raiſons pour la combattre, examinons la choſe avec toute l'aplication poſſible, mais auſſi ſans préocupation.

Nous aprenons de la Théologie, que les Démons étant de purs eſprits, ſont auſſi des ſubſtances diférentes de la nôtre. Qu'ils n'ont ni chair, ni ſang, ni parties naturelles, & par conſéquent point de ſemence pour la génération.

ration. Que s'ils prennent quelquefois des corps qu'ils peuvent former d'air ; ces corps ne vivant point, ne peuvent aussi exercer les opérations de la vie. Que n'aïant point de successeurs à espérer, parce qu'ils sont immortels, ils ne doivent aussi avoir d'envie de se perpétuer, ni de desir de se satisfaire par les plaisirs de l'amour. Quelques puissans qu'ils soient, ils ne sauroient passer les bornes que la nature leur a prescrites. Les animaux ne se joignent point aux plantes, ni les plantes aux minéraux pour faire des générations, leur substance étant trop éloignée l'une de l'autre. En un mot, la nature n'a pas permis ces alliances. Desorte que, suivant le sentiment de *S. Chrysostôme*, *il y auroit de la folie à croire que les Démons s'allient avec les femmes, & qu'une substance incorporelle puisse se joindre à un corps pour engendrer des enfans.*

En vérité je ne saurois me persuader, non plus que *Gassien*, illustre Disciple de ce grand Evêque, que ces substances purement spirituelles puissent naturellement avoir un commerce

ce

ce charnel avec des femmes. La raiſon qu'en aporte ce dernier avec *Philoſtrius* Evêque de Breſſe, c'eſt que ſi cela s'eſt fait quelquefois, il doit encore preſentement arriver : mais parce que nous ſavons que cela n'arrive pas maintenant, nous devons conclure que ces conjonctions & ces productions abominables n'ont jamais été. C'eſt pourquoi S. *Auguſtin*, ſouvent trop crédule, qui penſe mieux dans un endroit que dans un autre, commande aux Prêtres de prêcher au peuple, pour le déſabuſer de la fauſſe penſée où il eſt, que *ce que l'on dit du commerce des Sorciéres avec les Démons, ſoit réel & véritable.*

Mais ce qu'il y avoit encore de plus preſſant ſur cette matiére, c'eſt la déciſion du Concile d'Ancyre, qui blâme & déteſte la créance qu'ont les Sorcieres d'être portées de nuit au Sabath, juſqu'à l'un des bouts de la terre, de ſe joindre aux Démons & de prendre avec eux des plaiſirs abominables ; *puiſque toutes ces choſes,* ajoûte-t-il, *ne ſont que des rêveries & des illu-*

illusions, bien-loin d'être des véritez.

Je ne saurois trop m'étonner de ce que les Chrétiens croïent si legérement, ce que les Païens auroient de la peine à croire; car tous ne demeurent pas d'acord que *Servius Tullus*, Roi des Romains, ait été engendré d'un Incube, & que *Simon le Magicien* fût le fils de la Vierge *Rachel*, non plus que dans les siécles suivans, quelques grossiers qu'ils aïent été, *Merlin Coccaye* n'a pas été crû sur sa parole, quoique sa mere & lui voulussent persuader aux Rois d'Angleterre, *Vortigerne*, *Ambroise*, *Uterpendragon* & *Artus*, qu'il étoit fils d'un Démon Incube, & d'une Religieuse fille du premier Roi. La folie & la foiblesse des hommes, le désir de la nouveauté, l'ignorance des causes naturelles, la honte que l'on a de l'obscurité de sa famille, la crainte qu'un adultére ne se découvre, les flâteries des Courtisans pour les Princes, les ressorts de l'avarice & de la vanité; enfin la passion violente de l'amour, sont les puissantes causes, qui produisent ordinairement ces sortes d'opinions dans

l'esprit des hommes. Jamais *Mundus* n'auroit joüi de *Pauline*, si l'avarice & l'amour ne s'en fussent mélées, & jamais on n'auroit douté que l'enfant qui seroit venu de cette conjonction n'eût été le fils de l'Incube *Anubis*, si l'imprudence de *Mundus* n'eût découvert tout le mistére.

Léon d'Afrique nous faisant l'histoire de ce qui se passe en son païs, nous assure que tout ce que l'on dit de la conjonction des Démons avec les femmes, n'est qu'une pure imposture, & que ce que l'on atribuë aux Démons, n'est commis que par des hommes lascifs & par des femmes impudiques, qui persuadent aux autres que ce sont les Démons qui les caressent. Les Sorciéres du Roïaume de *Fez*, ainsi que cet Historien le raporte, veulent bien que l'on croïe qu'elles ont beaucoup de familiarité avec le Démon; pour cela, elles s'éforcent de dire des choses surprenantes à celles qui les vont consulter. Si de belles femmes les vont voir, ces Sorciéres ne veulent point recevoir d'elles le prix de leur art; mais elles

leur témoignent seulement le desir qu'a leur Maître de les caresser pendant une nuit. Les maris prennent même ces impostures pour des véritez, & ils *abandonnent souvent*, selon leur langage, *leurs femmes aux Dieux & aux vents.* La nuit étant venuë, la Sorciere qui est du nombre de ces femmes, que les Latins nomment *Tribades* ou *Fricatrices*, embrasse etroitement la belle, & en joüit au lieu du Démon, dont elle pense être amoureusement caressée.

2. Les Théologiens qui raisonnent sur la fausse hypotèse de la conjonction des Démons avec les femmes, ont formé une seconde dificulté; savoir, de qui un enfant seroit le fils, ou de l'Incube ou de l'homme, de qui la semence auroit été surprise? Et pour expliquer la maniére dont cela se fait, ils se sont imaginé qu'un homme aïant commerce avec un Démon Succube, ce Démon devenant Incube sans perdre de tems par l'activité de sa nature, communiquoit incessament à une femme qu'il trouvoit disposée, la semence qu'il avoit depuis peu reçûë

d'un homme, & que l'enfant qui naiſſoit de cette conjonction, étoit véritablement le fils de cet homme & non du Démon, qui en cette ocaſion n'avoit contribué que de ſon induſtrie.

3. La troiſiéme queſtion; ſavoir, ſi les Incubes & les Succubes ſe careſſent entr'eux à la façon des hommes & des femmes, n'a pas été agitée par ceux qui ont écrit ſur ces matiéres. Mais il eſt certain, qu'outre pluſieurs raiſons que nous pourrions alléguer là-deſſus, les Démons étant d'eux-mêmes éternels & malheureux tout enſemble, n'ont pas beſoin de perpétuer leur eſpéce ni de prendre des plaiſirs dans les careſſes des femmes.

4. Enfin, pour paſſer à la derniére dificulté, quelques Docteurs croïent que le Démon agit avec tant de vîteſſe, en portant dans les parties naturelles d'une femme la ſemence qu'il a reçûë d'un homme, qu'il conſerve cette même ſemence dans tout le tempérament qui eſt néceſſaire pour la génération. Ils ajoûtent même, que c'eſt une grande erreur que de ne pas croire que

que le Démon puisse faire cela.

Mais tous ces raisonnemens me paroissent vains & inutiles, s'il est vrai, comme nous l'avons prouvé, que ce soit une fable, que les Démons se joignent amoureusement aux femmes. Ils ne sont propres qu'à nous entretenir dans l'aveuglement où l'on est sur ces sortes de conjonctions. Car si un homme ne peut engendrer, selon l'avis de tous les Médecins, parce qu'il a une petite verge qui ne porte pas assez loin la matiére qui sert à la génération, & qui ne la darde qu'à l'entrée des lieux d'une femme; que peut-on espérer d'une semence éventée & froide, qui aura touché un cadavre ou un corps d'air que le Démon aura emprunté?

L'ame, ou les esprits de la semence, si l'on veut, se dissiperoient & s'évanoüiroient aisément, si bien que ce qui demeureroit, ne seroit lui-même qu'un cadavre de semence, s'il m'est permis de parler de la sorte, qui seroit incapable de la génération. Il n'y a au monde que la matrice d'une femme, qui puisse conserver pour la généra-

tion la ſemence d'un homme ; & il ne faut pas s'imaginer que le Démon puiſſe paſſer les ordres que la nature a établis, quoiqu'il ait une pénétration d'eſprit inconcevable, & une viteſſe de mouvement ſurprenante.

Si l'eſprit des eaux minérales froides, & celui de l'extrait de romarin ſe diſſipe preſque dans un moment, l'eſprit de la ſemence, qui eſt beaucoup plus ſubtil, ſe conſervera-t-il dans ſa matiére expoſée à l'air ? Et puiſque les Sorciéres avoüent que la ſemence du Démon eſt froide, quand elles la reçoivent, quelle aparence y a-t-il qu'elle ſoit prolifique, l'air qui ronge tout ce qu'il y a au monde en aïant diſſipé les eſprits & corrompu la ſubſtance ?

C'eſt donc une grande erreur de croire, comme font pluſieurs Théologiens, que le Démon puiſſe ramaſſer la ſemence de pluſieurs hommes pour la jetter enſuite dans les parties naturelles d'une femme & cauſer ainſi la génération. Si le Démon pouvoit faire cela, & qu'il le fit éfectivement, il pour-

pourroit aussi rassembler la semence de plusieurs animaux de diférentes espéces & procurer ainsi la génération des monstres : ce qui seroit confondre la nature & troubler l'ordre que Dieu a mis parmi les créatures depuis la création du monde.

D'ailleurs nous n'avons point apris que les Démons Succubes puissent engendrer, bien que la fable nous dise qu'ils se joignent avec les hommes ; & je m'étonne de ce que l'on ne s'est point avancé jusques-là. Peut-être auroit-on trouvé des raisons aussi probables pour apuïer ce sentiment, que l'on en a inventé pour soutenir l'autre. Et il y auroit eu sans doute quelqu'un qui se seroit aussi-bien dit le fils d'un Succube que d'un Incube.

Au reste, si les Sorciéres n'étoient pas foles ou intimidées par l'horreur des tourmens, jamais elles n'auroient découvert le commerce qu'elles disent avoir eu avec le Démon. Il y en a eu même qui en ont fait gloire en Béarn, aussi-bien qu'en Allemagne, & on en a vû qui se vantoient hautement d'ê-

d'être la Reine du Sabath. L'ellebore ou les petites-maiſons feroient des remédes plus proportionnez à leurs maladies, que le feu & les tourmens dont on s'eſt ſervi juſqu'ici : & il n'eſt pas toûjours vrai, comme a dit *Cicéron*, que la vérité ſe trouve dans l'enfance, le ſommeil, l'imprudence, l'yvreſſe & la folie. Après-tout, pour connoître plus parfaitement la vanité de cette opinion, examinons ce que les Médecins diſent de la maladie qu'ils apellent *Incube*, & nous verrons par-là que la fable ſera découverte.

Cette maladie n'eſt qu'une ſuffocation nocturne, dans laquelle la reſpiration & la voix ſont interrompuës. Il nous ſemble quand nous en ſommes ſurpris, que *Cupidon*, ſelon le ſentiment des Païens, ou le *Démon*, ainſi que les Théologiens le croient ou le *Peſant*, comme le peuple parle, nous preſſe la poitrine, & nous empêche de crier au ſecours, de reſpirer & de nous mouvoir. Si une femme amoureuſe & mélancolique en eſt attaquée : elle croit fortement que le Demon la

ca-

caresse ; & si avec cela elle a la memoire embarassée des contes que l'on fait ordinairement des Sorciéres, son imagination se trouvant alors dépravée, fait qu'elle raconte ensuite sa rêverie pour vérité.

Une femme éfroïable à voir, vieille, séche & mélancolique, qui a l'esprit imbu des fables du siécle : un vieillard atrabitlaire, qui a passé toute sa vie dans les plaisirs illicites, & qui dans l'âge où il est, conserve encor un vif souvenir de sa lascíveté passée, ne sauroit mieux entretenir ses voluptez dans sa mélancolie amoureuse ; si bien qu'étant tout ocupé de ses plaisirs impudiques, quand cette maladie l'ataque, sa folie amoureuse va souvent jusques-là, qu'il lui semble voir & caresser un Démon en forme de femme, comme se l'imaginoit le vieillard de 80. ans, que l'on apelloit *Pine*, qui parloit par tout où il étoit à son Succube *Florine*, selon le raport de *Pic de la Mirandole.* Mais *Socrate*, *Apollonius*, *Cardan*, *Scaliger* & *Campanella*, n'étoient-ils point de ce nom-

nombre-là, puiſqu'ils ont publié avoir eu commerce avec un *Génie* & un *Démon familliér* ? Je ne crois pourtant pas qu'ils fuſſent nez un jour des quatre-tems, ni qu'ils fuſſent venus au monde aïant la tête embarraſſée de leur arriére-faix, comme *Thyreus*, Jéſuite, a écrit que ceux qui naiſſoient de la ſorte, avoient commerce avec les eſprits. Que s'ils ont publié avoir un Démon familliér, ç'a plutôt été par vaine-gloire que par quelqu'autre raiſon; ſavoir, pour ſe faire eſtimer du peuple.

Le dormir ſur le dos; le travail que ſoufre l'eſtomac à digérer des viandes dures; la foibleſſe de la chaleur naturelle; la fermentation d'une humeur attrabilaire, l'impureté de la matrice, ou la chaleur extraordinaire des parties naturelles, ſont les véritables cauſes de ces illuſions nocturnes & démoniaques. Une vapeur épaiſſe qui s'éleve & qui ſe mêle parmi notre ſang, cauſe la dificultté de reſpirer & la privation de la voix, qui acommpagne cette incommodité. Cette vapeur noi-

noire étant ennemie de notre vie, empêche le libre mouvement du cœur & du poulmon, & retarde ainſi l'ébulition naturelle qui s'y fait, en embaraſſant les conduits de l'une & de l'autre de ces parties; deſorte que nou-ſeulement on ne peut alors ni parler ni reſpirer, mais que tout le corps languit par la foibleſſe de ces deux parties principales.

Cette vapeur obſcure étant portée au cerveau, ofuſque les eſprits qui s'y ſont nouvellement fabriquez, & puis ſe mêlant parmi le ſuc nerveux, empêche l'ame d'agir ſelon ſa coûtume. L'imagination en eſt dépravée; les ſens en ſont troublez, & les nerfs embaraſſez, tellement qu'il n'y a pas d'aparence que le cœur, le poulmon, le diaphargme; en un mot toutes les parties du corps ſoient dans leur tempérament ordinaire. La dificulté de reſpirer en eſt augmentée, auſſi-bien que celle de ſe mouvoir. Car cette vapeur épaiſſe & ennemie de nous, trouble ſi fort la fermentation naturelle du ſuc nerveux, que l'ame qui s'en

ſert comme d'un inſtrument prochain, ne peut faire toutes ſes belles actions que nous lui voïons faire tous les jours.

Mais quand les vapeurs d'une ſemence corrompuë ſont mêlées parmi le ſang & le ſuc nerveux il, ne faut attendre de ce mélange que des illuſions vénériennes qui troublent l'imagination, & font voir aux perſonnes qui en ſont incommodées, des Spectres amoureux & des Faunes laſcifs.

Si nous en voulons croire *Hipocrate*, les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes : ceux-ci ſe déchargent ſouvent pendant le ſommeil, d'une abondance de ſemence qui les travaille ; au lieu que celles-là ne s'en peuvent débaraſſer ſi aiſément, & ſouvent ne peuvent éviter de tomber dans ces ſortes d'illuſions.

La raiſon qu'il en raporte, c'eſt qu'elles ſont d'un eſprit plus foible que les hommes, & que le ſang des régles ſe préſentant à leurs parties naturelles pour ſortir, les filles qui ne ſont pas encore acoûtumées à ces ſortes d'épanchemens, ſont auſſi alors plus ſuſ-

susceptibles de ces sortes d'idees ; jusques-là même qu'il s'en est trouvé qui se sont persuadées d'être grosses, après s'être imaginées d'avoir été caressées d'un Incube.

Je ne m'étonne donc pas si les Sorciéres sont si souvent surprises par des terreurs paniques ; car outre qu'elles sont femmes, elles engendrent encore incessament beaucoup de pituite & de mélancolie, qui sont la cause de ces sortes de maladies. Il faut croire que ces illusions nocturnes ne sont véritables que dans leur esprit ; & si ces femmes se sont imaginé d'avoir été pendant la nuit ce qu'elles n'ont pas été, ou d'avoir fait ce qu'elles n'ont pas fait, on doit être persuadé, avec *S. Augustin*, que le Démon a pû se servir de leur foiblesse & de leur maladie, pour leur faire croire toutes les choses qu'elles croïent, ce qui n'arrive que par un éfet du juste jugement de Dieu. J'avouë que le Démon se mêle quelquefois, mais fort rarement, parmi l'humeur mélancolique de nos maladies. Ce que l'on ne sauroit connoitre

que par l'une de ces trois marques; savoir, quand la personne pénétre dans les secrets de nos pensées: quand elle parle quelque langage qu'elle n'a point aprise; ou quand elle fait des actions qui passent ses forces ordinaires de la nature.

La maladie *Incube* est quelquefois si commune, soit par l'intempérie de l'air, ou par la mauvaise qualité des alimens & des eaux, qu'elle devient comme épidémique & populaire, ainsi que *Lysimacus* l'observa autrefois à Rome. Et si parmi toutes les personnes qui en sont ataquées, il y en a quelques-unes qui aïent l'ame embarassée d'un amour impur ou des fables des Sorciers, il ne faut pas douter que sa passion ou sa créance ne lui fasse voir en dormant, ou même en veillant, des objets capables de l'entretenir dans ses rêveries. L'amour & la maladie *Incube* joints ensemble, sont deux maux qui sont deux espéces de folie, & qui peuvent causer tout ce que l'on nous dit de surprenant touchant le commerce des Démons avec les femmes.

Tou-

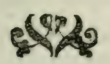
Toute l'antiquité n'a pas cru ces bagatelles, puiſqu'elle nous a laiſſé par écrit des remédes pour guérir ceux qui ſont poſſédez d'un eſprit impur, & qui ſont ataquez de terreurs paniques, croïant bien que ce que l'on penſoit être un Démon, n'étoit ordinairement qu'une humeur mélancolique, qui étoit la cauſe de tous les deſordres que l'on voïoit arriver à ces ſortes de perſonnes. Juſques-là que *Pomponace* nous fait l'hiſtoire de la femme d'un Cordonnier, laquelle parloit pluſieurs langues ſans les avoir jamais apriſes, & qui fut enſuite guérie par le ſavant Médecin *Calcéran*, qui avec de l'ellebore lui chaſſa ſes rêveries, & lui ravit en même-tems la ſcience, par l'évacuation de la bile noire dont le Démon ſe ſervoit.

S'il eſt vrai, comme l'expérience de tous les jours nous le fait connoître, qu'après avoir préparé la bile noire, & puis l'avoir purgée, après avoir corrigé l'intempérie des entrailles, ôté les obſtructions qui s'y trouvent, & provoqué le ſommeil, nous rétabliſſons la

ſanté de ceux qui ont l'imagination dépravée, & qui ſe perſuadent d'être agitez par un Démon, nous pouvons dire hardiment, qu'en combatant l'humeur mélancolique, & en la chaſſant du corps de ces ſortes de malades, nous en faiſons ſortir en même-tems le Démon. Cela arriva de la ſorte à un Apoticaire, qui acompagnoit un Médecin dans l'un des Hôpitaux d'Auvergne : cet Apoticaire proteſtoit, ſi nous en croïons *Houllier*, qu'il avoit vû pendant la nuit le Démon, figuré de la ſorte qu'il le dépeignoit, & qu'il en avoit été maltraité. Cependant ce Démon imaginaire fut chaſſé par les ſoins du Médecin de l'Hôpital ; qui guérit l'Apoticaire de la maladie *Incube* dont il étoit ataqué.

Nous concluons donc, après tout ce que nous venons de dire, que nous ſommes le plus ſouvent nous-mêmes la cauſe des Spectres, que nous nous imaginons voir ou toucher : ſi nous étions moins timides ou moins mélancoliques, nous ne tomberions pas ſi ſouvent dans ces foibleſſes d'ame. Mais comme

comme parmi les hommes il y a des mélancoliques de diférentes espéces, il doit aussi y avoir plusieurs maniéres de rêver & de devenir fol. En un mot, une Sorciére ne sera jamais caressée amoureusement par un Démon; bien moins pourra-t-elle en devenir grosse, s'il est vrai, comme nous l'avons montré, que la génération soit impossible, sans l'aplication des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe. L'opinion contraire passera toûjours pour une fable dans l'esprit d'une homme raisonnable; au lieu que, selon le jugement d'un esprit foible & scrupuleux, elle sera toûjours une vérité incontestable.



CHAPITRE VI.

Si les Eunuques sont capable de se marier & de faire des enfans.

LEs testicules contribuent tellement à la perfection de notre santé, que *Galien* a osé les comparer & même les préférer au cœur ; mais leur principal usage est de servir à perpétuer notre espéce. La nature ne les a seulement formez, comme se l'est imaginé un Philosophe, pour faire tenir tendus les vaisseaux spermatiques, comme font les poids d'un Tisserand : mais ils servent à un autre usage, incomparablement plus noble que celui-là. Car ceux qui en manquent, sont imparfaits & incapables de se perpétuer par la génération. Et d'ailleurs la chaleur naturelle, qui est la source de toutes nos actions se diminuant insensiblement par leur perte, & les fermentations naturelles ne se faisant plus, on est acablé d'incommoditez & de

de langueurs. Le cerveau se relâche & puis se décharge sur les parties inférieures : & l'on est alors ataqué d'une infinité de maladies, qu'il est impossible de guérir & d'éviter même. L'ame soufre aussi-bien que le corps, & l'on devient timide & lâche, de fort & de courageux que l'on étoit auparavant.

C'est ce qui a fait si fort valoir ces petites parties de nous-mêmes, jusques-là que la Jurisprudence n'admet point d'hommes en témoignage, si on les lui a coupées, & que l'Eglise n'en veut recevoir aucun qui en soit privé. Dieu même avoit défendu autrefois qu'on lui ofrit dans ses Sacrifices des animaux qui ne fussent pas entiers. En éfet, les Eunuques, si nous en croïons l'Empereur *Sévére*, sont une troisiéme espéce d'homme qu'il ne faut ni voir ni soufrir. Et si l'Eunuque *Dorothée* ocupa l'Evêché d'Antioche, ce ne fut que par un éfet de l'amitié extraordinaire que l'Empereur *Aurélien* avoit pour lui.

Mais pour bien examiner la ques-

tion, qui fait le ſujet de ce Chapitre; nous devons d'abord diſtinguer les Eunuques pour connoître ceux qui ſont propres au mariage & ceux qui ne le ſont point. Entre les Eunuques, qui ont été faits ou par la nature ou par l'art, il y en a qui n'ont qu'un teſticule, & d'autres qui n'ent ont point du tout.

On ne doit point mal juger de la virilité d'un homme, lorſqu'on ne lui trouve point de teſticules au-dehors, comme nous l'avons prouvé ailleurs par l'autorité de la Faculté de Médecine de Montpellier, & par les raiſons que nous avons déduites en cet endroit là. Car il arrive quelquefois que les teſticules étant demeurez au-dedans, & n'étant pas deſcendus dans la bourſe, par les obſtacles qui ſe ſont opoſez à leur ſortie, les hommes qui les ont ainſi cachez, ne laiſſent pas d'être auſſi parfaits que s'ils les avoient au-dehors, témoins ceux dont nous avons fait l'hiſtoire. Ces ſortes de perſonnes ſont vigoureuſes & fortes comme les autres, & ont tous les ſignes

qui

qui sont nécessaires pour marquer la virilité d'un homme; ainsi ils sont en état de se marier & de faire des enfans. Et je ne fais aucun doute, que *Putifar*, qui étoit l'Eunuque de *Pharaon* & Lieutenant-Général de ses armées, ne fut de ce nombre-là, puisqu'il avoit une fille qu'il maria avec *Joseph*.

Il y a des Eunuques qui n'ont qu'un seul testicule; mais il est bien fait & bien proportionné, ce qui les rend aussi féconds que les autres hommes: car selon l'axiôme des Philosophes, *la force unie est capable de plus d'action que celle qui est partagée*. Un homme voit aussi-bien, & peut être mieux, d'un œil que s'il en avoit deux. Et la nature ne nous a donné deux testicules, qu'afin que l'un pût supléer au défaut de l'autre. Cet homme, dont parle *Zacharias*, qui n'avoit qu'un testicule dans sa bourse, auquel étoient atachez d'un côté & d'autre les vaisseaux spermatiques, étoit sans doute aussi vigoureux & aussi capable d'engendrer que ceux qui en avoient deux. Mais si

le testicule est petit & flétri, il ne faut pas s'atendre qu'un tel homme soit propre à la génération, bien qu'il puisse être capable de caresser une femme.

Pour ne confondre point ici les espéces des Eunuques, comme font quelques-uns, je ne parlerai ni des hommes impuissans qui ont trois testicules petits & de nulle vertu, ni de ceux à qui la maladie ou les remédes froids ont empêché l'usage de ces parties, ni encore de ceux à qui on les a brisez, comme on fait aujourd'hui aux taureaux pour les châtrer; puisqu'un véritable Eunuque est celui à qui la nature a dénié une ou deux de ces parties, ou à qui le Chirurgien ou quelque accident en a emporté une ou toutes les deux ensemble.

Mais il n'en est pas de même de ceux qui n'en ont ni au-dedans ni au-dehors. Ils sont tous valétudinaires, incommodez, impuissans & lâches, & méritent d'être chassez de la compagnie des hommes, comme inutiles à la société humai-

humaine. Ce qui arriva au Prêtre *Léonce*, selon le raport de *S. Anastasie*, qui fût déposé de la Prêtrise, pour s'être châtré, de peur de caresser une femme qu'il tenoit chez lui.

A les considérer dans le détail, ils ont la voix grêle & languissante, & la complexion d'une femme; on ne leur voit que du poil folet à la barbe. Le courage & la hardiesse font place à la crainte & à la timidité : enfin leurs mœurs & leurs maniéres sont toutes éféminées. Ce sont ces grands désavantages pour lesquels la Loi *Cornélia* punissoit très-sévérement ceux qui avoient la témérité d'ôter les testicules à un homme, parce qu'en même-tems on lui ôtoit la force, la santé, & tout ce qu'il avoit de meilleur.

Quoique ces sortes d'Eunuques soient incapables d'engendrer, nous ne manquons pourtant pas d'histoires qui nous aprennent qu'ils ont fait des enfans. *Fontanus* nous en raporte une d'un Gentilhomme qui perdit ses deux testicules à la guerre, & qui néanmoins engendra après être guéri; & *Aristote* nous

nous a laissé par écrit, qu'un Taureau nouvellement châtré rendit féconde une vache qu'il avoit couverte. Mais bien que ces histoires paroissent presque incroïables, cependant ce sont des faits auxquels la raison ne s'opose point. Car on ne doit pas douter, que s'il reste à un homme ou l'épididime & quelque petite portion de l'un des testicules, sans que les vaisseaux spermatiques soient tout-à-fait brisez, il ne soit en état de faire une fois un enfant. Nous en sommes persuadez dans les animaux, par l'expérience de chaque jour. Les chapons mal châtrez chantent comme les coqs, & en font même l'ofice. Car s'il est vrai que l'épididime soit de la même nature que les testicules; c'est-à-dire, qu'il soit un entrelacis de vaisseaux, entre lesquels il y ait une matiére glanduleuse, comme nous l'avons remarqué ailleurs, il ne faut pas douter qu'il n'ait la vertu de faire de la semence prolifique, & puis de la renvoïer vers les vésicules & les prostates, pour être évacuée. Ne pourroit-il pas même se faire qu'une sufisante

quan-

quantité de semence se fût conservée dans les vésicules séminaires, ou dans les prostates, pour servir à la génération d'un enfant dans les premières caresses d'une femme ? Cela n'empêche pourtant pas, qu'à parler en général, il ne faille dire de ces Eunuques à qui ces deux petites parties manquent, qu'ils sont incapables d'engendrer.

Je trouve dans l'histoire que nous à laissé *Marcellin*, que *Sémiramis* fut la premiére qui fit couper des enfans, aussi est-ce vers les contrées où régnoit cette Princesse que les Eunuques ont paru d'abord en plus grand nombre. Les Perses, les Médes & les Assyriens, ont été ceux qui s'en sont le plus servis : & nous remarquons que *Nabuchodonosor* faisoit couper tous les Juifs & tous les autres prisonniers de guerre, pour n'avoir que des Eunuques à son service ; d'où vient que *S. Jérôme* nous fait observer que *Daniel*, *Ananias*, *Asarias* & *Misaël*, étoient quatre Eunuques qui servoient dans le Palais du Roi de Babilone.

C'eſt ici la méthode dont on ſe ſert dans l'Orient pour faire des Eunuques. On fait prendre par la bouche une petite quantité d'Opium aux enfans qu'on veut couper, & après que le ſommeil les a acablez, on tire de leur bourſe ce que la nature avoit pris tant de ſoin à fabriquer. Mais comme on a obſervé que la plûpart mouroient par ce narcotique, on s'eſt aviſé d'un autre moïen. On met les enfans dans le bain tiéde; on leur preſſe quelque-tems après les veines du col, que nous apellons jugulaires, & par-là on les rend ſtupides & apoplectiques, après-quoi il eſt aiſé de faire l'opération de l'Eunuchiſme, ſans qu'ils en ſentent rien. Et je ne ſai ſi l'on rendit *Narſes* Eunuque de cette façon, qui fut Bibliotécaire de l'Empereur *Juſtinien.*

L'expérience a montré enſuite que les hommes à qui on ôtoit ſeulement les teſticules, ne laiſſoient pas pour cela de ſe divertir avec les femmes & de ſoüiller auſſi la couche nuptiale des autres hommes; on s'eſt donc réſolu à couper tout net les parties naturelles

des hommes que l'on vouloit faire Eunuques, afin de leur ôter par-là le moïen de se joindre amoureusement aux femmes. Le Païsan de *Montagne* fit la même chose, car étant importuné par les soupçons de sa femme jalouse; un jour qu'il revenoit des champs, il se coupa tout net avec une serpe ses parties naturelles, & les jetta au nez de sa femme pour lui faire dépit & pour se vanger d'elle. *Bibènus* trouvant *Carbo Actiènus*; & *Publinus Cervinus* rencontrant *Pontius* en adultére, en usérent de la sorte envers ces deux hommes, selon la remarque de *Valére Maxime.*

On dit que les Eunuques à qui la verge reste, aiment passionnément les femmes; & parce qu'ils sont plus foibles d'esprit qu'ils n'étoient auparavant, ils sont aussi plus susceptibles de passion. Quand leur imagination est une fois échaufée, & qu'une espéce de semence liquide & aqueuse qui se trouve dans leurs prostates ou dans leurs vésicules séminaires, irrite leurs parties naturelles; on ne sauroit dire jusqu'où ils poussent leur amour déré-

gié. C'est ce qui fit soupçonner d'adultére le Philosophe *Phavorinus*, tout Eunuque qu'il étoit, & qui fut aussi cause que le soldat, dont *Cabrole* nous fait l'histoire, le fit pendre, bien qu'il fut naturellement un parfait Eunuque. C'est de ces sortes d'Eunuques qu'il faut entendre le passage de l'Auteur Ecclésiastique, lorsqu'il dit qu'un *Eunuque par sa concupiscence, est capable de dshonorer une fille, en lui ravissant la virginité.*

Il est donc presentement aisé de décider la question, si les Eunuques peuvent se marier. Les premiers, qui sont des Eunuques aparens, peuvent le faire, puisqu'ils peuvent, & caresser une femme & engendrer. Les seconds sont aussi de ce nombre ; mais il n'en est pas de même des troisiémes, qui manquent de testicules, ou de ceux qui n'ont point de verge ou qui n'en ont qu'une petite, incapable de faire l'action pour laquelle elle est destinée. Car ces derniers ne pouvant caresser une femme, ils doivent sans doute être jugez incapables de se marier.

Mais

Mais on pourroit dire, que s'il est permis à deux personnes de soixante ans de se marier, un Eunuque, tel qu'étoit *Phavorinus*, pourra aussi avoir cette même liberté. Les vieillards ne sont point capables de faire des enfans, non plus que l'Eunuque, & le mariage ne leur est permis, selon les Casuistes, que pour éteindre le feu de leur concupiscence. Si un Eunuque a donc cet avantage, & pour lui & pour la femme qu'il épouse, de pouvoir se servir de sa verge ainsi que l'avoit autrefois le Musicien de *Smèce* ; pourquoi veut-on empêcher ces sortes d'Eunuques de se marier ?

Cependant l'Empereur *Léon* fit un Edit, par lequel il défendoit aux Eunuques de se marier, de quelque nature qu'ils pussent être ; & le Pape *Sixte V.* fit aussi une Bulle qu'il envoïa en Espagne, par laquelle il déclaroit nuls les mariages de ces sortes de personnes. La raison en est manifeste. *Les Eunuques ne font que soupirer en embrassant une fille*, comme parle l'Ecriture, & n'ont pas des parties pour la génération, qui

eſt la premiére fin du mariage, au lieu que d'étoufer le feu de la concupiſcence, n'en eſt que la ſeconde.

Car de s'imaginer que les teſticules, comme ont penſé quelques-uns, ne ſont pas les principales parties qui font la ſemence, & qu'ils ne ſont point du tout néceſſaires pour la génération, puiſqu'il s'eſt vû des animaux parfaits qui ont engendré ſans en avoir; c'eſt une erreur aſſez réfutée par les raiſons que nous avons aportées ici & ailleurs, qui nous doivent perſuader qu'ils ſont abſolument néceſſaires.

Avant que de finir ce Traité en finiſſant ce Chapitre, il me ſemble qu'il n'eſt pas hors de propos d'examiner la queſtion qui ſe préſente; ſavoir, ſi on peut châtrer les femmes comme les hommes.

Tous les Médecins ſavent que la matrice n'eſt pas abſolument néceſſaire à la vie, comme elle l'eſt à perpétuer les hommes. Les hiſtoires que nous avons de ſa perte, ſont des preuves qui ne nous permettent pas d'en douter. L'expérience même nous fait

voir

voir que parmi les animaux, on coupe les truies & les poules, sans néanmoins qu'elles en meurent. *Athénée* nous assûre qu'*Andramisis*, Roi des Lybiens, fit couper toutes les femmes pour s'en servir au lieu d'Eunuques; & *Wier* nous raporte, que *Jean de Hesse* trouvant sa fille en adultére, lui arracha sa matrice, comme il faisoit aux autres animaux. Ainsi on ne peut pas douter qu'on ne puisse rendre une femme incapable de concevoir, en lui ôtant la matrice & les testicules : mais la dificulté est de savoir, comment les Anciens y procédoient. Et pour dire ici ce que je pense là-dessus, je ne crois pas qu'on puisse faire cette opération sans péril; & je pourrois dire que ce Roi, qui ne se servoit que de femmes Eunuques, les faisoit boucler, ou leur faisoit apliquer une cataracte, comme font aujourd'hui en Italie & en Espagne les maris qui soupçonnent leurs femmes : ou bien encore, comme font les Négres du Roïaume d'Angole & de Congo, qui apréhendant la prostitution de leurs filles, leur cousent les parties

ties naturelles dès qu'elles ſont nées: & ainſi ce Roi pouvoit avoir des femmes traitées de la ſorte, qui paſſoient parmi ſon peuple pour des femmes à qui l'on avoit arraché les parties de la génération, pour les empêcher d'engendrer.

F I N.

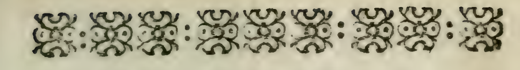


TABLE DES CHAPITRES CONTENUS EN LA III. ET IV. PARTIE.

****

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE I.

ART.

QUA-

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

Fin de la Table.





